

Mon tonton d'A... fric

Georges Lacoste

Tous droits réservés

Chapitre 1^{er}

Raphaël

L'orage gronde derrière les premières côtes de l'Entre-deux-mers. Le ciel est en colère sur les hauts, vers Omet et Donzac. La pluie tombe déjà sur Benauges, sur ses vignes et ses forêts domaniales. En bas, au bord de la Garonne, la petite ville de Cadillac fait le dos rond alors que le fleuve glisse son corps de cuivre poli le long des bocages que domine l'orgueilleux Château des Ducs d'Épernon. Tapiée derrière ses remparts, la ville jette des coups d'œil effrayés sur l'orage qui menace.

C'est une agglomération tranquille, bâtie sur l'emplacement de l'un des premiers comptoirs maures en Aquitaine. Ses remparts et ses tours rappellent son passé de ville fortifiée qui contrôlait le trafic fluvial sur la Garonne.

Aujourd'hui, il ne s'y passe plus grand chose. Sauf peut-être à l'hôpital psychiatrique où les criminels fous les plus dangereux de France ruminent leurs instincts sanguinaires entre des murs équipés des meilleurs systèmes de surveillance électronique.

La ville se souvient parfois des bonnets phrygiens qui avaient pillé la demeure des Ducs avant de la transformer en asile pour folles. Génération après génération, les grands-mères ont colporté le souvenir des cris inhumains de névrosées dont les visages hagards paraissaient soudain entre les barreaux rouillés des remparts.

Une bourrasque rase le sommet des marronniers du jardin des ducs. Un messager avant-coureur de ce qu'on appelle ici une bonne drache.

Non loin de ces murs et de l'école privée Lataste, vers la route qui mène au monastère du Broussey, se cache une imprimerie miteuse qui vivote grâce à l'impression des étiquettes pour bouteilles de vin. Une porte claque dans l'atelier. Ça résonne comme un coup de fouet. C'est la porte du bureau de Félix Jadot, le propriétaire-directeur-imprimeur.

Un adolescent se précipite au dehors, les dents serrées par une fureur à peine contenue, la colère dans les yeux, la démarche agressive, ses

poings se retiennent de frapper une cliente affolée. Elle n'en croit pas ses yeux.

« Mon Dieu, Raphaël, que se passe-t-il ?

- Excusez ! » Bougonne l'adolescent avant de sauter sur son vieux vélo qui l'attendait patiemment contre la haie de laurier.

Raphaël Jadot qui vient d'avoir seize ans est d'habitude d'un tempérament calme et posé.

« Salaud ! Grogne-t-il. Je l'dirais à tout le monde ! »

Il pédale avec fureur et manque renverser un pépé au béret enfoncé sur les oreilles qui se dépêche, en poussant fort sur sa canne, pour rentrer chez lui avant la pluie. Raphaël roule à toute allure devant l'école Lataste et file tout droit vers la rue de la Gendarmerie. A sa gauche somnole l'ancien abattoir qui laissait parfois s'échapper un bœuf affolé par l'odeur de la mort. Il est vrai que le cimetière n'est qu'à cinquante mètres de l'abattoir. Derrière les murs couverts de lichen gris du cimetière et les croix de fer forgé rongées par la rouille, des tombes sont si vieilles qu'elles se soulèvent ou se penchent de côté. On y a coupé les grands cyprès qui craquaient la nuit comme des os desséchés en faisant fuir les jeunes amoureux et pleurer les fous de l'hôpital, de l'autre côté de la route.

Raphaël ne voit rien de tout cela. Ses longs cheveux couleur de châtaigne sont retenus sous une casquette de Base Ball rouge. Sa colère l'opresse. Il est tout vrillé autour de sa rage. Il pédale vite en exhalant son courroux. Les larmes coulent sur son beau visage d'adolescent. On pourrait croire que ce sont des gouttes de transpiration mais le rictus amer de sa bouche en dit long sur sa fureur.

Une mobylette pétarade derrière lui. C'est Mohamed, le fils d'Abdulhah, celui qui fait les jardins et bricole la mécanique.

« Salut Raphaël ! Crie-t-il en le dépassant, couché sur son engin qui fait plus de bruit qu'une Harley. Dépêche-toi, y va pleuvoir ! »

Raphaël n'entend rien, ne voit rien et ne sent pas l'odeur de la pluie. Sa gorge est douloureuse. Il a l'impression d'avoir avalé un hérisson. Il longe le mur de l'hôpital, grille le Stop où deux Marocains se sont percutés la veille et file sur la route de Saint Macaire. Il parvient auprès des cages à lapins HLM, un monument cadeau de l'époque Pompidou.

Il s'arrête devant le premier bâtiment, saute à terre et se souvient de mettre l'antivol sur sa vieille bécane démodée. L'adolescent ouvre violemment la porte battante. Le rasta sénégalais qui fait concierge parlotte avec le jeune Mohamed dans le hall d'entrée. Bouche bée, il regarde l'ouragan qui passe.

« Hé Raphaël ! Qu'est-ce que t'arrive, con ?

-T'occupes ! Laisse-moi tranquille !

-Putain, mais t'es pas poli, con !
 -Y va voir y sa mère, dit Mohamed.
 -Elle est pas rentrée, con» répond le rasta qui sait tout ce qui se passe dans son HLM.

Raphaël habite seul avec sa mère au troisième étage de ce bâtiment vite construit et vite déshumanisé. Dans le hall terne et sale dont le néon a été brisé à coup de pierres, une odeur d'ammoniaque vous prend à la gorge : celle de l'urine des soûlards qui n'ont pas le temps de trouver la clef de la serrure de leur appartement. Pas d'ascenseur. Six étages à monter à pied. Autrefois, un refuge pour smicards. Aujourd'hui, un bidonville moderne pour abriter la pauvreté maghrébine, les vieilles retraitées sans piston ou les jeunes au chômage qui n'ont pas de piston non plus.

Raphaël a grimpé trois étages au pas de course. Il tire sa clef de sa poche et ouvre la porte de l'appartement.

« Maman ! Crie-t-il. Maman, t'es là ? »

Un chat de gouttière vient se frotter contre ses jambes. Il ronronne comme un poivrot qui ronfle en cuvant son vin.

« Laisse moi, Mimi ! » Grinche l'adolescent en allant inspecter les chambres.

Le 'trois pièces' est minable, mais on y sent la pauvreté de gens propres. Quelques meubles en pin sont décorés avec un goût d'artiste. Les choses sont soigneusement rangées. Ceux qui occupent cet endroit ont la tirelire légère mais le goût du beau. Il suffit de voir comment sont assemblées les quelques fleurs d'automne dans le vase, sur la table en formica bleu.

Raphaël se laisse tomber sur un canapé élimé. Il essuie ses larmes avec le revers de sa manche. Son visage a repris des traits plus doux mais la colère fuse encore dans ses yeux.

« J'en ai marre de toi ! Crie-t-il vers la fenêtre où les nuages noirs se bousculent. Tu fais chier ! T'es un con, un profiteur, un menteur !

-Tu ne devrais pas jurer comme ton père» murmure une voix douce derrière lui.

Dans son empressement, l'adolescent avait laissé la porte d'entrée ouverte. Sa mère vient d'entrer.

«Je comprends pourquoi t'as divorcé papa ! S'exclame Raphaël. Il n'a rien donné. Il avait pourtant promis de me donner le chèque à la fin des vacances »

Martine Dutoit est encore belle mais on la sent lasse, fatiguée, au bout du rouleau, lessivée par des années de déceptions. Le mot « vacances »

fait mal à Martine. Son fils vient de passer deux mois et demi à trimer dans l'imprimerie de son père pendant que ses copains faisaient du surf à Biscarosse ou se bronzait à Arcachon. Elle pose son sac de cuir râpé sur le sol et regarde l'orage avec une lueur d'inquiétude dans le regard. Raphaël attend sa réponse. Elle mâchonne son désespoir.

«Je n'ai rien trouvé, souffle-t-elle. Ni sur Cadillac, Langon ou Bordeaux. Je suis trop qualifiée. Aujourd'hui, personne n'offre du travail à ceux qui sont trop qualifiés.

-Qu'est-ce qu'on va devenir ? Demande Raphaël, angoissé.

-Le chèque de pension alimentaire de ton père devrait couvrir tous les frais de la rentrée scolaire. Tu as besoin de nouveaux vêtements. Ça fait six mois que tu portes des habits trop serrés.

-Ça, c'est pas grave, répond l'adolescent en haussant les épaules.

-On pourra à peine vivre avec le chômage. J'en ai marre de chercher. Je suis lasse.

-Je l'ai dit à papa. Il a rit.

-C'est un voyou, répond-elle en prenant la main de son fils. Il te force à travailler tout l'été en usant de la pension alimentaire comme carotte. Il fait durer. Quelle est son excuse, cette fois ci ?

-Il m'a dit que ses clients paient en retard et que le receveur est sur son dos. Ses fournisseurs ne sont pas payés.

-La salade habituelle ! Il paiera quand l'avocat lui mettra le couteau sur la gorge.

-Mais ça coûte cher un avocat, maman !

-Il le sait et il en profite pour nous essorer comme des vieilles lavettes»

Dehors, la pluie crépite sur les parapluies et la foudre gronde dans le lointain.

«Je me sens si vide, si inutile, murmure Martine. La vie n'a plus de goût quand personne ne veut de toi ni de tes talents. C'est comme si on cessait d'exister »

Raphaël se lève. Elle l'attire contre elle.

«Je t'aime maman. Je vais essayer de t'aider. On va trouver quelque chose.

-Vois-tu Raphaël, avoir un travail devrait être un droit fondamental pour tout être humain. Lorsque j'ai eu mon premier emploi, juste après la sortie de l'université, j'en ai presque pleuré de joie. Je me suis sentie valorisée. J'étais prête à travailler très dur car on voulait de moi, on acceptait mes talents, mes connaissances et mon enthousiasme. Tu ne peux pas savoir quelle fierté on retire du fait d'être valorisée.

-Quand je pense qu'il y a des centaines de millions de gens sans emploi dans le monde !

-Bien sûr, l'éducation y est limitée ! Mais ici, en France, un pays très développé où l'éducation est parmi les meilleures du monde !... Qu'a-t-on fait pour en venir là? Pour refuser du travail deux qui désirent bosser ? Qu'est devenue notre belle France ?

-Pourtant, avec un diplôme universitaire !

-J'ai donné ma démission après ta naissance. Ton père voulait que je travaille à l'imprimerie. Ensuite, après le divorce, j'ai refusé de me faire exploiter comme il l'avait fait pendant presque huit ans...

-Et comme il le fait encore...

-Et quand j'ai recherché de l'embauche on m'a dit que je ne suis plus dans le coup !

-Alors, c'est à cause de moi !

-Mais mon chéri que vas-tu penser la? S'exclame Martine. Tu n'y es pour rien ! Je t'ai désiré de tout mon cœur et je suis la mère la plus comblée au monde. Mon chômage n'a rien à voir avec toi. C'est un problème de politique, rien d'autre.

-Si ça ne change pas, moi j'irais travailler à l'étranger.

-Et la France verra ses meilleurs enfants la quitter l'un après l'autre...

-Entretemps, il faut qu'on fasse quelque chose. Je vais essayer de t'aider.

-Tu es un éternel optimiste, mon chéri, dit-elle avec un sourire triste. Dans deux semaines, je ferai les vendanges comme l'année dernière. On fera durer l'argent pour les deux ou trois mois à venir.

-Et après ?»

Chapitre 2

Martine

« Si encore on n'avait pas la famille qu'on a ! Se morfond Raphaël. L'entraide familiale n'existe pas chez nous !

-La famille, Raphaël ? Ah oui, parlons-en de la famille ! On ne peut malheureusement pas choisir sa famille, mon chéri.

-On pourrait quand même demander leur aide. Tonton Hector n'a qu'à lever son petit doigt pour te pistonner, lui qui a un poste élevé à l'administration.

-Je ne veux pas de sa charité. Et puis, il ne le fera jamais, mon chéri. Ni pour moi, ni pour toi»

Raphaël passe en revue mentalement les membres de sa famille maternelle. Tout d'abord il y avait le grand-père, Léon Dutoit, qui suce les pissenlits par la racine depuis cinq ans. Sa femme, la grand-mère acariâtre Maggy Pevard Dutoit avec laquelle il eut trois filles : Adèle, épouse d'Hector Lemaître, directeur des Impôts et géniteurs de ses cousins Gonzague et Cédric. Puis Louise, épouse de Pedro Sanchez, argentin d'origine et roi du tango sur les premières côtes du bordelais. Ils ont deux enfants : Sandrine et Olivier. Enfin, en tout dernier à tous les niveaux selon les perceptions familiales, sa mère, Martine, divorcée de Félix Jadot, imprimeur, ce père qui abuse terriblement de son fils adolescent.

Mais selon la grand-mère acrimonieuse, il y eu aussi une brebis galeuse dans la famille : le fils du premier mariage de Léon Dutoit, donc un demi-frère d'Adèle, Louise et Martine. Il s'est enfui de chez lui très jeune, d'un coup de tête. Parti vers les colonies à ce qu'il paraît. On ne l'a plus jamais revu. On le croit mort, dévoré par les cannibales ou les crocodiles du Congo.

Raphaël joue distraitement avec une boucle des cheveux de sa mère. Il poursuit sa réflexion alors que sa mère se morfond sur leur sort. Martine est cependant fière de son fils. Elle sait très bien que Raphaël se distingue des adolescents de son âge par une curiosité inassouvie, une envie de découvrir, d'apprendre par l'expérience tout autant que par les livres. Il est également pourvu d'une persistance à toute épreuve. A l'âge de dix ans, il écrivait déjà aux ambassades, pour leur demander des brochures sur leurs pays en prétendant être un adulte curieux de découvrir le monde. Il en avait reçu des dizaines.

« Tu connais bien tes cousins, Raphaël, lui dit-elle. Ils ne manquent jamais l'occasion de te traiter comme une paillasse. Tes oncles et tantes ont réussi. Ils se regorgent de leurs succès. Il n'y en a que pour eux. Tout leur réussit et moi... Regarde un peu où on vit !

-Ils pourraient t'aider quand même, murmure Raphaël.

-Tes oncles Hector et Pedro n'arrêtent pas de s'engueuler chaque fois qu'ils se rencontrent. La solidarité n'existe chez aucun d'eux. Mes sœurs ne font pas mieux. Chacune tire la couverture de son côté et ta grand-mère aime voir la famille s'entre-déchirer.

- T'as pourtant étudié, maman. T'as des diplômes !
- Une intellectuelle et aucun avenir ! A quoi servent les diplômes dans ce pays quand on n'a pas de pistons ?
- Il faut quand même tout essayer, maman. J'irais les voir.
- Tu es gentil, Raphaël mais tu perdras ton temps.
- On ne risque rien.
- Tu vas te faire rabrouer. Ils riront encore davantage de nous. Ils méprisent profondément les petits. C'est comme s'ils craignaient que le contact avec la pauvreté pouvait les rendre pauvres ! On n'a pas la galle quand même !
- C'est de la superstition, maman !»

Chapitre 3

Les Sanchez

Aujourd'hui, c'est le vent qui tourbillonne en emportant le fruit du sycamore. Il s'enroule autour des platanes. Il soulève les premières feuilles mortes et les jupes des femmes. Il énerve son monde et se croit libre de venir jouer dans les rues avec mille mains froides qui touchent à tout et soulèvent même les tuiles romaines. Il fait danser les feuilles de journaux abandonnés. Une abeille ivre vient frapper la fenêtre d'un marchand de miel. Elle s'est trompée d'adresse. Elle repart en dansant un tango passionné avec la brise de cette fin d'été.

L'après midi tire à sa fin. Dans la préfecture de Langon, au 56, rue Pompidou, un immeuble en béton cru, désuet et gris, regarde s'envoler les détritiques que le vent arrache dans sa course. Au 3^{ème} étage, des néons mauves annoncent le « **Studio de danse Sanchez ... Salsa, tango, bossa et toutes les contorsions latino – américaines** » On y parvient par un escalier sombre qui pue la poussière et l'acre transpiration des vieux. La porte s'ouvre sur une vaste salle nue dont les murs sont couverts d'affiches de l'office du tourisme argentin. Une vingtaine d'étudiants

sexagénaires occupent les bancs le long des murs alors que le senior Sanchez démontre l'art passionné du tango.

Julio chante de sa voix sirupeuse « *Ados, pampa mia* » au travers des haut-parleurs.

Trapu, le dos rond, la tête bien calée entre des épaules puissantes, Pedro Sanchez aurait pu entrer dans une de ces armures du Moyen Age qui nous semblent aujourd'hui si petites. Vu de dos, il n'a pas de cou. Ce qui aurait pu être un cou a la même largeur que la tête. C'est un cou qui aurait brisé la lame des guillotines.

Il exhume une perpétuelle odeur de transpiration acide et mordante comme un mauvais vinaigre. Son accent espagnol roule comme le son du tambour. On le prendrait aisément pour videur, garde du corps, gorille, truand marseillais ou mafiosi sicilien. Mais il est tout le contraire. Il a un cœur qui fond devant des larmes d'enfant, des yeux profondément enchâssés qui pleurent en cachette lorsqu'il rencontre l'injustice et le désespoir, une main comme un battoir qui cueille un fruit de pissenlit sans laisser s'envoler une aigrette ou cueille un papillon avec une délicatesse surprenante.

La musique d'Amérique Latine est la fée Carabosse qui le transforme en Prince charmant. Sous le rythme du tango ou de la bossa, il s'envole avec une agilité inouïe, une souplesse déconcertante et une grâce de Don Juan. La danse le rend humain. En marche ou en repos, il semble être un ours endimanché. En dansant, il fait tourner des regards de convoitise. En marchant, il fait sourire.

Il n'a jamais existé un être si dédoublé, une personnalité aussi capable de se muer grâce à quelques notes de musique, un cœur noble aussi mal enchâssé, un grand sentimental aussi terrifiant dans ses expressions quotidiennes.

El senior Pedro Sanchez danse aujourd'hui avec une blonde défraîchie dans un ensemble de contorsions merveilleuses. Il transpire à grosses gouttes. On pourrait l'imaginer sur les docks de sa ville natale, lui, un maroufle docker et elle une putain des rues sombres transversales. Ils sont tous deux dignes, passionnés et doués. Assis sur leurs bancs, ressemblant à des statues de stuc, les vieux restent bouche bée.

La porte d'entrée s'entrouvre doucement. Un jeune garçon pâle et obèse se faufile sur la pointe des pieds. Avec son sac d'étudiant accroché à l'épaule, Olivier Sanchez jette un coup d'œil rapide aux danseurs puis se dirige discrètement vers le bureau du maître. Quelques instants plus tard, une jeune fille aux cheveux noirs, tee-shirt au-dessus du nombril, et jeans tombant aux ras des fesses entre dans le bureau, suivie d'un jeune homme maigre aux cheveux roux trop longs et poisseux. Elle lui tient la main ; il

ferme la porte derrière lui. Elle jette son sac d'étudiante au sol et s'affale dans un vieux canapé.

« Salut Olivier, lance-t-elle au garçon obèse.

-Salut Sandrine, répond-il distraitement depuis le fauteuil paternel où il s'est installé »

Il joue au PDG en oscillant le fauteuil de cuir brun usé.

Olivier est un garçon bourré de médicaments, de Coca, de gâteaux et de sucreries. Sa mère l'a élevé dans une couveuse et astiqué au talc J&J puis au Roger Gallet. Elle est fière de sa peau rose de cochon de lait. Dorloté par sa mère terrestre, il est protégé nuit et jour par sa mère céleste, la statuette fluorescente de l'Immaculée Conception qui trône sur sa table de nuit. Un Christ à moitié mort pend sur sa croix accrochée au mur de sa chambre. Il surveille l'adolescent obèse de ses yeux tatoués au beurre noir. Il a tout l'air de lui murmurer : « Je te regarde Olivier. Je meurs pour expier tes fautes. Ne me déçois plus »

Les gènes argentins et français se mélangent mal chez lui. Pas assez latin, pas assez banlieusard, toujours prêt à tirer la couverture vers lui. Physiquement, il ressemble à son père, en plus petit, en plus rond et en plus tassé. Mais il n'a pas le cœur sur la main, il a la main sur le cœur.

Il craint beaucoup de choses ; il a peur d'avoir peur et c'est la raison pour laquelle les tuiles qui tombent des toits sont en général pour sa tête.

Tempérament ? Il s'adapte. Il est fluide ; il coule entre les fissures et les interstices. Il ploie sous le vent le plus fort du moment et donne des grands coups de gueule avec ceux qui gueulent le plus fort. Et, si le plus fort a la voix enrouée, il change de camp. Il a la pitié des faibles pour les forts en gueule et les baraqués.

Dans les conflits humains, il sera toujours assez adroit pour se déguiser et aller rejoindre le parti à la mode ou le dictateur du moment. Il est celui dont les tyrans se servent pour faire briller leurs chaussures. Mais, quand le dictateur sera fusillé, Olivier sera toujours vivant et il aura une paire de chaussures en plus. Il ne perd pas la boussole.

Il est commis, laquais et parfois éminence grise.

Tout dépend des circonstances.

Il est caméléon... toujours.

Il survivra toutes les crises, sauf une, car son jeu est au détriment de son embonpoint et de la graisse qui lui couvre le cœur.

Il faut bien compenser. Les émotions doivent être enterrées vivantes quelque part. Il les refoule. Mais elles sont exigeantes. Elles réclament du fast-food, du chocolat, de la crème, du chorizo et surtout de la bonne viande. Pour Olivier, tout comme son père, un repas sans viande n'est pas un repas.

«Salut Olivier, marmonne l'ami de Sandrine. Ça gaze ?

- Ouais Etienne ! Pas mal et toi ? »

Etienne, le copain à Sandrine, sent la cire et l'eau bénite. Sa peau est blanche et froide comme un cierge éteint. Il zézaye un peu, surtout quand il veut avoir raison.

« Comment était ta rentrée au lycée ? Demande Sandrine.

-Comme d'habitude ! Répond lascivement Olivier en furetant dans une pile de courrier de son père. Toujours les mêmes têtes de con. Juste un nouveau pion et un nouveau prof de math.

-Arrête de lire le courrier de papa ! Ordonne Sandrine.

-Je n'regarde que les enveloppes et les timbres.

-C'est indiscret !

-Elles ne sont pas ouvertes. Elles sont toutes pour *El Senior Sanchez*»

Sandrine hausse les épaules et se tourne vers Etienne pour lui bécoter les lèvres.

La porte du bureau s'ouvre. Trois regards se tournent dans la direction de la porte. C'est Raphaël qui entre.

« Et cousin, quelle surprise ! S'exclame Olivier. T'es pas allé au Lycée aujourd'hui ? T'as pas pu t'acheter des nouvelles fringues et des livres ?

-Bonjour, dit Raphaël en cherchant une chaise pour s'asseoir et en évitant de répondre à la question embarrassante»

Sandrine et son copain continuent à se dévorer comme s'ils étaient seuls.

« Qu'est-ce qui nous vaut ta visite ? Demande Olivier en louchant de dégoût sur les habits communs de son cousin pauvre. Tu viens pas chercher un repas gratuit au restau de maman, j'espère ?

-T'inquiètes Olivier ! Je viens pour parler à ton père »

Julio s'est arrêté de chanter. Le silence envahit le bureau ou les bruits de ventouse des amoureux fait hausser les épaules d'Olivier et sourire Raphaël. La porte du bureau s'ouvre et le maître de danse paraît, essoufflé, s'essuyant le front et le cou avec une petite serviette bleue. Etienne a aussitôt délaissé les lèvres de Sandrine et lâché sa main.

« *Buenas noche* Olivier ! *Come va* Sandrine ? Tiens, Raphaël, quelle surprise ! On t'a pas vu de tout l'été !?

-Papa, ça fait trente ans que t'es en France, dit Sandrine. Pourquoi tu nous parles pas en français ?

-Ta mère te parle en français et moi en espagnol. Comme ça vous connaissez deux langues et ça n'vous coûte rien »

Olivier tient deux enveloppes à bout de bras comme s'il y avait une grosse tarentule sur chacune. Le nez retroussé de dégoût et la lèvre supérieure au garde-à-vous.

« Qu'est-ce qu'il a Olivier ? Demande Etienne.

Les regards se tournent vers le fauteuil patronal.

« Papa, tu as vu ces deux lettres ? S'enquiert le fiston.

-Je n'ai pas eu le temps de trier mon courrier. Qu'est-ce que c'est ?

-Elles viennent d'Afrique !

-D'Afrique ? N'est-ce pas plutôt d'Argentine ?

-Non, c'est un timbre d'Afrique du Sud, là regarde ! »

Le senior Sanchez pose des lunettes en demi-lune sur son nez et saisit l'une des enveloppes.

« Oui, tu as raison Olivier. Mais elle n'est pas pour moi. C'est pour '*Monsieur Olivier Sanchez*' Et l'autre... Pour '*Mademoiselle Sandrine Sanchez*' Depuis quand avez-vous des correspondants en Afrique du Sud ? »

Sandrine s'est levée d'un bond et saisit son enveloppe.

« Une lettre pour moi ? Mais je ne connais personne dans ce pays !

-Alors c'est pas un échange linguistique ? Demande le maître de danse.

-Pas du tout, réplique Olivier. C'est vraiment bizarre ! Y doit y avoir plein de microbes la-dedans ! »

Sanchez s'adresse à Etienne.

« Toi qui n'as rien à faire, et qui ne fait pas grand chose dans la vie, viens m'aider à ranger le studio.

-Attendez un peu, dit Etienne. Je veux savoir ce qu'il y a dans les lettres.

-C'est pas tes oignons, ni les miens ! Viens avec moi tout d'suite ! ordonne Sanchez de sa voix d'ogre »

Ils sortent et, aussitôt la porte du bureau fermée, Sanchez prend l'ami de fille à part.

« T'as trouvé du travail ? Lui demande-t-il, l'œil mauvais.

-Oh non, monsieur Sanchez. Je n'cherche pas.

-Et pourquoi donc ? Ça te fatigue ?

-D'abord j'ai pas envie de travailler et, ensuite, parce que j'suis malade.

-Oh bien sur ! Ricane Sanchez. J'avais oublié. C'est à cause de tes parents !

-Oui, ils m'ont entortillé la cervelle.

-Et puis t'as fumé du hash et sucé de l'acide ?

-Exact, répond Etienne avec un sourire béat.

-Puis t'as pris du LSD et de l'ecstasy.

-C'est vrai.

- Et puis t'es devenu couillon !
- Mais non, monsieur Sanchez ! J'suis devenu malade.
- Malade mental et on t'a enfermé six mois à l'hôpital psychiatrique à Cadillac.
- C'était pour me soigner l'état parapsychologique.
- N'empêche que t'es un couillon !
- Malade !
- Couillon malade ! Et comme ma fille a un faible pour les malades, elle est tombée amoureuse du couillon
- Elle m'aime monsieur Sanchez.
- Tu lui as donné ta sale maladie mentale, alors ? Quel avenir a-t-elle avec toi ?
- Faut pas vous en faire monsieur Sanchez. Le gouvernement me donne le SMIG parce que j'étais malade et un appart gratuit. J'ai de quoi vivre. J' suis indépendant. Et ça m' donne tout le temps d'aller à la messe chaque matin.
- Qu'est-ce que tu fais à la messe, toi, le couillon malade? Tu pries pour devenir intelligent ?
- Non, je prie pour vous et vot' famille.
- S'il y avait pas la messe, je t'aurais mis à la porte depuis longtemps !
- Alors vous voyez monsieur Sanchez, poursuit Etienne avec un sourire de dévot, la vie est facile. Il ne faut pas vous faire de souci. Le gouvernement s'occupe de moi, et moi, je vote pour lui.
- T'es un socialiste à la con, alors ? Tu t'accroches à tes privilèges et moi, je travaille dur pour que mes impôts entretiennent ta fainéantise.
- Je serais bête de refuser l'aide sociale.
- Bien sur, tu préfères vivre comme une tapette !
- Vous m'insultez !
- ... vivre comme une lavette, se reprend l'Argentin.
- C'est la vie, monsieur ...»

Sanchez agrippe le bras d'Etienne de sa poigne de fer et l'entraîne vers le fond du studio.

«Bon, alors viens travailler avec moi pour payer ton souper ! On va nettoyer le studio»

Raphaël sort du bureau et cherche son oncle. Il trouve Etienne au fond du studio, un aspirateur bruyant en main.

« Oh ! Etienne où est mon oncle ? »

Etienne lui indique la cuisinette derrière lui avec un geste vague du menton.

« Tonton Pedro, est-ce que je peux le parler ? Demande l'adolescent.

-Mais oui Raphaël. Ça m’fait plaisir de te voir. Même si je ne peux pas l’annoncer publiquement. T’as encore travaillé comme un esclave pour ton père, cet été ?

-On peu, oui, rougit Raphaël.

-T’es pas comme tes cousins, alors. Eux, tous les mêmes ! Des fainéants comme ce pays sait en produire. A la pelle !

-Tonton, ma mère a cherché du travail partout à Bordeaux, Cadillac et Langon. Personne ne veut d’elle malgré ses diplômes.

-Vous êtes dans la merde ?

-C’est difficile ! Est-ce que tu peux l’aider ici ou au restaurant ? »

Sanchez se gratte le menton.

« Si elle savait danser, je pourrais la prendre comme assistante.

-Elle sait pas...

-Au restaurant, on ne peut plus employer personne. Le fisc nous attend au tournant. Et les charges sociales sont tellement dingues dans ce pays !

-Est- ce que tu peux la recommander à un employeur ?

-Je ne vois vraiment pas, Raphaël. Je vais quand même en parler à mes clients. Mais comme tu le sais ce sont tous des retraités et ils ne sont plus dans le coup. On l’avertira dès qu’il y a une noce ou un banquet au restaurant mais c’est si rare aujourd’hui. Je suis désolé »

Raphaël détourne le regard vers la porte du studio. Il sait que son oncle a déjà essayé mais sans réussir. Il le croit quand il dit qu’il ne peut rien faire. Il est temps qu’il s’en aille.

« Bien, merci tonton. Au revoir ! »

Raphaël sort du studio, tête basse, lamentable découragé. Il est déjà dans la rue lorsqu’il entend un souffle lourd derrière lui.

« Raphaël ! Crie Sanchez. Attends. Je suis désolé pour toi et ta mère. Tiens, prend ça entre-temps. Je ne peux pas faire plus. Et puis, je ne veux pas que mes gosses le sachent »

Sanchez a déposé quelques billets dans la main de son neveu puis a fait demi-tour et disparaît avant que Raphaël puisse le remercier.

Chapitre 4

Les Lemaître

Hector Lemaître est tombé amoureux de son épouse Adèle lors d'une virée dans le Sud-Ouest. Ils se sont mariés dare-dare puis sont rentrés à Paris où Hector devait commencer une brillante carrière dans l'administration. Leurs deux fils Gonzague et Cédric ont passé toute leur enfance et adolescence dans la capitale. Voici deux ans que Hector a été muté à Bordeaux. Il prétend que c'est une promotion. Sanchez proclame qu'il s'agit d'une préretraite.

Sanchez pense que Lemaître trompe sa femme régulièrement. Elle l'ignore ou fait semblant de l'ignorer et le sert à toute heure comme un enfant gâté. Selon lui, les seuls couples qui vieillissent ensemble sont ceux où l'épouse sert son mari comme si elle était sa mère. Elle se sent indispensable et le mari se sent comme s'il vivait encore chez sa maman. Le lien ne peut pas se briser.

Raphaël n'a jamais passé beaucoup de temps avec ses cousins Gonzague et Cédric. Le courant n'est jamais passé entre eux. Les cousins Lemaître semblaient appartenir à un autre monde quand ils vivaient dans la capitale, un monde de luxe, de privilèges qui narguait et méprisait Raphaël, le cousin pauvre du sud.

Dans sa naïveté, Raphaël est convaincu que son oncle Hector est capable de s'attendrir devant le malheur de sa mère. Il pense qu'il a le bras long et qu'il est capable de secouer la léthargie des pouvoirs publics pour améliorer le destin de sa mère. Si l'oncle Sanchez n'a rien pu faire, croit-il, c'est parce que le secteur privé est trop taxé pour pouvoir créer des emplois. Par contre, le secteur public paie tellement de gens à ne rien faire qu'il doit y avoir une place pour sa mère, elle qui ne rechigne jamais devant la tâche.

C'est dans cet état d'esprit que Raphaël monte à bord du bus Citram pour Bordeaux, le jeudi matin, avec l'intention de parler à son oncle Hector Lemaître. Sur le trajet qui le mène jusqu'à la gare routière de Bordeaux, il étudie toutes les approches possibles. Il pense qu'il sera préférable de rentrer tout d'abord en contact avec ses cousins Gonzague et Cédric.

Le paysage défile sur la rive droite de la Garonne. La brume froide qui monte du fleuve et baigne les vignobles jaunis flotte comme une buée de tristesse.

A Bordeaux, il prend le métro puis le bus jusqu'au complexe universitaire de Talence. Il passe la barrière Saint-Genès et arrive au club de tennis où il est presque certain de trouver ses cousins.

Les frères Lemaître jouent en effet un tournoi double messieurs sur le court numéro 4. Raphaël s'assied discrètement au pied de la petite tribune, roule l'écharpe autour de son cou et plonge ses mains dans les poches de son blazer élimé. Il passe une demi-heure à observer les coups de gueule de Gonzague, son mépris pour le partenaire malchanceux et sa vanité lorsqu'il tape une bonne balle. Cédric est plus doux dans ses échanges. Le sourire ne quitte pas ses lèvres mais il est difficile de savoir ce qu'il exprime.

Le double messieurs se termine. La partie fut serrée. Gonzague et Cédric Lemaître ont perdu. Gonzague jette sa raquette à terre.

« Hé merrrde! Crie –t-il de rage. Putain, c'est le comble! T'as joué comme un pied, Cédric!

-Tu fais chier à la fin ! Répond son frère. C'est toi qu'a joué comme une couillemolle.

-Attends, de quoi tu me parles, là !

-De tes services pourris et de tes revers de péquenot.

-Ca craint, là ! C'est pas possible. Avec un partenaire comme toi, j'ai plus qu'à aller me flinguer !

-Bonne idée ! Répond l'équipe adverse. Mais avant, on se fait une bonne baston.

-Pas l' temps, dit Cédric. Moi, je vais m'servir un truc à boire. Mon frère a joué comme un enfoiré et ça m'a donné soif d'essayer de rattraper ses balles pourries.

-Lâche moi la grappe, Cédric, putain ! J'ai pas eu de chance aujourd'hui. On aurait du gagner »

Les adversaires rient sous cape.

«C'est ça ! Rigolez, vous avez eu la chance avec vous »

Cédric découvre la présence de son jeune cousin.

« Oh Junior ! T'as gagné au Tiercé pour venir nous voir jouer ? lui demande-t-il »

Gonzague le regarde avec des yeux surpris.

« Mais voilà pourquoi j'ai raté mes services ! Il m'a porté la poisse...

-Arrête tes conneries Gonzague, lui dit un des adversaires. Laisse ton cousin tranquille.

-Il faudrait t'acheter des baskets propres, junior, dit Gonzague à voix haute pour que tous l'entendent et pour prouver qu'il a le dernier mot.

-Je dois parler à ton père murmure Raphaël. Je peux emprunter ton portable ?

-Tout à l'heure ! Dit Gonzague. Tiens, prend mon sac. On va aller boire un pot.

-Prend le mien aussi, ajoute Cédric»

Raphaël fulmine mais il n'ose pas refuser. Il a déjà fait trop de chemin pour tout perdre en une boutade. Les deux frères paradent avec leur porteur de sac. Ils parviennent à la terrasse du bar du club et prennent place à une table.

« J' veux un coca, dit Gonzague à la serveuse en lui caressant la jambe.

-Moi aussi, dit Cédric. Fais péter deux Coca.

-T'as soif, junior? demande Gonzague.

-Je m'appelle Raphaël.

-Ok, va pour Raphaël. T'as pris ton portefeuille pour offrir à boire aux cousins?

-Euh ! Non... j'ai oublié.

-Dis plutôt que t'as pas un sou dans ta tirelire ! Ta mère se démène toujours autant pour te nourrir ? »

Raphaël a une envie folle de foncer sur cette canaille mais il a besoin d'eux.

« J' dois parler à ton père, dit-il.

-Pour qu'il te nourrisse à l'œil? Ou pour un prêt que tu remboursera dans cinquante ans ?

-Non, pour autre chose.

-Nos parents sont super occupés! Ils travaillent.

-Je dois quand même essayer.

-Oh ! Mais c'est qu'il est désespéré, junior. ! Le ciel vous est tombé sur la tête ou quoi ?

-Tu peux me prêter ton portable ?

-On va voir. Attends-nous au parking»

Raphaël s'en va et donne un coup de pied de colère à une cannette de Sprite vide.

« Il avait peut être soif ? Dit un des autres joueurs.

-T'en fais pas pour lui, répond Gonzague. Il sait où est le robinet »

Un double- dame vient de se terminer et les jeunes femmes saluent les hommes et prennent place à une autre table. Une jolie fille vient embrasser chacun des garçons.

« C'te nana, c'est d'la bombe ! Murmure Cédric. Je craque pour elle »

Mais c'est Gonzague qui la fait tomber sur ses genoux.

«Nathalie mon amour, je dépéris de toi, lui susurre-t-il en faisant des yeux de merlans frits. On est fait l'un pour l'autre, mon ange.

-Sauf qu'il te manque des ailes, mon gros lapin.

- Ca n'sert à rien des ailes pour ce qu'on va faire ensemble.
- Je perche beaucoup trop haut pour toi, Roméo, si tu n'le sais pas encore.
- Ingrate! S'il y a une nouvelle révolution, j'serais Robespierre et j' ferais guillotiner ta jolie frimousse.
- Passe plus de temps à étudier et t'auras peut être une chance, ma biquette.
- Merci, j' préfère quand tu m'parles gentiment !
- Préviens-moi dès que tu décroches ton doctorat en droit, que tu as ton étude de notaire et une Ferrari dans le garage.
- Nathalie, tu exagères !
- Au rythme où tu trimes, je serais grand-mère quand tu auras ta licence en droit, dit-elle avec un sourire narquois en se levant »

Dès que la jeune fille a rejoint ses compagnes, Gonzague se tourne vers son frère.

« Tu vois, j'ai pas de chance. J' suis né dans la merde !

- Elles sont toutes pareilles, répond Cédric. Des chiennes qui reniflent pour savoir où l'argent sent le plus fort ! Donne leur ta carte de crédit, une belle bagnole et des fringues et tu f'ras des parties de jambes en l'air matin, midi et soir.

-Tu te trompes, Cédric! Les femmes ne tombent jamais amoureuses de types qui sont gentils. Elles aiment les salopards. Plus on sera des salauds et plus on aura des filles pendues à nos slips. C'est une des lois fondamentales de la nature.

-Dans votre famille, les hommes sont portés sur le sexe comme les abeilles sur les fleurs ou les moineaux sur le grain, remarque un des adversaires de tennis qui étudie les lettres.

-Eh oui ! S'exclame Cédric. Le temps des amours ne finit jamais.

-C'est pas un instinct ; c'est une nécessité, répond son frère.

-Les Allemands sont obnubilés par la performance technologique, les Suisses la performance financière, les Américains la performance économique et ici les hommes le sont par la performance sexuelle, commente l'autre adversaire qui étudie la sociologie»

Gonzague n'est pas un radis desséché, c'est un topinambour pourri de l'intérieur. Il a des talents mais aucune qualité de cœur pour les faire valoir. Un peu de souffrance et un brin de sévérité paternelle lui aurait assuré succès et peut-être même la notoriété. Mais il n'y a que le génie qui résiste à l'usure du temps. Le sien n'aurait pas résisté à deux hivers.

Gonzague est un enfant gâté qui n'est jamais satisfait. Il estime que les autres ont toutes les chances et que tout leur réussit.

Il se plaint sans cesse auprès de sa mère.

« Je suis malchanceux. Cédric a de la chance, lui. Il rit tout le temps. La vie est injuste. Je suis déprimé ; je vais me suicider ! »

Cela fait longtemps qu'Adèle Lemaître endure les plaintes de son fils aîné. Gonzague joue avec la déprime et avec le suicide pour obtenir tout ce qu'il veut d'elle. Depuis qu'il a dix ans, Cédric doit faire le garde-malade et donner des nouvelles régulières à sa mère. Cédric a horreur du poids de la responsabilité qui pèse sur ses épaules. La tâche de surveillance est colossale car il sait qu'on lui en voudra toute sa vie si Gonzague exécutait ses menaces.

Cédric est d'un naturel enjoué. Il ne cherche qu'à rire au dépend de ceux qu'il rencontre. Il a un sens de l'humour aigre et se fiche de tous. Il rit des visages et expressions des gens. Il leur trouve des gueules de rat, d'enfoiré, de marmite, de guenon, de pute, de maquereau et son humour plane au raz de la braguette.

Le visage taillé en forme de brise-glace, grand et longiligne comme son père, Cédric prend la vie comme une énorme blague, une rigolade continuelle, un roman photo de gauloiseries. Même aux rares occasions où il lui est arrivé de pleurer, il donnait l'impression de rire. C'est un gai luron, vide comme une boîte à rire. Il ne prend rien au sérieux sauf son inconfort lorsqu'il doit vivre dans des conditions inhabituelles. On peut rire alors de tout et de tous, sauf de lui.

Raphaël s'est toujours refusé de s'abaisser devant ses cousins gâtés. Mais le désespoir de sa mère l'oblige à braver le complexe de supériorité des fils Lemaître. La mission qu'il s'est donné ce jour lui peine à tel point qu'il a du avaler sa fierté plus d'une fois dans le bus Citram qui l'a conduit à Talence.

Une demi heure plus tard, les joueurs se lèvent pour prendre congé. Le vieux Labrador du club passe renifler leurs chaussures. Gonzague lui donne un coup de pied dans les côtes et le chien s'enfuit en hurlant de douleur.

« Pourquoi tu fais ça ? Demande l'étudiant en Lettres. T'es fin nul !

-Il faut les botter de temps en temps sinon ils se croient tout permis. Un coup ici, un coup là, et ils n'oublieront jamais qui est le maître.

- Heureusement que tu ne t'appelles pas Ducon !

- Pourquoi ?

- T'es ouf, vieux...

-... »

Renvoyé vers le parking, Raphaël ravale une boule de fiel dans sa gorge. Sa colère fume comme une vapeur vindicative qui siffle d'une

cocotte-minute. Ses cousins lui ont fait un affront public. Il a une envie folle de les envoyer paître. Mais qu'est ce que le risque d'un autre rabrouement quand sa mère est si désespérée ? Hector Lemaître est haut placé dans l'administration. Un mot de sa part pourrait garantir un travail à sa mère. Il doit tenter la chance infime qu'il lui reste. Qui d'autre pourrait l'aider ? Il ne va pas lâcher maintenant. Il attend.

Il porte sa colère comme une lourde pierre dans son cœur. Une pierre brûlante qu'il voudrait décocher au visage de ses cousins. Il s'efforce de prendre patience et nourrir sa rancune pour le futur. Mais est-il vraiment rancunier ? Garde-t-il longtemps le souvenir d'une injure ? Il ne le pense pas. Il s'agite sur le moment puis il oublie et pardonne. Il a horreur de l'injustice mais il a bon cœur. Ce n'est pas la vengeance qu'il cherche. C'est la compréhension.

Ses cousins arrivent au parking.

« T'as pas trouvé notre caisse ? Lui demande Cédric avec un sourire narquois.

-Non...

-Elle est à l'entretien. Maman vient nous chercher avec sa bétailière de luxe.

-Tiens, la voilà justement, dit Gonzague »

Une Volvo neuve roule lentement vers eux. Elle s'arrête à leurs pieds.

« Putain, elle vient encore avec sa ménagerie, s'exclame Gonzague. La honte ! »

Adèle Lemaître conduit avec un petit perroquet vert des Andes sur l'épaule et un Cocker espagnol debout entre les deux sièges avant.

« Bonjour Raphaël, dit-elle. Tu veux que je te dépose quelque part ?

-Il veut parler à Papa.

-Il est à Arcachon. Il faudra lui téléphoner. Tiens, tu peux utiliser mon portable.

-Tu peux me déposer à la barrière St Gènes après ? Demande Raphaël.

-Oui, mon petit Raphaël. Allez entrez, on y va »

Gonzague a pris la place avant et le chien tente de lui lécher l'oreille, ce qui lui vaut une série de jurons. Raphaël compose le numéro de son oncle pendant qu'Adèle manœuvre la Volvo avec le perroquet qui essaie de s'attaquer aux poils du chien, le chien qui s'efforce de lécher Gonzague et celui-ci qui s'énerve contre sa mère.

« Pourquoi t'as besoin de prendre tout le zoo chaque fois que tu sors, lui crie-t-il.

-Je ne vais quand même pas les laisser seuls à la maison, mon chéri.

-Bon Dieu ça craint. Arrête Nestor ! Tu fais chier à la fin.

-Vous avez gagné le match? Demande-t-elle.
 -Parle d'autre chose, maman, répond Cédric.
 -J'en cauchemarde encore, ajoute Gonzague. Pas de chance. J'en ai marre. Un de ces jours je vais me flinguer »

« Bonjour tonton Hector, c'est Raphaël ici. Je peux te parler ?
 -Oui bonjour Raphaël, répond l'oncle Hector en laissant choir la page du journal qu'il lisait. Mais fais vite. Je suis super occupé.
 -C'est à propos de ma mère. Elle ne trouve pas de place et elle n'a pas de travail. Est-ce que tu peux l'aider ? Peux-tu en parler à la direction de l'enseignement ? Elle est très bonne en anglais.
 -Tu tombes mal Raphaël. Je travaille pour le Trésor, pas pour l'Education Nationale.
 -Il y aurait peut être une place pour elle au Trésor ? Avec ta position et tes appuis tu pourrais l'aider.
 -Qu'est ce que tu crois ? Tu me prends pour le tonton d'Amérique ? Il y a crise de l'emploi partout, même au Trésor Public.
 -Mais tu as une place influente...
 -Ca ne veut rien dire. Vas voir Sanchez. C'est lui le tonton d'Amérique... du Sud.
 -C'est qu'on est...
 -A bout de souffle ?
 -A court...Elle n'en peut plus de chercher. Elle n'a pas les pistons qu'il faut.
 -Que dis-tu mon garçon ? Le piston n'existe pas dans l'administration. C'est la valeur de l'individu qui prime. Elle n'a qu'à passer les examens comme tout le monde.
 -Mais c'est maintenant qu'elle a besoin de travailler. Les entreprises ont réduit les effectifs. Elle est restée hors du circuit pendant trop longtemps.
 -Dommage pour elle !
 -Tu ne peux vraiment pas l'aider, un peu, pour quelques mois. Le temps qu'elle trouve quelque chose ?
 -Je l'aiderais si je le pouvais. Mais c'est impossible. Allez, bonne chance. Au revoir Raphaël. Passe-moi Gonzague. Merci»

Raphaël remet le portable à son cousin, à contre cœur.
 « Oui père, dit Gonzague.
 -Dis à ton frère qu'il y a un boulot de deux heures par jour au Trésor. Un job facile pour un étudiant qui veut se faire un peu d'argent de poche.
 -Ca sera difficile papa ! Avec tout le boulot à l'Unif, c'est impossible....

-Bon tant pis pour vous. Et puis, dis à Cédric que le facteur vient juste de déposer deux enveloppes pour vous.

-Et alors ? Je m'en fou des réclames de Leclerc.

-Elles viennent de l'étranger. De l'Afrique, d'après les timbres.

-On connaît personne en Afrique !

-Bon, je vous les garde quand même ! »

Raphaël a difficile à contenir ses larmes. Adèle a un brin de pitié.

« Ta mère pourrait venir me faire un peu de repassage si on habitait plus près. Et aussi laver le chien si elle vraiment désespérée.

-Ta mère n'avait pas à démissionner quand elle travaillait autrefois pour la société de transport, ajoute Cédric d'un ton doctoral. Quand on a un boulot, on le garde.

-Même si on t'exploite et si tu trimes sous les ordres d'un pervers ?

Réplique Raphaël.

-Elle a fait la fine bouche...

-Parce que toi, tu crois qu'on est obligé de garder le même boulot pendant trente ans juste par peur de le perdre ?

-Il y a crise de l'emploi, non ?

-Mais ça fait vingt ans qu'il y a crise de l'emploi ! Ma mère s'est recyclée et elle est capable...

-Raison de plus, junior ! Ajoute Gonzague. Dis à ta mère que le mieux pour elle, c'est de se dégommer un p'tit vieux haut placé et de s'faire niquer une fois par semaine. Avec ça elle aura la planque jusqu'à la retraite.

-Gonzague, soit poli s'il te plait! S'exclame sa mère.

-Vous êtes des fumiers! S'offusque Raphaël. Si c'est ça la France, j'irais travailler dans un autre pays.

-Bon débarras ! Lance Gonzague.

-J'suis pas encore parti parce que je dois finir mes études. Mais je ferais tout pour éviter de travailler pour des gens aussi fainéants que vous.

-Bon junior, tu nous les gonfles, répond l'aîné Lemaître. Casses-toi maintenant. On t'a assez supporté.

-Voici la Barrière St Genès, annonce Adèle. Je te laisse ici?

-Merci tante Adèle. Au revoir »

Raphaël sort de la Volvo et s'en va prendre le bus de retour. Cette démarche est un fiasco total et n'a fait que lui confirmer le manque de solidarité familiale et la déchéance morale de ses cousins.

Il est quinze heures. Dans sa belle résidence secondaire d'Arcachon, Hector Lemaître enfile son maillot jaune de cycliste puis enfourche son vélo de course. Sa femme ne sera par de retour avant dix-huit heures. Il pédale gaiement vers La Teste. Il chantonne, il est heureux de vivre.

Le visage aux traits réguliers et bien proportionnés, Hector vient d'atteindre la cinquantaine et en paraît dix ans de moins. Il fait des efforts considérables pour cacher une calvitie naissante. Son sourire est séduisant. Il sait en user et en abuser. C'est un homme à qui les petites vieilles donneraient leurs économies à gérer, en toute confiance. Mais les yeux... Oh les yeux ! D'une profondeur d'abysse, des yeux de fripouille en col blanc qu'il cache en jouant des paupières comme les rideaux du théâtre sur une tragédie.

Hector Lemaître est gâté par sa femme, mais il demeure un homme qui craint la solitude plus que tout. Il cherche sans cesse à compenser cette phobie par des escapades amoureuses. Car c'est la peur de la solitude qui rend le sexe si débilitant.

Mais la communion totale dans l'acte sexuel est de courte durée. Le poids de la solitude pèse vite sur ceux qui utilisent le sexe pour combler le vide qu'ils ressentent quand ils doivent faire face à eux-mêmes. Le besoin de s'enivrer refait surface et ils se retrouvent au point de départ. Accablé par l'envie d'une réunion, d'une nouvelle jouissance qui ne guérit pas du mal solitaire, il ne leur reste plus qu'à joindre le AA - Amoureux Anonymes- pour un traitement de fond. Hector n'en est pas encore la !

Une demi-heure plus tard, il gare son vélo derrière un bloc d'appartements modernes, monte au second et frappe trois coup sur la porte. Une jolie blonde d'une trentaine d'années lui ouvre la porte. Son visage se ferme sur une moue sévère.

« Hector, je n'veux plus te voir ! Je te l'ai dit, je n'veux plus commettre d'adultère.

-C'est la dernière fois Pauline, dit-il en découvrant son sourire. Je te le promets.

-T'es le diable, Hector. Tu viens me tenter jusque chez moi quand je suis seule.

-Ferme-moi ta porte alors, ma chérie.

-Tu sais bien que je n'peux pas faire ça !

-Tu aimes trop ce qu'on va faire...

-Arrête ! Mon Dieu, pourquoi cet homme vient-t-il me harceler ainsi ?

-Parce que tu ne peux pas me refuser, ma chérie »

Il la pousse doucement vers l'intérieur.

« Tu es la tentation,... le mal, la perversité.

-Je suis ce que tu aimes. Je t'offre une heure de béatitude.

-Et tu me damnes en même temps !

-Viens mon cœur, dit-il en lui prenant la main et en y posant un petit cadeau..

-Tu m'achètes ?

-Mais non ma belle. Tu sais que je t'aime à la folie.

-Je suis faible et tu en profites.

-Mais pour moi, ce qui compte c'est que tu es la femme de ma vie, dit-il en embrassant ses doigts.

-Qu'est ce que tu attends pour divorcer, Hector ? Au moins on ne sera plus en état d'adultère. On pourra tout faire sans commettre de péché mortel »

Il la serre contre lui et l'embrasse dans le cou alors que ses doigts caressent le duvet derrière sa nuque. Il lui mordille le lobe de l'oreille et lui caresse les seins.

« Arrête ! Arrête Hector, je t'en prie.

-Le fruit a meilleur goût quand il est interdit, ma Pauline.

-Tu es le diable...

-J'ai une queue de diable, dit-il en se frottant contre son pubis.

-Hector ! Mais qu'est-ce que tu fais ? Arrête, je t'en supplie ...Arrête... Oui... Non...Continue !

-J'arrête ou je continue, murmure-t-il dans son oreille.

-Arrête !...Non... Vite, viens dans ma chambre ! J'peux plus attendre»

Arrivée dans la chambre, la jolie Pauline se dévête avec une hâte fiévreuse. Hector fait de même. Il tire de toutes ses forces sur son short de cycliste qui affiche sa turgescence.

Mais, brusquement, une pensée incongrue traverse l'esprit du Roméo. Il revoit les deux enveloppes d'Afrique que le facteur a déposé ce matin. Une enveloppe pour chacun de ses fils. Il les a fait tourner dix fois au bout de ses doigts pour résister à l'envie de les ouvrir. 'Qui donc a pu écrire à chacun de mes fils d'un pays si lointain? J'aurais du les ouvrir. Mais non, je ne peux pas. C'est peut-être important ? Mais qu'est-ce que je fous ici à penser à ça ? J'vais gâcher mon plaisir ! Merde ! Mais non, j'veux savoir, oui, j'veux savoir de quoi s'agit-il...'

Il fait un effort considérable pour revenir aux tétons de Pauline mais son cerveau lui joue un mauvais tour. Pauline lui arrache ses vêtements. Elle est devenue tigresse. Mais Hector n'a plus la queue du diable. Il a celle d'un agneau.

« Mais alors Hector, qu'est-ce qu'il t'arrive? Gémit-elle »

Il est tout confus, contemple sa turgescence qui s'est mise en grève, s'empêtre dans son short, le remonte et se rhabille en vitesse.

« Hector ! Je t'en prie... Tu ne peux pas me laisser sur ma faim! Viens, je vais te donner un remontant. Tu veux du Viagra?

-Dieu a entendu tes prières, murmure-t-il en quittant la chambre, le rouge de la honte au visage. Il me rappelle au bercail »

Chapitre 5 *La lettre*

Le lendemain, Raphaël rentre chez lui après sa première matinée au lycée. Le rasta est assis sur les marches extérieures du HLM et se roule un joint. Sa femme est assise à ses côtés. Elle a rastaquouèrisé ses cheveux blonds pour lui prouver qu'elle l'aime. Elle a un *piercing* sur la narine, le sourcil gauche, la langue et trois sur le lobe de l'oreille droite. Leur bambin, un joli métis d'un an et demi n'est pas encore rastaquouèrisé. Il a un visage gai et des yeux rieurs.

Raphaël saute de son vélo et les salue.

« Vive Bob Marley!

-Salut Raphaël ! Comment tu vas, hein con ? La vie pas trop dure ?

-Trop casse- couille !

-Fais comme nous, Raphaël, mets-toi au chômage. C'est hallucinant!

-Pas possible, j'suis trop jeune!

-C'est ton père qui t'fait flipper, con ?

-C'est mon père, c'est la république, c'est la famille!

-C'est méganaze alors ? »

La femme du rasta se lève pour attraper son fils. Raphaël se rend compte qu'elle s'est fait planter une épingle à nourrice en argent dans chaque téton. Avec cette ferraille dans la tétine, il se demande comment

le bébé a réussi à prendre du poids et comment il a fait pour ne pas s'étrangler.

Les femmes sont soudainement devenues un mystère pour lui. D'un coté cette ferraille le dégoûte mais, d'un autre, ça lui fait chaud au ventre de deviner les gros seins à travers la transparence de la blouse et le string qui lui partage la mappemonde quand elle se penche pour ramasser un jouet du même. Mais il y a aussi le tatouage en bas des reins qui ressemble à une flèche pour indiquer où se trouve le pot d'échappement. Comme si un rasta ne savait pas ça ! Quand même !

Ce chaud au ventre lui a pris soudain l'an passé, en même temps que le duvet a poussé sur ses joues, ses jambes et son bas-ventre. Il est traversé d'une impression bizarre quand il regarde la jeune rastaquouère, une étrange chaleur.

« Alors Raphaël, elle te plait ma femme, con ? Demande le Sénégal quand le regard de Raphaël reste vissé trop longtemps sur la flèche du pot Bosal.

- ...»

L'adolescent semble shooté au LSD ; il détourne le regard puis rougit comme un radis qui se prend pour une tomate.

« Voyons Raphaël, faut pas rougir ! Elle est belle ma femme, con. Ça n'me dérange pas que tu la regardes. Mais pas touche ! Ok ? »

La vieille Mme Cafalgua lui sauve la mise. Elle passe près d'eux en marmonnant sa haine de la jeunesse désœuvrée. A quatre-vingts ans elle peut tout se permettre. Elle habite au quatrième.

Bob Marley l'ignore et s'adresse à sa jeune femme.

« Princesse, c'est quoi qu'on regarde le mardi soir à la télé ? »

Raphaël a rejoint madame Cafalgua au pied des escaliers.

« C'est pas permis, marmonne-t-elle avec fort accent du midi. C'est jeune, ça fiche rien du matin au soir et ça gagne plus que moi qui ai trimé pendant quarante ans ! Le chômage, c'est mieux que la retraite. C'est le monde à l'envers ! En plus on leur donne un appartement au rez-de-chaussée à cause du gosse et à moi au quatrième pour que je sois plus près de Dieu le Père. Quelle honte ! Faudrait peut-être que je me fasse mettre enceinte *in vitro* pour avoir le rez-de-chaussée...

-Bonjour Madame Cafalgua, dit Raphaël. Je vous aide à porter vos commissions.

-Tiens, bonjour mon garçon. C'est gentil, merci. Au moins toi tu n'as ni les cheveux en filasse, ni des poux, ni de la ferraille dans le nez.

-J'en avais sur les dents quand j'avais huit ans.

-Attends un peu. Arrête-toi que je souffle. Oh là là! Ces escaliers, ça me tue.

-Ça vous garde jeune, madame Cafalguia. Vous avez des jambes de cinquante ans »

Elle le dévisage, surprise, puis soulève sa robe jusqu'aux genoux.

« Tu crois ? Dit-elle en lorgnant ses baguettes de tambour. Vraiment ?

-Mais oui puisque je vous le dis.

-C'est gentil Raphaël. Tu sais, moi je regarde les escaliers différemment à mon âge. Je les ausculte comme l'existence. Je me dis que la vie, c'est comme descendre sur la rampe plus ou moins longue de l'escalier du temps. Quand on arrive en bas, on se casse toujours la gueule !

-Pardon... ?

-Je radote. T'es un brave garçon. Comment va ta mère ?

-Pas bien. Elle n'a pas de travail.

-Ah le monde des grandes personnes! Rien ne change sous le soleil. Et toi, je parie que t'as travaillé chez ton père toutes les grandes vacances ?

-Oui.

- C'est bien de savoir qu'il y a encore une jeunesse»

Raphaël aimerait dire qu'il travaille pour rien. Mais il prend les menaces de son père très au sérieux.

«Ça y est mon grand, souffle l'octogénaire. On est arrivé. Tu veux un chocolat ?

-Non merci, je dois préparer mes livres pour le lycée.

-Viens me voir plus tard, Raphaël. J'ai préparé une bonne soupe à l'oignon »

La vieille dame est comme une grand-mère pour Raphaël. Elle le conseille, l'écoute avec patience et lui fait partager ses plats délicieux. Il l'aide à porter ses paquets et lui fait parfois ses courses.

Ce soir là, Raphaël est allé flâner au bord de la Garonne où il a assisté à la pêche à l'alose et la lamproie. Un malade a essayé de le culbuter dans les champs de maïs avec la claire intention de le violer. Raphaël lui a asséné un tel coup dans les testicules que le malade a rendu le bon déjeuner que l'administration lui avait fourni pour rien et qu'il est resté plié de douleur jusqu'aux petites heures du matin. On l'a alors retrouvé en slip et grelottant de froid alors qu'il frappait aux contrevents des maisons du quartier Saint-Martin en criant « Maman, ma biquette a froid ! Appelez la gendarmerie ! »

Il est dix huit heures quand Raphaël frappe à la porte de Madame Cafalgua. Pour lui, l'incident du malade est clos.

« Entre ! crie-t-elle depuis son salon »

Il se faufille entre un bric-à-brac de vieilleries et de breloques et voit la vieille dame allongée sur un transat dans le salon, les yeux fermés.

« Vous ne vous sentez pas bien, madame Cafalgua? Demande-t-il.

-Tout va bien Raphaël. Je me relaxe. Je me prépare pour l'éternité, pour le grand calme.

-Il ne faut pas se préparer pour ça! S'exclame le jeune garçon, surpris.

-Tu te trompes fiston. Le plus relax tu entres dans l'éternité et le mieux casé tu y seras. Pas de surprises, ni de déceptions.

-Je n'comprends pas les vieux !

-Y'a rien à comprendre. Attend d'être vieux toi-même et tu verras. Pour l'instant, tu t'agites, tu bois tes cocktails d'expériences. Pour les vieux jours, il n'y a rien à expliquer. Ça te viendra tout seul.

-Et si ça ne vient pas, c'est que je m'accrocherais trop à la vie?

-La vie n'est qu'une condamnation à mort différée.

-Y'a rien de mal à ça ?

-Non, sauf que ça te fera mal de mourir et, mourir mal, ça n'me tente pas. Je préfère me fondre vers la mort que de la laisser me faucher. Et puis, à mon goût, tout le monde insiste trop sur la joie du miracle d'une nouvelle naissance. N'y a t il pas aussi un miracle dans le phénomène de la mort ?»
Raphaël se gratte la tête.

« Ça'm dépasse ! Je vais aller faire du skate.

-T'as bien raison, mon garçon »

Il fait quelques pas vers la porte, hésite, pensif, se gratte la nuque puis se retourne et revient sur ses pas.

« Vous pensez qu'il y a quelque chose après la mort ? Une autre vie ?

-J'en sais rien, mon grand. Mais s'il y a un Dieu, ça doit être un génie de loin plus futé que celui de la Bible. Tu sais, le grand vieillard à barbe blanche qui créa la terre en sept jours à coups de baguette magique ?

-Plus personne ne croit à ces choses là, madame Cafalgua. C'est enfantin.

-Ca dépend pour qui, mon garçon. Que peut-on donner d'autre que des contes de fée à ceux qui resteront enfants toute leur vie. L'homme aime créer Dieu à son image »

Raphaël regarde les nuages gris qui s'amoncellent dans le ciel, derrière la fenêtre de l'appartement.

« Si vous mourez avant moi ..., balbutie-t-il.

-C'est plus que possible, répond-elle en souriant.

-Pouvez-vous m'envoyer un signe s'il y a quelque chose après la mort ?

-Quel signe, mon enfant ?

-Ben... par exemple, vous écrirez sur le mur, là en bas, « Dieu n'est pas mort » D'accord ?

-Bien sûr, je le ferais pour toi.

-Merci madame Cafalgua.

-Mais il y a un problème. C'est peut être une toute petite possibilité mais il faut quand même y penser.

-Lequel ?

-Si par exemple nous sommes tous une partie de Dieu !

-Je ne suis pas Dieu ! S'exclame Raphaël.

-Nos vies servent peut être à faire grandir Dieu... Une sorte d'expansion en dehors de la matière.

-Un jour j'ai entendu quelqu'un à la télé qui parlait de l'évolution de l'Intelligence Créatrice ?

-Oui, c'est ça !

-Ce serait trop beau...

-Et bien, si c'est le cas, je n'pourrais pas venir te le dire.

-Pourquoi donc ?

-Parce que ça dérangerait complètement le plan universel. Il faudra te laisser vivre ton expérience de vie sans que tu saches ce qu'il y a après et, comme ça, chaque expérience nourrit l'expansion de la Totalité.

-C'est un peu compliqué pour moi.

-Ne t'en fais pas, mon garçon, à ton âge, tu peux très bien vivre sans te poser ce genre de questions. Moi, je suis proche du départ, et je dois y penser si je n'veux pas attraper davantage d'hémorroïdes.

-Bon, au revoir madame Cafalgua.

-Et ta soupe à l'oignon ? »

*

Raphaël boit sa soupe en regardant la télé.

« As-tu remarqué qu'il n'y a plus d'oiseaux en Gironde ? Demande la vieille dame.

-Y'a des corbeaux !

-Oui, il nous reste des charognards...

-Et quelques hirondelles...

-J'ai connu un temps où les chants de multitudes d'oiseaux nous réveillaient chaque matin. J'ai grandi quand les mésanges, les pinsons et les moineaux peuplaient nos arbres, nos vergers et nos vignes. On a oublié tout ça ! C'est comme si ça n'avait jamais existé ! Pourtant, quand il n'y a plus d'oiseaux, il n'y a plus de bonheur....

-Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

-Les insecticides ont tué les insectes et les chenilles. Les oiseaux sont morts de faim ou sont morts empoisonnés par les produits chimiques...

-Ils sont peut-être partis gazouiller ailleurs ?

-Les papillons et les coccinelles se font très rares eux aussi. Mais le pire, ce sera quand les abeilles vont disparaître.

-Comment ?

-Avec les trans-géniques sans doute. Plus de pollinisation et ce sera la fin du monde.

-Pourquoi ?

-Sans pollinisation, il n'y aura plus de fruits ni de légumes.

-C'est terrible ce que vous me dites là, madame Cafalga.

-Ben, on n'aura plus qu'à manger les pilules qui seront fabriquées par ceux qui fabriquaient les insecticides. Comme ça, ils continueront à se faire beaucoup d'argent »

*

Raphaël souhaite la bonne nuit à la vieille dame et descend avec son skate. Il se fait arrêter par le rasta.

«Ça gaze, mec ?

-Pas mal et toi ?

-Pas mal, con. Dis-moi, madame *Qu'a-fait-caca* a oublié de prendre son courrier. Tu peux lui porter ?

-Je vais lui porter plus tard, dit-il en s'encourant vers la piste de béton.

-Y'a aussi une enveloppe bizarre pour toi, crie le Sénégalais. Une qui dirait qu'elle a été envoyée depuis mon pays natal... Avec des timbres pleins de fleurs et d'oiseaux ! »

Mais Raphaël roule sur son skate en pensant aux papillons et coccinelles. Il ne l'a pas entendu.

Chapitre 6

'La Pampa'

Mi-octobre, le climat bordelais est doux alors qu'au nord d'Angoulême, les compatriotes se parent déjà de lainages et d'imperméables.

Là-bas, les branches nues des chênes griffent le ventre des nuages alors qu'ici, l'été indien révèle l'Aquitaine sous ses aspects les plus colorés. Les vignes tournent au jaune d'or et les forêts se parent de toutes les teintes du rouge et de l'ocre. Les dernières figues pourrissent sur le sol et les noix se détachent du brou en tombant dans l'herbe qui sent le foin mouillé. Sur la table des vigneron, les châtaignes bouillies se dégustent déjà avec le vin blanc nouveau.

A Langon, on célèbre l'automne comme partout ailleurs dans le Sud-ouest. Autour de la table. Et la table gasconne foisonne de mets délicieux.

Le restaurant bar 'La Pampa' de la famille Sanchez est situé sur la route de Bazas, juste à la sortie de Langon. Ce fut autrefois une vieille grange tout en pierres de taille et en poutres. Pedro Sanchez et sa femme ont consacré plusieurs années de labeur à la transformer en un agréable restaurant de campagne. La famille habite dans une annexe derrière le restaurant.

Louise Sanchez y cuisine de délicieux mets sud-américains mais également les spécialités du bord de la Garonne.

Raphaël et sa mère y sont arrivés en avance car Pedro Sanchez leur a demandé d'assurer le service et de gagner ainsi un peu d'argent. Martine nettoie les légumes dans la cuisine et cause avec sa sœur Louise. Raphaël a fini de décorer les tables et s'est assis pour quelques minutes sur un banc, au pied d'un marronnier d'Inde du jardin. Une odeur d'herbe mouillée et de figues mûres fait tourner les dernières abeilles ivres autour de lui. Il a ramassé quelques marrons bien luisants et s'amuse à les faire rouler sur le gazon pour y attirer un chat siamois. Le chat disparaît dans une haie. Au bout d'un moment, Raphaël tire une enveloppe de sa poche. Cela fait vingt fois qu'il relit le texte incroyable de la lettre reçue d'Afrique du Sud. Il déplie la lettre et la relit encore, incrédule.

*A monsieur Raphaël Jadot
Appartement 3 B –Bâtiment A
Complexe HLM
Route du Lycée*

Cadillac s/gar. –33410-F

« Mon cher neveu,

Tu seras certainement surpris de recevoir une lettre de ton oncle d’Afrique que tu n’as jamais vu. Peut-être ne savais-tu même pas que j’existais ?

Des circonstances pénibles m’ont empêché de prendre contact avec toi dans le passé. Cependant, il n’est pas trop tard. A mon âge, je dois prendre quelques décisions sur la marche future de mes petites affaires car je n’ai pas d’enfants. Cette invitation est en quelque sorte liée à ces décisions.

Je serais très heureux de vous recevoir tous, mes neveux et nièces, en Afrique du Sud, pour une période d’un mois. Nous ferons connaissance, et, qui sait, nous lierons peut-être des liens qui nous ont été impossibles jusqu’à présent.

Je joins ton billet Aller-retour dans cette enveloppe pour un départ le 15 décembre et retour le 15 janvier.

Je suis conscient que tu perdras environ deux semaines sur tes études mais, crois-moi, les voyages forment la jeunesse et il fait beau en Afrique du Sud à cette époque. Un peu de soleil et d’aventure ne pourra que te faire le plus grand bien.

Affectueusement.

Ton oncle Marc. »

Martine sort du restaurant et ses chaussures crissent sur le gravillon du sentier. Elle marche d’un pas hésitant. Elle porte deux verres de jus de fruit.

« Voici ton jus de cassis, mon chéri, dit-elle avant de s’asseoir sur le banc.

-Merci maman, répond-il en repliant la lettre.

-Tu n’as pas l’air heureux, Raphaël ? Quelque chose te mine. Est-ce la lettre de ton oncle ?

-C’est pas la lettre maman. C’est le fait que je ne pourrais jamais aller en Afrique. Papa ne le permettra jamais ! On ne sortira jamais de notre condition...

-Ne dis pas ça, mon chéri...

-Mais tu sais bien maman que c’est impossible. D’abord il y a papa, et ensuite, je refuse de voyager avec mes cousins.

-Tu ne les aimes pas ?

-Comment veux-tu que j'aime des garçons qui nous traitent comme des poubelles ?

-C'est du a leur milieu, Raphaël. Ils ont été gâtés depuis le jour de leur naissance et sont devenus insolents et exigeants.

- Même si Papa acceptait que je parte en Afrique, ça sera un enfer de voyager avec eux...

-Voyons ce que la famille va discuter pendant la réunion aujourd'hui. Prenons chaque chose en son temps. Tu auras tout le loisir de décider ensuite »

Raphaël glisse la lettre dans sa poche. Un moineau s'est posé à deux pas de ses pieds. Ils sont tous deux surpris et ne bougent plus, tout attentifs devant la boule de plume qui picore quelques miettes sur le sol et semble ignorer leur présence. L'oiseau s'envole quelques mètres plus loin.

« Ils se font si rares, dit Martine.

-Peux-tu m'expliquer encore qui est ce Marc Dutoit ? C'est ton demi-frère n'est-ce pas ? »

Raphaël boit une gorgée en écoutant sa mère.

« Mon père, Léon Dutoit, s'est marié en premières noces avec Louise Lachaud un peu avant que la guerre éclate. Leur fils, Marc Dutoit naquit début 1942. C'est donc mon demi-frère. Papa a été fait prisonnier par les Allemands en décembre 1942. Il s'est évadé, puis il s'est engagé dans la résistance. Louise est morte d'un fibromyome ou d'un cancer - je ne sais pas exactement - en 1944. Marc Dutoit fut alors pris en charge par ses grands-parents maternels. Il est resté auprès d'eux jusqu'à l'âge de douze ans. Papa s'est remarié en secondes noces avec ma mère, Maggy Pévard, en juillet 1956. Il décida de gérer la ferme familiale et, comme il lui fallait de la main d'œuvre bon marché, il reprit Marc chez lui. Ceci ne plut ni à Marc, ni à ma mère.

-On l'a trimbalé comme un paquet de linge sale ?

-Je crois plutôt qu'on l'a essoré comme une serpillière! Le changement d'habitation et le nouveau mariage avec une belle-mère...peu commode, semblent avoir fortement déplu à Marc. Il a fait plusieurs fugues puis il s'est finalement enfui en 1959 vers les colonies - selon les suppositions familiales. Voilà tout ce que je sais de mon demi-frère Marc. C'est un personnage vague, une sorte d'ombre. Papa ne nous en parlait jamais. Marc n'a jamais repris contact avec aucun membre de la famille. Les années ont passé et nous nous sommes dit qu'il était peut-être mort en Afrique.

-Surprise! Le voilà de retour, dit Raphaël en agitant la lettre.

-Franchement, je serais heureuse de le rencontrer. Je soupçonne ma mère d'avoir nourri une sorte de haine injustifiée contre lui.

-Comme la belle-mère acariâtre de Cendrillon?
 -Tiens, voilà ma mère, justement, dit Martine en pointant le menton vers l'entrée du jardin »

Accrochée au bras d'Adèle Lemaître, une vieille dame avance péniblement sur le gravillon du sentier. Derrière elle, Hector avec ses grands airs de dompteur de lion semble gêné de devoir se déplacer lentement et, derrière lui, ses deux fils Gonzague et Cédric font des grimaces dans le dos de leur grand-mère.

Maggy Pévard est sèche et amère comme une amande d'abricot. Raphaël n'a guère d'affection pour cette grand-mère égoïste et critique. Elle n'a d'ailleurs jamais pris le temps de connaître et d'aimer ce petit-fils. Elle préfère les commentaires acerbes aux mots doux et aux questions. Et puis, elle n'en a que pour Gonzague, ce petit-fils 'parfait'. Quand à Sanchez, elle l'appelle « le Roméo de Franco » ou le « sacré valseur » Lemaître a droit lui aussi à des qualificatifs désobligeants tels que « le branleur » ou « l'administrateur de l'état en faillite » ou même « le con de non syndiqué »

La famille Lemaître salue froidement Martine et son fils puis se dirige vers le restaurant. Sanchez est planté derrière la vitre de la pergola qui longe la salle du restaurant et inspecte la procession de son œil agacé.

« Qui a invité cette mégère ? Demande-t-il à son épouse.

-C'est ta belle-mère, répond Louise. Elle a le droit d'être ici.

-Elle fout le bordel partout où elle met les pieds.

-Voyons Pedro, calme-toi. On la forcera à se taire si elle dit des bêtises.

-Je vais lui mettre de la mort-aux-rats dans sa soupe.

-Occupe-toi du bar et oublie ta belle-mère »

Sanchez éclate de rire.

« C'est impossible ! Elle pue le mensonge à des kilomètres»

Une demi-heure plus tard, la famille s'installe autour d'une grande table dans le coin privé du restaurant.

Il se trouve là des gens bien savants pour cette importante réunion familiale. Celui qui connaît le mieux le continent africain, c'est Etienne, le copain à Sandrine Sanchez. Il a des bracelets en poils d'éléphant et un collier avec un gri-gri de Côte d'ivoire. A vingt trois ans, il n'a pas encore mis les pieds en Afrique car il ne veut pas devenir plus malade qu'il n'est. Mais il regarde la télévision, il lit les journaux « spécialisés », il écoute la musique de Papa Wemba et de Johnny Clegg. Il est très bien informé et connaît l'Afrique par cœur. Il estime que cette réunion ne peut se faire sans lui. Son avis sera vital. C'est du moins ce qu'il espère.

Une autre qui parle de l’Afrique avec beaucoup d’autorité, c’est la tante Adèle Lemaître. Aujourd’hui, elle a laissé sa ménagerie chez elle, à contre cœur. Elle plane sur l’assemblée de ‘La pampa’ comme un coq sur la basse-cour. Et comme sa propre basse-cour ne consiste qu’en males, son mari et ses fils se plaisent à y semer la zizanie. Physiquement, elle ressemble à sa mère, la vieille Maggy. Ses cheveux blonds sont tressés et descendent comme un boudin iroquois du haut de son front jusque sur sa nuque. Cela tend à aiguïser son visage mince et effilé, son nez pointu et tranchant. Tout dans son allure crâne un aérodynamisme inquiétant, une autorité comminatoire. Elle a atteint l’âge où la femme découvre que les produits cosmétiques n’offrent aucune garantie contre les méfaits du temps et ne sont pas la source de jouvence promise. Elle a d’abord changé la couleur et la coupe de ses cheveux pour ‘faire plus jeune’ et, à présent, elle s’est découvert une nouvelle passion. Elle s’achète une nouvelle paire de lunettes tous les six mois car ça donne un nouveau look. Les lunettes ont certes le pouvoir de rajeunir, de rendre sérieux, ou de vieillir le visage.

Elle a visité les réserves animales du Kenya avec un groupe de femmes mariées à des grosses huiles de l’administration. Mais elle croit encore que le Kilimandjaro est la plus haute montagne d’Afrique du Sud. A part ça, elle connaît tout le reste. Pendant sa semaine de safari, en parcourant les plaines giboyeuses et les contrées Masai, elle s’était réservé un siège à l’arrière du 4x4 bâché et elle causait avec sa voisine de tout le linge sale qu’elle aurait à laver et repasser quand elle serait de retour.

« Oh ! Regardez la girafe, là à gauche ! Lançait une des voyageuses.

-Mon Dieu, quand je pense à tout le travail qui m’attend !

-Et le rhinocéros, là-bas, derrière les arbustes.

-Tout le repassage... Les chemises de mon mari et de mes fils.

-Oh ! Une hyène, là-devant nous.

-Si le linge pouvant se repasser tout seul. Pensez donc, on n’a pas encore inventé ça »

Après ça, quand elle est revenue au bercail, elle est devenue la spécialiste du blanchissage et de l’Afrique.

*

Hector Lemaître s’est assis au bar du restaurant et regarde Pedro Sanchez préparer apéritifs et cocktails.

« Raphaël, peux-tu servir les cocktails ? Demande le barman. Merci »

Puis, se tournant vers son beau-frère, il poursuit :

« Je me demande pourquoi il vient tout à coup nous emmerder ce beau-frère fantôme. Il disparaît en Afrique profonde à l’âge de seize ans. On le

croyait mort. Quarante ans de passé ! Je me méfie des spectres qui réapparaissent subitement.

-Moi, ça ne me dérange pas qu'un esprit bien intentionné vienne m'emmerder après quarante ans s'il a quelques millions à me donner.

-Vous rêvez Lemaître ! Cette lettre est sans doute une nouvelle technique des mafiosi nigériens pour appâter les mouches gourmandes comme vous.

-Impossible !

-Pourquoi ?

-Parce que je n'ai pas d'argent.

-Ben moi non plus si vous voulez tout savoir, dit Sanchez en polissant un verre à champagne.

-Ça s'entend ! Vous avez tout donné à la quête des curés.

-C'est fini ça ! J'crois plus à l'achat des places du paradis.

-A qui donnez-vous vos économies ? A l'écureuil ?

-Et bien non, monsieur l'inspecteur des impôts. Sachez que je le donne à l'Etat pour qu'il paie le salaire des fainéants comme vous.

-Tatata, Sanchez ! C'est votre crise de jalousie qui vous reprend ? »

Sanchez émet un rire gras caverneux et méprisant.

« Le Marc Dutoit doit en avoir à la pelle, ajoute Lemaître. On ne passe pas quarante ans en Afrique à chatouiller les gorilles ou titiller les seins des... femmes de couleur sans penser à ouvrir un compte en Suisse, et amasser de l'ivoire ou de l'or.

-Si c'est pas les Nigériens, c'est peut être un coup à Bin Laden, dit Sanchez, rêveur en poursuivant sa pensée initiale.

-Vous regardez trop la télé...

-Imaginez un peu nos enfants attirés par l'aventure. Quatre garçons à la fleur de l'âge ! On les drogue puis on les oblige à porter des bombes à la ceinture et pouf ! En pleine place du mur des lamentations !

-Ca n'existe pas l'enlèvement pour faire des martyrs d'Allah ! Il faut avoir une envie folle de vierges pour se faire péter la gueule en plein public. Nos garçons ne savent même pas comment faire des salamalecs.

-Ca s'apprend.

-Bon, arrêtez maintenant et parlons de choses sérieuses, reprend Lemaître..

-Comme quoi ?

-L'héritage.

-Je préfère la politique.

-Vous n'y connaissez rien à la politique, Sanchez.

-Vous m'avez appris l'hypocrisie. C'est là que commence la démarche politique.

-Vous m'injuriez, dit Lemaître sans courroux.

-Ça dépend de ce que vous entendez par le mot 'paresse'. Moi, je ne reçois pas des indemnités pour payer des études universitaires à mes gosses. Je ne reçois pas de logement d'étudiant gratuit.

-Vous n'aviez qu'à faire comme moi.

-Oh non! Je n'aimerais pas voir mes enfants redoubler chaque année et mettre dix ans pour décrocher un diplôme, et puis finalement se faire pistonner par leur père pour rentrer dans l'administration.

-Vous m'emmerdez Sanchez! Je ne vous critique pas sur votre tango et vos frotti-frotta avec les veuves en manque. Alors lâchez-moi la jambe.

-Grossièreté, dernier refuge de l'ignorant, dit Sanchez en haussant ses épaules de rugbyman.

-Vous êtes jaloux parce que vous ne pouvez pas postuler à l'administration ?

-Franchement, je préfère la salsa et la cuisine. Comme ça, je n'ai pas la mauvaise conscience de manger au râtelier des autres.

-Et vous demeurez ainsi dans l'ignorance de la grandeur de la France.

-Vous êtes vieux jeu, Lemaître. Vous êtes dépassé! Vous êtes embourbé dans le prestige du passé. La grandeur de la France date du 18^{ème} siècle. Celle de la Grande Bretagne, du 19^{ème}. Celle des Etats-Unis du 20^{ème}, et celle de la Chine sera pour le 21^{ème}.

-N'empêche que nous avons changé le monde avec 1789.

-Le pharaon Ramsès a aussi changé la face du monde il y a 3000 ans ! L'Egypte moderne ne s'en vante plus. Et puis vous, vous incarnez l'Etat...

-Depuis 1789 plus personne ne dit : 'L'Etat c'est moi'

-Peut-être, mais n'empêche que depuis, votre Marianne a trop tendance à prendre son nombril pour le centre du monde !

-Je vais vous faire renvoyer dans votre pampa, Sanchez!

-Votre révolution a surtout donné une leçon aux prétentieux, monsieur LEMAITRRRE ! S'exclame son beau-frère en roulant vigoureusement le 'r' de son nom. Elle leur a appris à dissimuler l'exploitation des masses et à cacher leurs privilèges sous la couverture de la démocratie. Et oui, 'L'état, c'est vous!' disent-il aujourd'hui, lorsqu'ils sont au pouvoir. Si j'ai des privilèges c'est parce que vous me les avez donnés au suffrage universel »

Louise Sanchez sort des cuisines et dépose des plats d'amuse-gueule sur le bar.

« Vous parlez encore politique ? Demande-t-elle en fronçant le sourcil.

-Nous parlions des héros nationaux qui pratiquent la semaine de trente cinq heures, répond son mari.

-Nous parlions de la concurrence déloyale des chinois, dit Lemaître avec un clin d'œil à son épouse qui le rejoint au bar.

-C'est pas les Chinois qui tuent nos entreprises, répond Sanchez. C'est votre administration qui les a asphyxiées à coup de lois socialistes »

Louise ôte son tablier et renvoie son mari touiller les sauces dans la cuisine.

« La famille est au complet, dit-elle. Nous pouvons commencer notre discussion dès que tu seras prêt, Pedro. Tu peux dire à Martine d'arrêter de laver la vaisselle d'hier. Qu'elle vienne nous rejoindre ! »

*

« Tu te souviens de ton demi-frère Marc, toi ? demande Lemaître à son épouse Adèle.

-Je n'avais que deux ans quand il est parti.

-Je m'en souviens comme si c'était hier, prononce la grand-mère. A dix ans, il mentait comme un arracheur de dents et il volait comme une pie. A vingt ans, il courait les filles et il en a mis au moins cinq enceintes.

-Maggy, vous exagérez ! Dit Sanchez. Marc a quitté la France quand il avait à peine seize ans. Vous êtes peut être ma belle-mère mais je ne tiendrai pas compte de votre présentation de caractère.

-Traitez-moi de menteuse, Martinez, rugit la vieille dame.

-Moi, c'est Sanchez...

-Sanchez, Martinez, Lopez... pour moi c'est tous de la même graine. Du pourri des hordes de Franco...

-Merci, vous avez dit votre mot. Maintenant laissez la parole aux autres.

-C'est comme ce Marc, poursuit-elle. C'est du pourri, du porc, du rat, de la mauvaise graine de zoulou. Rien de bon !

-Les absents ont toujours tort, réplique Sanchez.

-Arrêtons de tourner autour du pot, dit Lemaître.

-Je voudrais pas d'un pot pareil pour faire ma cuisine, ajoute la grand-mère de sa voix nasillarde. C'est tout fêlé dans le haut de la marmite.

-Bon, ça suffit! Nous sommes ici pour discuter les lettres mystérieuses.

-Il n'y a rien de mystérieux là dessous, dit Martine. Ce sont des invitations généreuses.

-Le point est de savoir si on envoie nos gosses dans la forêt tropicale ou si on les garde chez nous, dit Adèle en regardant Raphaël déposer un plateau d'amuse-gueule sur la table.

-Maman, y a pas de forêt tropicale en Afrique du Sud, ricane Cédric.

-L'Afrique c'est tout juste bon pour attraper des mauvais virus, dit Olivier.

-Ouais, comme la courante, la turista, la vengeance de Montezuma, le belly de Delhi et j'en passe, ricane Cédric.

-Il y a aussi l'éléphantiasis, dit Raphaël.

-C'est quoi ça ? Demande Olivier.

Cédric s'empresse d'expliquer :

-C'est un virus d'éléphant qui te donne des pieds et des jambes aussi gros que ceux des pachydermes et des couilles tellement grosses qu'il te faut une brouette pour les transporter, répond-il en faisant trembler Olivier de peur.

-Moi, j'y vais pas, déclare Sandrine de but en blanc.

-T'as pas d'couille ! marmonne Gonzague.

-J'ai entendu, répond sa cousine. T'es plus grossier que les gitans !

-Toi, tu attends qu'on te demande ton avis, lui répond son père »

Elle hausse les épaules et tire une moue de dédain.

«Moi, j'y vais s'il y a un bon pactole à ramasser, dit Gonzague »

Son père le regarde avec des yeux courroucés.

« Tu hallucines ou quoi ?

-Y faut pas être Einstein pour deviner qu'un tonton qui écrit comme ça doit être bourré aux as »

Sanchez cherche à contrer la manœuvre de Lemaître.

« Un oncle sans femme et sans enfants, aventurier en Afrique...dit-il. Il y a de fortes possibilités qu'il soit riche. Pourquoi aurait-il pris la peine d'écrire et d'envoyer des billets ? Pour un lopin de terre avec deux cactus ?

-Pour nous apprendre à danser la danse tape-cul des zoulous, plaisante Cédric »

Sanchez le fixe de ses yeux couverts de la broussaille de ses épais sourcils.

« C'est ça qu'on t'apprend à la Fac ? Des commentaires imbéciles !

-Voyons, un peu de sérieux, interrompt Adèle Lemaître. Pour moi, s'il y a un bon magot à la clef, je n'hésiterai pas à y envoyer mes fils »

Cette fois-ci, Lemaître fait de gros yeux courroucés à son épouse. Elle se rattrape et ajoute :

« Mais il ne doit pas y avoir grand chose. Il a du tout boire ou dépenser son argent avec les filles.

-Alors on ne discute plus l'affaire, conclut Sanchez. On en reste là. On se tape une bonne bouffe et on rentre chez soi.

-Sage décision, dit Lemaître.

-Mais toi, mon coco, je te vois venir, ajoute Sanchez. Tu veux tout pour tes fils. Tu cherches à nous écarter et tu vas bientôt nous parler des serpents qui tuent en cinq secondes, des vaudous et des grosses marmites de cannibales. Et tu vas déballer tout ton sac de conneries pour faire peur à mes gosses. Alors, rien que pour le principe, moi je leur dis : « C'est bon ! Vous pouvez aller chercher votre part du butin »

-Moi, je m'en fou, répète Sandrine. Je ne veux pas de l'argent du racisme.

-Attends d'avoir la parole, ordonne son père de sa voix rocailleuse.

-Et toi, tante Martine, est-ce que tu te souviens de Marc ? demande Gonzague.

-Je n'étais pas née !

-Il était tout pourri comme le temps d'aujourd'hui, marmonne Maggy Pévard avec ses petits yeux de truie qui brillent derrière ses bésicles.

-Il faudrait peut être se renseigner sur lui, demande Louise Sanchez.

-Où et comment ? Lui répond son beau-frère Hector Lemaître.

-On pourrait questionner la police ou les autorités locales.

-Ils bousillent tout avec leur science, poursuit la grand-mère.

-Et pour demander quoi ? Dit Lemaître ignorant sa belle-mère.

-Ce qu'il est vraiment et ce qu'il a, répond Louise.

-Essaies toujours si tu as confiance dans l'administration africaine.

-Tout pourri, marmonne la grand-mère. Un vaurien....

-On pourrait au moins répondre à ses lettres, suggère Martine.

-Pour lui dire quoi ?

-Le remercier de son invitation et lui signaler que nous hésitons à envoyer nos enfants dans un pays à risque.

-C'est ça ! Alors il fermera la page et il nous traitera de pauvres imbéciles.

-Il nous répondra peut être qu'il n'y a rien à craindre en Afrique du Sud, suggère-t-elle.

-Moi, je crois que si on hésite, il nous prendra pour des couillons, dit Sanchez. Et adieu l'héritage ! Il va se dire : « Ce sont des corniauds, des pingres, des petites mentalités qui ne valent pas la peine qu'on se dérange »

-Héritage pourri de bananiers, bafouille la vieille.

-Arrêtez de parler d'héritage, dit Martine. Rien dans les lettres de Marc ne laisse supposer qu'il désire offrir un héritage.

-C'est sous-entendu, répond Gonzague. Il faut lire entre les lignes.

-Tiens, voilà l'avocat qui parle, ricane Sanchez »

L'aîné Lemaître hausse les épaules dans un gracieux dédain et lance un ordre à Raphaël :

« Garçon ! Fait péter une Kronembourg... Bien fraîche surtout ! »

Adèle Lemaître semble réticente.

« Tu veux donner ton point de vue sur le sujet, ma chérie ? demande Hector.

-Pourquoi insistez-vous à envoyer nos enfants à l'étranger ? A cause d'une petite invitation imprécise ? Pour aller voir du pays ? Croyez-moi, j'ai un peu voyagé et je vous assure qu'on a tout ce qu'il faut en France. Nous n'avons pas besoin d'aller voir ailleurs. Pedro doit être de mon avis, lui qui n'est plus reparti en Argentine depuis quarante ans. On n'est nulle part aussi bien qu'ici.

-Les voyages forment la jeunesse, répond Martine.

-On peut aussi bien voyager en France pour ça. Nous avons tout un continent dans notre pays.

-Et en plus on y parle français, ajoute Gonzague. Avantage non négligeable.

-N'empêche qu'on doit répondre à l'invitation du tonton d'Améri... d'Afrique, déclare Hector Lemaître.

-Et l'annuaire téléphonique ? Demande Louise Sanchez. Un Marc Dutoit, ça ne court pas les rues. Ça doit se trouver. Il suffit de regarder où le courrier fut posté.

-Johannesburg, répond Raphaël qui a jeté un bref coup d'œil sur l'enveloppe.

-Questionnons donc les renseignements internationaux, suggère Lemaître »

Il tire son portable de la poche de sa veste et compose le numéro.

« Bonjour madame. Pouvez-vous trouver le numéro de téléphone d'un monsieur Dutoit qui vit à Johannesburg ?

-Un instant s'il vous plait »

Lemaître appuie sur la touche haut-parleur pour que tous puissent écouter.

« Quelles sont ses initiales ? Demande l'opératrice. Nous avons 450 Dutoit répertoriés sur Johannesburg.

-Quatre cent cinquante ! S'exclame l'audience.

-M... M pour Marc.

-Un instant... Nous avons cent vingt M. Dutoit sur Johannesburg.

-Vous plaisantez, madame ?

- Nous ne plaisantons jamais ! Avez-vous d'autres initiales ? »

Lemaître se tourne vers sa belle-mère qui rit sous cape.

« A-t-il d'autres initiales, Marc ? lui demande-t-il »

Elle hausse les épaules et radote :

-M'as-tu-vu ! Merdeux ! menteur ! Maquereau !...

-On ne sait pas, madame, s'empresse de répondre Hector.

-Désolé, rappelez-moi lorsque vous aurez un nom complet.

-Quel est le premier sur votre liste ? C'est peut-être lui.

-Marc Pretorius Johannes Kobus Dutoit... »

L'assemblée éclate de rire.

« Oh non, ce n'est pas lui, dit Lemaître. Notre ami n'a pas de noms latins. Merci madame »

Il raccroche.

« Ca alors, dit Adèle Lemaître, ce n'est pas si facile qu'on croyait.

-On n'va quand même pas envoyer nos enfants dans le pays de la criminalité sans prendre des précautions, dit Louise Sanchez.

-Vingt et un mille crimes par an, ajoute son fils Olivier.

-Et oui, il faut qu'on enquête, dit Sanchez. Nos enfants ne sont pas candidats au suicide. N'est-ce pas ? »

Les jeunes acquiescent de la tête.

« Moi, dit Lemaître, quand je lis la lettre de Marc Dutoit et que je lis 'Je n'ai pas d'enfants' je me demande ce que ça signifie.

-Il n'a pas eu la femme qu'il fallait, suggère son épouse.

-Il est peut-être impuissant, dit Cédric »

La remarque fait rire Gonzague et sourire les autres.

« A voir, dit Sanchez.

-Ce n' sera pas moi qui ira voir, répond Cédric »

Gonzague rit de plus belle. Son père fronce le sourcil.

« Ses enfants sont peut-être tous morts du Sida ou de la malaria, dit Louise.

-A vérifier, répond Lemaître.

-Il est peut être pédé, poursuit Cédric.

-Toi, tu ne rates jamais l'occasion de dire des conneries, aboie Sanchez.

-Voilà, une remarque intelligente, Cédric, dit Lemaître, heureux de contredire son beau-frère. Serions-nous heureux d'envoyer nos fils chez un tonton pédéraste ?

-Les homosexuels ne violent pas tous les garçons qui passent devant leur porte, répond Martine. J'en connais de très bien et de très cultivés.

-On sait très bien que vous n'avez pas les connaissances qu'il faut, Martine, souffle Hector Lemaître »

Celle-ci a soudain envie de casser une porcelaine Inca sur le crâne de son beau-frère.

« Et il est un vicieux qui ne cherche qu'à attirer des proies naïves dans un pays où il n'y a ni ordre ni lois, susurre la grand-mère.

-Tu vas chercher loin, maman, lui dit sa fille Adèle.

-Etudions toutes les hypothèses, dit Hector Lemaître.

-Ecoutons le roi des hypothèses, ajoute Sanchez avec son fort accent espagnol.

-Il est peut-être mort et c'est un martien qui a pris sa place, suggère Raphaël qui se dit que les adultes tournent en rond comme des motoristes anglais pris dans le trafic autour de l'Arc de Triomphe »

C'est un moment de silence puis quelques rires étouffés.

« T'es pas un peu con, Raphaël ? Demande Lemaître.

-Achète-toi un cerveau, cousin, lance Cédric.

-Vous avez dit : « Etudions toutes les hypothèses » et comme vous aimez les hypothèses, c'est ce que j'ai fait.

-Bravo Raphaël ! s'exclame Sanchez. Au moins toi tu parles clairement.

-Il y a des limites quand même, répond Lemaître.

-Oui, mais vous ne les avez pas posées, lui dit Raphaël

-Ah, mais quel gosse d'emmerdeur !

-Comment ? S'exclame Martine.

-Je ne parle pas de sa charmante maman, dit Lemaître. Je parle du père. Nous savons tous ce qu'il est.

-Ne déblatérez pas sur les absents, dit Raphaël indigné»

Une délicieuse odeur de viande grillée flotte autour d'eux. Entrecôte cuite sur les sarments de vigne.

« J'ai faim, déclare soudain Olivier qui n'a pas arrêté de grignoter des cacahuètes et des amuse-gueule.

-Tu attendras, comme tout le monde, répond sa mère.

-Mon ami Agostinho Augusto de Jesus Ferreira a visité l'Afrique du Sud l'an passé, déclare Sanchez. Il est revenu enchanté »

La belle-mère éclate d'un rire caustique et manque avaler son dentier.

« ...Il sait toujours pas parler français, ce toréador franquiste?

Demande-t-elle.

-Tonton Sanchez a des relations qui ont des noms à charnières, chuchote Cédric.

-...Très beau pays, vie pas chère et tout le monde a une servante - parfois deux - une piscine et un jardinier.

-La belle vie, quoi ! Dit Lemaître.

-Une bonne ! S'exclame Sandrine, la fille de Sanchez.

-Oui, ajoute son copain Etienne. C'est encore la preuve qu'ils abusent de la bonté des africains. Ils ne peuvent pas s'empêcher de les faire trimer !

-Imaginez un peu les vacances, poursuit Sanchez, ignorant la remarque. Avec une servante derrière vous à ramasser vos papiers, faire votre vaisselle, faire votre lit, ranger votre chambre. C'est beau l'Afrique ! La belle vie et la piscine toute l'année.

-Ca compense des risques de la criminalité, répond Gonzague.

-Est-ce que les bonnes sont belles ? Demande Cédric.

-Jeunes et belles, dit Sanchez en riant. D'ailleurs, c'est à cause de ça qu'il y a deux millions de métis en Afrique du Sud. Les métis ne sont pas tombés du ciel dans les bras des Calvinistes !

-Deux millions ! S'exclame Gonzague. Ils n'ont pas du y aller de main morte les Afrikaners. Quels chauds-lapins !

-Les Calvinistes Afrikaners sont des hommes comme les autres, dit son père. On leur a dit d'aller peupler la terre. Ils n'ont pas mis de gants.

-On n'les distribuait pas gratis à l'époque, ajoute Cédric »

Quelques jeunes rient alors que les dames froncent le sourcil.

« Evitons de parler religion, dit Sanchez.

-Nous parlons prévention, répond Lemaître »

Adèle Lemaître essaie de redresser la barre du navire vers des eaux plus calmes.

« Certes, on n'envoie pas des jeunes à l'aventure dans un pays de sauvages sur base d'une simple lettre qui suggère à peine l'idée d'un héritage.

-Simple présomption, ajoute Louise. Tu as entièrement raison.

-Je le pense bien.

-Elle ne se le fait pas dire, ajoute la grand-mère.

-Raison mais aussi tort, dit Lemaître.

-Comment ?

-Voyez-vous, il est primordial de chercher à comprendre les intentions et le caractère de celui qui a écrit ces invitations.

-Nous ne l'avons jamais vu, répond Sanchez. Seule la belle-mère l'a connu. Elle ne pourra jamais nous donner une opinion honnête.

-De mon temps les gendres étaient honnêtes... , dit la grand-mère.

-Parlons alors d'une idée abstraite, continue Lemaître. Marc Dutoit avait seize ans quand il a quitté l'Europe, n'est-ce pas ?

-Dix sept selon grand-mère.

-Cela fait plus de quarante ans qu'il a émigré.

-Semble-t-il ! Dit Sanchez.

-A mon avis, cela reflète une force de caractère peu commune. Partir pour un pays anglophone sans parler un mot d'anglais, braver une culture totalement différente de la nôtre, y rester pendant quatre décennies, c'est sûrement parce qu'il s'y est fait une place au soleil.

-C'est un goujat ! Eructe la grand-mère.

-C'est un aventurier, dit Martine.

- Il semble être de ceux qui haïssent les normes établies, les hiérarchies et les règles, poursuit Sanchez.. Il serait plutôt du type battant et entrepreneur.

-Je vous vois venir, vous l'émigré Argentin, réplique Lemaître.

- Vous sortez du fil du sujet. Imaginez à présent que vous êtes à sa place. Vous avez fait une petite fortune...
- Ou une grosse ! Suggère Gonzague.
- Ou une grosse... et vous n'avez pas d'héritier. De vous être battus contre les maladies africaines, la rudesse afrikaner, l'attitude supérieure des britanniques et la ténacité violente des Zoulous, vous avez acquis une détermination ...métallique.
- Ca veut dire quoi ? Interrompt Cédric en riant.
- A toute épreuve, dure comme l'acier »

Certains rient, d'autres toussotent.

« Vous en avez vu des choses ! Poursuit Sanchez. Vous vous êtes battus et vous êtes sorti vainqueur. Vous tendez la main à vos neveux et nièces. Vous leur offrez la lune. Et que font-ils ?

- Les difficiles ! Réplique Cédric.
- Justement ! Ils vous répondent qu'ils aimeraient recevoir plus de précisions sur le sérieux de l'offre et sur la valeur de la marchandise. Et que feriez vous d'une telle réponse si vous étiez à la place de l'oncle d'Afrique?
- Euh... !
- J'hésiterais !
- Je serais vexée.
- Je vais vous dire ce qu'il fera notre tonton aux mines d'or. Il vous enverra chier sur les roses . . . »

Eclats de rire.

« Et bien quoi ?

- On ne dit pas 'chier sur les roses', dit son épouse en essuyant ses larmes. On dit « envoyer sur les roses »
- Vous m'avez compris. C'est le principal. Et, je continue, le tonton, il donne sa fortune à l'Armée du Salut. Tout le monde est content ?
- Vous auriez du faire orateur au Parlement de Buenos Aires, déclare Lemaître.
- Je le fais au Parlement de « La Pampa » et je vous demande votre opinion.
- On devrait quand même en savoir plus, dit son épouse. Je ne peux pas imaginer mon Olivier, avec sa santé fragile, en train de manger de la nourriture de Zoulou.
- Ou de devenir de la nourriture pour Zoulous, ricane Cédric en donnant du coude dans les cotes de son cousin..
- L'Afrique du Sud n'est pas l'Afrique noire, dit Martine. La première greffe du cœur y a bien eu lieu. Et ce n'est par un Zoulou qui l'a faite.
- Quand même ! Il y a beaucoup trop de crimes. Je veux savoir mon Olivier en sécurité.

- Il aura la paix tant qu'il tiendra la branche, dit Cédric.
- Cédric ! S'exclame son père. Tu commences à nous les pomper avec tes commentaires idiots.
- Pardon mon père ! Sourit Cédric, l'air faussement contrit.
- Ils seront quatre grands jeunes hommes pour protéger notre jeune fille, dit Sanchez.
- Papa, je t'ai déjà dit que j'y vais pas, marmonne Sandrine.
- Mais quand même, il y a beaucoup de Sida par la-bas ! Dit la mère d'Olivier.
- Donnez quelques paquets de capotes à vos enfants et faites leur un cours d'éducation sexuelle avant le départ, répond Lemaître.
- Arrête maman! Se récrie Olivier qui a viré au rouge»
- Moi je dis que c'est un goujat, gémit la grand-mère en tapant vigoureusement sa main sur ses couverts. Et j'ai faim!....Gomez, donnez-moi à manger!
- Fait chier la vieille, marmonne Sanchez.
- Tiens, Raphaël, dit Louise, va chercher du pain pour ta grand-mère.
- J'en veux pas, répond-elle. J'ai déjà mangé toute une baguette. Je veux de l'entrecôte !
- Bon, Raphaël, portes lui une entrecôte.
- Avec des haricots, exige-t-elle.
- Des fayots pour mémé ! Lance Gonzague.
- Non ! Des haricots verts !
- Concluons qu'il est essentiel de questionner les Ambassades, déclare Lemaître. Je propose de nous retrouver ici dans deux semaines avec le résultat de nos recherches et pour une décision finale »

Chapitre 7

2 ème réunion de famille

Quinze jours plus tard, la musique d'ambiance est fournie par l'inimitable Iglesias qui chante '*Mi Buenos Aires querido*' dans la salle du restaurant 'La Pampa'

Dehors, le brouillard d'automne est remplacé par une pluie fine qui fait tomber les dernières feuilles jaunes des vignobles. Devant le restaurant, un homme attend quelqu'un. La tête rentrée dans le col de son imperméable, il ressemble à un héron qui guette la grenouille.

Adèle est venue voir ses sœurs dans la cuisine. On y sent une bonne odeur d'herbes, de sauces et de gigot. Elle plonge le doigt dans les sauces.
« Ta sauce aux champignons est délicieuse, Louise.

-C'est une recette secrète de Pedro »

Martine pèle les pommes de terre et Raphaël transporte un plateau où est aligné un escadron de verres à vin vers la salle à manger.

« Dis-moi ,tu vas voter pour ou contre la constitution européenne ?
Demande Adèle à Louise.

-On nous a dit de voter contre.

-Qui ça, les curés ?

-Qui d'autre ?

-Et bien nous, c'est le directeur des impôts qui nous a conseillé de voter
« pour »

-Donc tu vas voter « pour » ?

-Bien sûr puisqu'il pense que c'est le meilleur choix »

Martine a un sourire de pitié aux lèvres en constatant l'ignorance politique de ses sœurs. Pedro Sanchez s'est immiscé dans la conversation.

« Vous avez le droit de vote et vous ne savez même pas l'utiliser à bon escient!

-Serais-tu jaloux ?

-Je n'ai jamais voté et je m'en fou.

-Et si tu avais le droit de voter, qui choisirais-tu aux prochaines présidentielles ? Demande Adèle.

-Une espèce rare, un gars honnête.

-Tu ne voterai pas pour une femme ?

-La politique est une affaire de gringos qui prétendent avoir des couilles alors qu'ils sont des travelos. Je suis d'accord que certaines femmes feraient un meilleur travail qu'eux. Mais le club leur est fermé.

-Je suis de ton avis.

-La merde, on l'a pas héritée. On l'a voulue. On a demandé des privilèges à plus savoir qu'en faire. Tout pour la société des loisirs, et rien pour la créativité, le dynamisme et l'entreprise. Tout pour ceux qui savent tricher et rien pour ceux qui veulent trimer. On a négligé la poule aux œufs d'or.

-C'est comme l'Afrique, dit Martine en s'essuyant les mains a son tablier. On a colonisé et on a vacciné tout le petit monde. On a voulu faire le bien. Résultat ? Quarante ans plus tard, la population de l'Afrique a quadruplé. Et comme on les a abandonnés à leur propre sort personne ne s'est soucié de l'économie, l'entreprise, l'emploi et la santé. En Afrique, on a oublié de marier les bonnes intentions avec le développement.

-Je suis français par le cœur et je me débrouille, poursuit Sanchez mais quand je vois le bordel que la mafia d'en haut s'efforce de maintenir et l'avenir qu'elle nous prépare, je me dis que les petits chinois doivent se frotter les mains et beaucoup rire. Le futur leur appartient. Le cadavre de la France sera facile à dévorer.

-Ça sent quoi là ? S'écrie Louise affolée. Qu'est- ce qui brûle ?

-C'est le cadavre de la France, suggère Raphaël en entrant dans les cuisines.

-Merde, c'est mon gigot ! S'exclame Sanchez en fonçant vers les fourneaux »

*

Un peu plus tard, Sanchez est revenu se placer derrière le bar et sert à boire.

«Je prendrai bien un Johnny Black, annonce Hector Lemaître.

-N'oubliez pas, beau-frère, que 'la Pampa' ne fait ni cadeau ni crédit. C'est exactement comme chez le receveur.

-Je vous savais pingre, dit Lemaître.

-Pingre? Vous êtes une grosse sangsue, Lemaître ! C'est pas étonnant que vous ayez fait carrière aux impôts.

-Vous serez toujours jaloux de ma réussite, Sanchez.

-Jaloux ! Vous rigolez ? Vous n'avez jamais eu d'ambition réelle.

-Qu'est-ce que l'ambition ?

-Si vous en aviez eu vous seriez devenu vampire plutôt que sangsue. Et puis tant que j'y pense, vous avez oublié de laisser un pourboire la dernière fois.

-Pourquoi voulez-vous que j'en laisse un ?

-Vous ne laissez jamais de pourboire quand vous allez au restaurant ?

-Bien sur que j'en laisse.

-Et ici, vous n'en avez pas payé pour Raphaël et sa mère !

-Eux, c'est la famille ! C'est pas la même chose...

-Comment ce n'est pas la même chose ! S'écrie Sanchez. Ils ont travaillé toute la journée. Ils vous ont servi admirablement et nettoyé toute la vaisselle et les saletés que vous avez laissées derrière vous.

-Vous m'ennuyez Sanchez !

-Et vous payez des pourboires seulement parce que ça fait bien avec des inconnus. Et ici, rien ! Peau d'balle ! Mon Dieu que vous êtes pingre Lemaître !

-Ca va ! N'insistez pas, répond Lemaître qui a peur d'un esclandre et voit déjà des visages se tourner vers lui »

Il sort son portefeuille et sort un billet.

« Voilà qui devrait compenser mon oubli, dit-il en soupirant.

-Prenez vos verres, interromp Louise Sanchez d'une voix autoritaire. Passez à table et clôturez vos débats »

*

Louise Sanchez attend qu'ils se soient tous assis avant de passer prendre les commandes.

« Que désires-tu manger, Gonzague ? Demande-t-elle.

-La pizza quatre-saisons, elle est trop bonne chez toi, c'est clair.

-On dit : « La pizza est excellente ! » Corrige son père.

-Oui père, merci père.

-On dit pas : « Oui père » mais « Oui, papa » ajoute Cédric avec son sourire narquois »

Hector Lemaître lève les yeux vers le plafond.

« Vivement que jeunesse se passe ! Gémit-il.

-J'vais m'péter l'bide avec c'te pizza, poursuit l'aîné avec l'intention sournoise de faire mousser son père.

-Tu veux du vin ? Lui demande Raphaël qui prend les commandes de boissons.

-Oui, fais péter la bouteille !

-Mon Dieu qu'ais- je fait pour avoir des enfants qui massacrent notre langue ainsi ? Se plaint leur père.

-Moi j' comprends pas, quoi ! S'exclame Cédric. Ton français, enfin, il est fin nul.

-Personne ne vous comprendra si vous baragouinez comme ça en Afrique du Sud, dit le rond-de-cuir.

-Pour sûr, y parlent plus français là-bas depuis trois cents ans, dit Olivier, la bouche pleine de pain beurré »

Hector Lemaître décide de faire pivoter la conversation sur le sujet du jour. Il se lève et s'adresse à l'assemblée en sortant une coupure de journal de la poche interne de sa veste. Il la déplie sous les regards curieux de la famille.

« Nous avons parlé des dangers du voyage et nous avons effleuré la question de la criminalité. Au cas où vous auriez des doutes, voici quelques chiffres publiés par le quotidien « Business Day » de Johannesburg, repris fidèlement sur l'Internet.

« En 2002, seulement 11 % des malfaiteurs furent arrêtés et condamnés, soit 327142 condamnations sur un total de . . . 2.580.000 crimes et délits.

-Parfait ! A ce taux, il n'y aura plus personne dans le pays quand nous y arriverons, dit Cédric.

-Nous ne parlons pas seulement d'homicides, mon cher Cédric. Ces chiffres représentent tous les délits, y compris les homicides.

-J'ai pigé, mon cher papa, réponds Cédric avec un regard pétillant de malice.

-En 2001, dit l'article, 2.590.000 crimes et 10% de condamnations. En 2000, 2.570.000 et 8% de condamnations.

-On peut dire qu'il y a du progrès, commente Sanchez.

-Plus de trois enfants tués et soixante filles violés par jour ! Le taux de jugement et d'incarcération est de 4,5 % pour le viol.

-Moi, je reste ici, dit Sandrine.

-Moi aussi, ajoute Etienne.

-T'es pas invité ! Lui crie Cédric. Et puis, avec ta tronche personne ne voudra te violer toi !

-Et le clou, messieurs dames, poursuit Lemaître imperturbable, en 2000, 2,3% soit 43 voleurs de voiture, à vols à main armée, je précise, furent appréhendés et condamnés.

-Eureka ! J'ai compris, s'écrie Cédric.

-Il ne faut pas sortir de l'ENA pour comprendre ça, lamente son père.

-J'ai compris pourquoi le tonton Marc vit là-bas. Il peut voler autant qu'il veut et il n'ira jamais en prison. Il est sans doute le patron de la mafia »

Un long frisson traverse la salle du restaurant. La famille est plongée dans une profonde réflexion silencieuse. Les visages reflètent une consternation indécise.

« Pensez-vous qu'il est un gangster ? Demande Sanchez à voix basse comme si la mafia avait posé des micros dans son restaurant.

-Qui sait ? Tout est possible en Afrique, répond Adèle.

- Et bien mes amis, dit Lemaître, pour vous rassurer quelque peu, j'ai eu de nombreux contacts avec notre ambassade à Pretoria ainsi qu'avec l'ambassade d'Afrique du Sud à Paris. Des gens charmants ! Des professionnels de l'administration, des gens qui gèrent le bien public avec honnêteté... »

Sanchez tapote nerveusement la table de ses doigts potelés.

« Venez-en au but !

-Donnez-moi le temps d'y arriver. Voyez-vous, personne n'a pu repérer Marc Dutoit dans les registres Sud Africains. Il est tout simplement inconnu au régiment »

La tante Adèle éternue dans le silence qui a suivi ces paroles. Ça ressemble au sifflement d'une bouilloire.

« Voilà ce que c'est d'avoir un perroquet sur le dos toute la journée, plaisante Cédric en aparté. Elle collectionne les plumes dans son nez !

- Alors c'est fichu, dit Gonzague à son père avec une mine mauvaise. On ne part plus. On est venu ici pour rien. Quand je pense que j'ai raté un match de tennis !

-Mais non Gonzague, vous n'êtes pas venus pour rien, lui répond sa tante Louise. Patience!

-Je sais ce que tu penses Tantine, une bonne bouffe familiale à « la Pampa » c'est bon pour les affaires.

-Tatatata...J'ai parlé à Marc la semaine passée, dit-elle de but en blanc »

Ses mots tombent comme une massue.

« Quoi !

-Comment ?

-Tu m'as caché ça, dit Sanchez tout étonné.

-Petites cachotteries familiales, suggère Lemaître. On commence toujours comme ça»

Elle lève la main pour les faire taire.

«Il m'a téléphoné deux fois. C'est un homme charmant, poli et cultivé. Il m'a bien impressionnée.

-Pourquoi cache-t-il son identité en Afrique du Sud ? Demande sa sœur Adèle.

-Ses noms et prénoms ont été inversés sur ses papiers. Erreur administrative.

-Je vous avais bien dit que l'administration ne compte que des bons à rien, proclame Sanchez avec une mimique ironique.

-Ça n'a aucune importance, poursuit Louise en ramassant des miettes de pain sur la nappe devant elle. Il m'a juré qu'il s'occupera à merveille de nos enfants. Il les emmènera à la campagne et leur fera voir du pays. Nous aurons des nouvelles régulières.

-Ça ne me convainc pas, dit Lemaître.

-Il m'a assuré qu'il fera tout pour qu'Olivier ne manque pas la messe du dimanche, sauf bien sûr lorsqu'ils seront trop loin d'une église.

-Dieu soit loué ! S'exclame Cédric.

-Alléluia ! Ajoute son frère en écho.

-C'est vraiment un homme très bien, je vous assure. Nous avons parlé très longtemps.

-Parlé de quoi ? Demande Hector.

-De tout, du climat qu'il fait, de chacun de nous ici, du restaurant et du studio de danse...

-Vous avez oublié de parler du principal ? Dit Gonzague. De l'héritage ?

-Il faut caresser l'animal dans le sens du poil si tu ne veux pas te faire mordre, dit Sanchez.

-Il m'a dit qu'il désire faire connaissance de tous ses neveux et nièces ensemble, ajoute Louise. Il n'y a aucun danger et ils seront à l'abri de la criminalité. Vraiment, je vous assure, Marc m'a donné l'assurance que nous n'avons aucun souci à nous faire.

-Heureusement que maman n'est pas là aujourd'hui, réplique sa sœur Adèle. Elle en attraperait une crise cardiaque.

-On se décide alors ? demande Cédric »

Sandrine profite d'un instant de silence général pour déballer ce qu'elle a sur l'estomac. Son père l'a empêché de s'exprimer jusqu'à ce jour et cette fois, il lui faut rendre sa pensée publique.

« Etienne et moi, annonce-t-elle du même ton que la reine d'Angleterre lorsqu'elle dit « *My husband and I* » quand elle présente ses vœux à son peuple. Etienne et moi, on a bien réfléchi. On ne veut pas de l'argent du racisme »

Etienne acquiesce avec un balancement de la tête qui donne le mal de mer à Sanchez.

« Comment tu sais qu'il a de l'argent? Lui demande son père. Il te l'a dit ? »

Etienne tient à répondre.

«Si le tonton Marc...

-Etienne, vous n'avez pas la parole, interrompt Sanchez. Laissez Sandrine parler.

-Si le tonton Marc a fait de l'argent en Afrique du sud, ça ne peut être que sur le dos des Noirs, répond-elle. On ne veut pas hériter de l'argent qui pue la misère et la souffrance.

-Ça veut dire quoi « on » ? Grogne son père. Vous n'êtes pas mariés à ce que je sache.

-C'est tout comme, suggère Cédric »

Sanchez le foudroie du regard.

« C'est ma décision, insiste Sandrine. Etienne me supporte à cent pour cent.

-J'attends de voir s'il va te supporter financièrement dans la vie ou si toi, tu vas supporter sa fainéantise longtemps !

-Lavez votre linge sale en dehors de la famille élargie, suggère Lemaître en souriant et en pensant : « Une de moins pour l'héritage »

-On ne changera jamais d'avis, insiste la jeune fille.

- Jamais ? Demande sa mère.
- Non, jamais ! On préfère être pauvre et avoir la conscience tranquille.
- Pour être pauvre, c'est sur que tu seras pauvre avec un chômeur comme Etienne, lui dit son père.
- Bon, et les autres ? Demande Lemaître. Que pensez-vous de cet héritage ? Acceptez-vous la proposition ?
- Celui qui accepte, je ne lui parle plus pour le restant de ma vie, défie Etienne.
- Mon cher Etienne, répond Lemaître, vous avez dit votre mot. Comme Sandrine n'est plus intéressée, nous vous congédions tous les deux. Vous pouvez quitter la salle.
- Comment ? S'exclame Etienne. Mais on veut savoir la suite.
- Je l'ai dit poliment. Ne me poussez pas à vous mettre dehors.
- C'est pas possible d'être jeté comme ça ! C'est trop la honte ! Putain, j'ai la haine !
- Dieu vous écoute, mon ami, ajoute Sanchez avec un large sourire béat »

Ils sortent. Etienne traîne la jambe alors que Sandrine relève son menton par défi.

« Bien ! Qui d'autre refuse sa part d'héritage, demande Lemaître ?

-La lettre ne parle pas d'héritage et vous clamez toujours qu'il y aurait des millions ! Remarque Martine qui a encore son tablier de cuisine. Arrêtez de voir de l'argent où il n'y en a pas et soyez déjà bien content que vos enfants passeront un mois de vacances gratuits à l'étranger.

-On a déjà parlé de tout ça lors de la première réunion, dit Adèle. Ne perdons pas notre temps à nous répéter.

-Olivier partira donc tout seul, annonce Sanchez »

Le garçon fait des gros yeux surpris. Il a la bouche pleine d'amuses gueule.

« Seul ! Pas question ! S'écrie Lemaître. Mes fils partiront aussi.

-Vous n'avez donc plus aucune crainte ? Demande l'Argentin avec des yeux ronds.

-On ne peut pas laisser le pauvre Olivier courir tous les risques seul, n'est-ce pas ?

-C'est vrai que ses poches ne sont pas assez grandes pour recevoir tout l'héritage. Vos pauvres garçons seraient d'une jalousie bien justifiée !

-Et Raphaël ? Demande Martine. L'avez-vous déjà relégué aux oubliettes ?

- Marc l'a invité, répond Louise. Il partira avec les autres.

-Je n'peux pas partir, maman ! Tu le sais bien. Papa refuse catégoriquement. Sans son accord, il m'est impossible d'avoir un passeport.

-C'est pas grave, ajoute Lemaître. Tes cousins partiront sans toi »

Chapitre 8

Novembre est arrivé et Raphaël n'a pas réussi à obtenir l'accord de son père pour le voyage. Celui-ci trouve toujours une course urgente ou une livraison de dernière minute à faire à son fils pendant ses jours de congé. L'hiver est tombé bien tôt cette année et les coteaux furent couverts de neige pendant trois jours.

Un samedi, Félix Jadot envoie son fils livrer un paquet d'étiquettes jusqu'à Castelveil, à quinze kilomètres dans les coteaux d'Entre-deux-Mers. Le garçon n'en parle pas à sa mère et s'en va livrer sur son vieux vélo. Il a glissé un journal entre son pull et son blouson, s'est couvert la tête et mit des gants de laine. Il a pédalé vers la cote de Peytoupin, son premier obstacle. Il pédale pour arriver en haut sans démonter; son haleine fume dans l'air givré, il souffle, il se dresse sur son vélo pour arriver au sommet. Il transpire sous son blouson. La brume se dissipe sur les rangs de vigne mais le froid mord comme une jument folle. L'air sent la glaise mélangée avec du mout de raisin. En haut, les nuages sont lourds, gris et tristes comme pour un jour de Toussaint. Il poursuit sa route vers Mourens puis Gornac.

Encore une côte, la dernière et la plus terrible. Il n'y arrive pas et saute à terre pour pousser son vélo. Il est en nage et quelques frissons le secouent. Quelques rares véhicules le croisent. Les gens se demandent qui est ce toqué qui fait du vélo par un temps pareil.

Raphaël parvient enfin au Domaine des Moines, dans le hameau de Castelveil. On le fait entrer.

« Mais mon pauvre ! S'exclame une grand-mère. Tu es tout mouillé....Viens te mettre au coin du feu. Je vais te servir une soupe chaude.

-Merci madame mais je dois rentrer à Cadillac avant la nuit...

-Mais qui est le fou qui t'a obligé à venir jusqu'ici en vélo ?

-C'est pour livrer la commande d'étiquettes...

-Mais ça pouvait attendre, mon drôle ! Oh la la...Quelle misère !

-Je dois rentrer...

-T'es candidat à une pneumonie, mon bouchon ? Tu rentreras en voiture avec mon fils. Il te déposera chez toi. Mais on n'a pas d'idée de mettre un joli garçon comme toi sur la route par un temps de neige ! »

Ce dimanche, il reste au lit avec une forte fièvre. Le médecin diagnostique une bronchite et le condamne à passer une semaine au lit. Pour Martine, ce n'est qu'un autre rayon de malheur dans tout l'épanchement de la nuit qui a envahi son âme.

Le départ vers Johannesburg est dans quatre semaines et il ne reste guère de temps pour organiser son passeport. Raphaël tente une dernière démarche auprès de son père.

Il lui téléphone depuis le salon du HLM.

« Bonsoir, papa ! Toussote-t-il. Comment tu vas ?

-Fatigué, stressé, toujours trop de soucis ! Répond Félix Jadot sans se soucier de la santé de son fils alors que celui-ci parle avec une voix caverneuse.

-Pauvre Papa ! Et l'atelier ?

-Il manque toujours du personnel. Tu sais comme les syndicats nous taxent. Je ne peux pas me permettre d'employer plus de personnel. J'ai besoin de toi »

Martine ne peut s'empêcher de penser que les enfants de parents divorcés semblent toujours marquer une attraction envers le parent qui abuse d'eux ou les ignore. Ils ont toujours une excuse pour leurs comportements égoïstes.

« Ben papa, c'est justement pour ça que je te téléphone. Le tonton d'Afrique du Sud nous a envoyé des billets d'avion et veut nous voir.

-Qu'est ce que j'en ai à foutre du tonton Congolais ! Ce n'est pas lui qui va régler mon problème de personnel.

-Il pourrait peut-être, répond Raphaël en pensant aux millions d'Africains qui n'ont pas d'emplois.

-Tu rêves, Raphaël !

-Le conseil de famille a décidé que je dois y aller avec mes cousins.

-Tu diras au conseil de famille que je les emmerde. Ce sont tous des socialistes et des fainéants. Ça ramasse les impôts et ça n'fiche rien de bon. Moi, il me faut du personnel et tu dois venir travailler pendant tes vacances de Noël.

-Mais papa...

-Tu m'as compris ! Tu sais que je me saigne pour payer ta pension alimentaire et le divorce m'a coûté les yeux de la tête. Tu n'vas quand même pas me lâcher au moment où j'ai le plus besoin de toi, non ?

-Mais c'est une offre extraordinaire, une possibilité de pratiquer l'anglais...

-Je ne te demande que de m'aider, Raphaël. Tu ne peux pas me refuser ton aide quand même ? C'est seulement pour quinze jours.

-J'ai travaillé tout l'été à l'atelier, gémit l'adolescent. Je n'ai jamais pris de vacances.

-L'été, c'est fini ! Maintenant, ce sont les vacances de Noël. Tu feras bien de ne pas me fausser compagnie. Tu sais ce que ça te coûtera !

-Ce n'est pas ma faute si le tonton d'Afrique veut nous voir. Tonton Pedro dit qu'il y a peut-être un héritage.

-Peut-être ? Grogne Félix Jadot. Et ici, à l'atelier, pour qui crois-tu que je travaille ? Dis-moi ?...

-Pour...

-C'est pour toi tout ça ! C'est ça ton héritage, ton futur. Qu'est-ce que tu vas aller chercher en Afrique ? Des maladies... Moi, ici je te prépare ton avenir. Si ce n'était que pour moi, y'a longtemps que j'aurais tout vendu.

-Qu'est-ce que je vais leur dire...

-Je m'en fou ! Tout ce qui compte est que tu sois à l'atelier comme d'habitude, le premier jour de tes congés »

Raphaël a les larmes aux yeux. Il sait que c'est peine perdue.

Sa mère saisit le téléphone.

« Raphaël, veux-tu aller dans ta chambre. Je vais parler à ton père »

Le jeune garçon s'éloigne.

« Alors, comme ça, tu ne lui offres même pas cette opportunité à ton fils ? Tu veux que je te rapporte à la brigade ?

-Essaie toujours ! J'ai encore mes fusils. Tu fais ça et je t'éclate la marmite.

-Tu ne pourrais pas être généreux avec ton fils, pour une fois ? On dirait que tu ne l'aimes pas.

-Bien sur que je l'aime, ce galopin ! C'est pour son bien que je le fais travailler. Au moins, lui, il ne sera par comme tous ces fils d'enfoirés, ces pourris qui traînent la savate et ne savent rien faire.

-Il étudie très fort pendant toute l'année scolaire !

-Je le sais. Crois-moi, je suis fier qu'il soit le premier de sa classe.

-Et malgré ça tu n'es pas prêt à lui accorder cette récompense ?

-Je n'en ai pas les moyens.

-Tu exploites ton fils. Un jour, tu le perdras.

-Il me remerciera de l'avoir fait travailler »

Elle réfléchit un instant.

« T'es encore là ? Bougonne-t-il.

-Oui, je réfléchis.

-Réfléchis pas trop longtemps. Ça va être les nouvelles à la télé.

-Je viendrais travailler à la place de Raphaël en décembre, souffle-t-elle.

-C'est un travail dur pour une femme !

-C'est pour ça que tu fais trimer un adolescent ?

-Raphaël est presque un homme.

-Je serais très heureuse de venir suer à sa place !

-Tu n'auras pas de salaire.

-Je ne demande que la pension alimentaire.

-Pour moi, l'essentiel c'est d'avoir quelqu'un. Mais si tu glisses un mot au connard de Lemaître ou à la brigade, je te pète la gueule. Entendu !

-Le bonheur de Raphaël m'est plus précieux que toutes tes menaces et tes conneries ! Je serais là»

Elle raccroche, tombe sur une chaise, ferme les yeux et appuie les paumes de ses mains contre ses tempes. Un instant plus tard, elle sent la main délicate de son fils sur ses cheveux.

«Je t'aime, maman, murmure Raphaël »

Ses yeux sont rouges et les larmes coulent sur ses joues. La fièvre brûle encore sur le front de l'adolescent. Elle se lève et serre son fils très fort contre elle.

« La vie est injuste ! Murmure-t-elle.

-Je vais rester, dit-il.

-Non, Raphaël. Il n'en est pas question. Tu dois faire ce voyage.

Quelque chose me dit que tu dois partir voir tonton Marc. Ce n'est qu'un mois après tout. Ça passera vite. Et je te téléphonerai »

Octobre 1955

C'était la fête des vendanges au village de Castelviel. Le grand chapiteau blanc était dressé sur une terre à blé à côte de la mairie. Un crachin d'automne arrosait le crépuscule alors que l'orchestre et son maître accordéoniste entamaient les premières mesures d'un tango. Le chapiteau se remplissait vite. A l'entrée, les parapluies bariolés des jeunes filles avaient priorité. Les garçons attendaient tête nue sous le crachin et ne prenaient pas le temps de maudire la pluie, soucieux d'entrer au plus vite dans le saint des saints. Les jeunes filles 'en âge de danser' et de courtiser étaient alignées sur les bords de la toile cirée du chapiteau. Vêtues de robes faites maison, trop maquillées et chaperonnées par leurs mères, elles regardaient par petits coups d'œil furtifs vers l'entrée où se pressaient les jeunes hommes. L'œil maternel sévère, digne et respectable planait au-dessus des couvées, bien décidé à protéger la vertu des jouvencelles.

Le curé du village avait prévenu l'accordéoniste. « Pas de musique frotti-frotta. On n'est pas à Pigalle ! »

Les garçons arrivaient à pied, à vélo ou en solex. Le grand Trébuchet avait galopé les cinq kilomètres depuis Gornac sur un cheval de labour. Ça faisait gros propriétaire.

Ils venaient tous tenter leur chance. Ils formaient une longue file qui se mouvait lentement vers le tabernacle de la drague. Ceux qui avaient fait leur service militaire parlaient en experts du sexe féminin. Les jeunes écoutaient avec admiration. Les hormones étaient en ébullition. Certains avaient bu du gros rouge pour se donner du courage. Mais le gros rouge donne envie de se battre ou de pleurer quand on dépasse la limite. Alors on danse comme un couillon et on rate sa chance.

On se poussait, on se bousculait, on se levait sur la pointe des pieds pour voir et être le premier à inviter la plus belle, car les choix du premier tour se concentraient sur les plus belles. Mais il est rare, sinon impossible que les plus belles acceptent de danser avec un corniaud. Et le roi des couillons c'était celui qui insistait malgré tout.

Près de l'entrée, on retrouvait chaque année Nenette Laroque et ses six filles. Elle les plaçait en premier, espérant qu'au moins un homme inviterait une de ses filles. Mais personne n'en voulait. La septième des filles Laroque avait tout reçu : la beauté, le charme et l'intelligence. Elle n'avait rien laissé aux autres. Elle était partie avec un déluré de la ville et, depuis, les autres attendaient qu'on veuille bien d'elles. L'aînée,

Claudette, avait déjà 28 ans et se flétrissait comme une grappe de raisin qu'on a oublié de cueillir. Après elle, par ordre d'âge - et d'urgence – Pierrette, Ginette, Paulette, Bernadette et Antoinette.

La file des garçons passait sans les regarder malgré des sourires qui découvraient leurs dents jaunes comme le vieil ivoire des touches de piano. La mère aurait voulu vanter les qualités de ses filles mais la fierté l'en empêchait. Elle était la seule mère qui offrait ses filles en mariage avec plaisir. Les autres faisaient toutes les difficiles avec leurs airs de comtesses.

Près de la porte, on entendait des grossièretés, de l'humour à ras des sillons puis des éclats de rire masqués.

« T'as vu les binettes ?

- J'regarde ailleurs. Elles me coupent l'envie.
- Elles devraient s' faire nonnettes !
- La mieux, c'est la mère !
- Arrête ! Qu'est ce que t'es bête !
- Les néné à Nenette font la quête ! »

Mais il fallait penser aux choses sérieuses. On se levait sur la pointe des pieds pour voir le reste du spectacle et inspecter la marchandise. Alors on se gorgeait d'ambition et on faisait l'élégant.

« Voulez-vous danser Mademoiselle ?

-Non, merci !»

'La pisseuse ! Elle ne m'a même pas regardé. J'insiste ou je continue ?'

Derrière, les autres gars poussaient pour tenter leur chance. Les enchères montaient au premier tour. Le premier passage était réservé à la beauté. Les filles et les garçons le savaient trop bien. Le second tour était pour les bêcheuses et des allumeuses. Elles comptaient les invitations reçues et se montaient le col. Mais les vieilles bêcheuses avaient appris l'humilité. Elles supputaient moins et acceptaient après le second tour.

La file de garçons tournait autour du chapiteau et les mêmes têtes revenaient.

« Voulez-vous danser Mademoiselle ? »

La mère poussait sa fille du coude. « Vas-y charlotte ! Ne fais pas la difficile. »

Elle acceptait puis elle soufflait à l'oreille du danseur.

« Tiens ! C'est maintenant que tu me remarques ? T'aurais pas pu m'inviter avant ?

-Mes excuses ! Je t'avais pas vue.

-Alors comme ça t'es aveugle pour moi et pas pour les autres que t'as invité et qui t'ont refusé?»

Dehors, on continuait à s'agiter sous la pluie fine. Un jeune garçon venait d'arriver. Il secoua sa veste pour la sécher avant de rejoindre la file. Il était essoufflé et inquiet après avoir couru quelques kilomètres. Il n'avait ni solex, ni vélo.

« Salut Marc ! lui lança un grand qui était déjà dans l'entrée. Alors ton père t'a laissé sortir ce soir ? »

Marc répondit par un signe affirmatif du menton. Puis il pinça les lèvres de colère. Le grand Jacques Lapôtre faisait la file à quelques mètres devant lui.

« Il est arrivé avant toi, lui dit un copain. Il va te prendre Nathalie. Il sera le premier à l'inviter à danser »

Marc haussa les épaules, sûr de lui.

« Elle n'en voudra pas ! »

Ils étaient à présent sous le couvert de la bâche d'entrée. Marc aperçut Nathalie auprès de sa mère. Elle semblait inquiète et jetait des coups d'œil furtifs vers l'entrée. Elle l'aperçut et lui sourit.

Lapôtre arrivait à son niveau. Il fit une courbette ridicule, sourit à la mère de Nathalie et invita la jeune fille. La mère donna un léger coup de pouce dans le dos de Nathalie en murmurant ...

« Vas-y. Il est bien. »

Mais Nathalie regardait au loin et refusa d'un geste impatient. Lapôtre passa son chemin, la colère dans les yeux.

Marc arriva au niveau de Nathalie et l'invita à danser. Ils se sourirent simplement, avec tendresse. La mère haussa le sourcil. Elle aurait voulu mieux pour sa cadette mais Nathalie était déjà partie.

Ils dansèrent devant l'orchestre, ignorant le regard de Lapôtre qui restait figé dans la file. Puis ils s'encoururent vers l'extérieur, main dans la main. Ils s'abritèrent sous l'auvent de la buvette.

« Je suis si contente que tu aies pu venir, Marc, lui dit-elle. Comment as-tu fait pour obtenir l'autorisation de ton père ? On le dit si sévère !

-Mon père n'était pas si dur autrefois quand ma mère vivait encore. C'est depuis qu'il s'est remarié avec cette...

-Belle-mère ! Dit Nathalie en riant.

-Elle voulait que je reste à la maison pour garder mes sœurs.

-Ce sont des bébés ! C'est à elle de s'en occuper.

-Bien sûr ! J'ai déjà tellement de travail avec les vignes...»

Lapôtre se glissait derrière eux comme une ombre fébrile.

« Tu ne l'aimes pas ta belle-mère, alors ? Demanda Nathalie.

-C'est une pimêche emmerdeuse et jalouse ! Mon père s'est remarié avec une profiteuse.

-Elle ne t'aime pas alors ?

-C'est une marâtre qui n'aime que ses filles»

Lapôtre en avait entendu assez et s'en alla, un sourire aux lèvres.

« Bon, on retourne danser? Demanda Marc.

-Oui, mais avant... »

Elle s'avança et lui jeta un baiser sur ses lèvres puis s'encourut vers le chapiteau.

*

Le lendemain matin à l'aube, dans la maison de la ferme des Dutoit, la porte de la chambre de Marc s'ouvrait violemment. L'ombre immense du père occupait toute l'embrasure. Furieux, il saisit Marc par l'oreille et le tira du lit.

« Aïe! Tu me fais mal papa !

-Alors comme ça petit morveux, tu traites ma femme de pimbêche, emmerdeuse et jalouse ! Je vais t'apprendre à médire sur la famille ! »

Et vlan ! Une gifle, puis une autre. Il poussait son fils à l'extérieur en lui bottant le derrière.

« Avance! On va voir si tes médisances sont appréciées dans le village.

-Mais je suis en pyjama et à pieds nus !

-Peu importe ! Avance fils indigne ! Tu vas payer tes paroles de scélérat. »

Marc se traînait péniblement jusqu'au village où le personnel démontait déjà le chapiteau et les forains assemblaient leurs tréteaux pour le marché. Tout au long du chemin, le père engueulait son fils et lui flanquait des gifles. Arrivé au milieu de la place du marché, il saisit une brique et força son fils à s'y mettre à genoux.

« Les mains sur la tête ! » Ordonna le père. Puis il se tourna vers les gens et montra son fils d'un doigt accusateur.

« Voilà le couillon ! Le prétentieux qui se permet de maltraiter sa famille. Il restera sur sa brique toute la journée pour que tout le village vienne rire de lui. »

Et vlan! Une autre gifle. Le père Dutoit pensait réparer ainsi l'ego blessé de son épouse.

Les heures passèrent et les gens vinrent défiler dans le marché en chuchotant sur le compte du garçon mis au pilori. Nathalie arriva avec sa mère et ses sœurs, chacune un panier d'osier à la main. Nathalie était inquiète. On l'avait mise au courant. Les nouvelles vont aussi vite qu'un incendie dans un village. Elle avait les larmes aux yeux en voyant Marc à genoux. Elle voulait lui parler. Marc la regarda avec dégoût.

« Je n'aurais jamais cru ça de toi ! » Lui lança-t-il.

Elle voulait répondre, se disculper mais sa mère lui empoignait le bras et l'entraînait de force.

« Ce n'est pas moi ! Je te le jure. Je n'y suis pour rien. »

Mais le brouhaha du marché couvrait ses paroles et ses pleurs.

Le lendemain, avant le lever du soleil, la porte de la ferme des Dutoit s'ouvra silencieusement. Le jeune Marc sortit sur la pointe des pieds, le baluchon à la main. Il partit vers Gornac, Mourens, puis descendit la côte de Peytoupin et prit la route de Bordeaux. Il s'en allait pour toujours, l'air du dernier tango en tête.

Chapitre 10 *Le voyage*

Chez les Lemaître, les aînés ont acheté des Samsonites neuves. Ils préparent leurs valises et ont aligné tous leurs habits de marque sur leurs lits. Des tonnes de fringues pour s'exhiber dans les hôtels 5 étoiles. Des panoplies pour riches dragueurs. Gonzague aligne ses boîtes de Viagra. « T'en n'as pas besoin d'autant ! S'étonne Cédric.

-Je suis ambitieux, et l'ambition est la nourrice de la réussite»

Puis il compte ses paquets de préservatifs.

« Voyons un peu. Trente jours, à trois coups de moyenne par jour... Ca fait 90 capotes. J'ai pris dix paquets de dix. Ca devrait suffire !

-Je te savais prétentieux, mais là, tu dépasses la limite.... »

Puis en regardant la panoplie de son frère, Gonzague s'étonne.

« Tu n'prends pas d'capotes ?

-Tu m'en passeras. T'en as trop.

-Tu vas regretter ou bien tu attraperas une chaude pisse !

-J'ai lu le manuel du voyageur à Bangkok! Je sais comment faire. Par contre, j'ai quelque chose qui pourrait être utile.

-C'est quoi ? »

Cédric sort un paquet qui contient une poupée gonflable.

«Gonzague, voici Maggy ! Maggy, voici Gonzague. Et surtout pas de coup en douce dans mon dos. Je suis très jaloux...

-Tu t'encombres de choses inutiles! Ricane l'aîné.

-On ne sait jamais.

-Tu sais bien qu'il y a des super beufs en Afrique du Sud. Des miss monde qui sont Françaises depuis quatre cents ans. Des Villier, Pienaar, Malan, ...

-Ce sont des vieilles Huguenotes.

-Et alors ? Ça baise bien les Huguenotes. Elles faisaient plus de 20 gosses avec un seul mec !

-Je n' suis pas si sûr que les filles sont belles dans ce pays, dit Cédric. J'ai lu Coetzee. Il écrivait que toutes les femmes afrikaans sont soit des grosses filles avec des seins énormes et des cous de taureau, soit cagneuses et contrefaites.

-Les seins énormes, ça me convient parfaitement, dit Gonzague.

-J' prends quand même Maggy. Un bon voyageur n'est jamais pris au dépourvu.

-J' suis pas raciste. Je prends tout ce qui se présente : Zouloues aux gros seins et obèses avec des culs comme des chaudrons ou indiennes qui sentent le curry sous les bras...Huguenotes ou Hottentotes sans culottes...

-Comment connais-tu tout ça ? demande leur père qui vient de paraître dans l'encadrement de leur porte.

-Je lis et j' me renseigne, dit Gonzague évasivement. Elles tomberont toutes aux pieds du roi d'la drague !

-Gonfle ton jabot et fait la roue avec tes plumes tant qu'il est encore temps, répond Hector.

-C'est préférable que de se pavaner avec un cul rouge de cynocéphale pour tromper sa femme et de se gratter les hémorroïdes à l'heure de la sieste améliorée, répond l'aîné avec tout le sarcasme dont il est capable »

Hector Lemaître glisse ses mains dans les poches de son Lévi's et hausse les épaules. Il n'a jamais établi les limites de son autorité auprès de ses fils.

« Ta grossièreté t'ouvrira très peu de portes, ici ou ailleurs, dit-il avant de tourner le dos »

Il a dit le dernier mot. Il est le père.

«C'est pas l' tout mais il faut qu'on finisse d'emballer nos baise-en-ville, déclare Cédric en riant sous cape»

A Paris, le gouvernement a créé de nombreux emplois sur l'aéroport Charles De Gaulle grâce au coup de pouce d'un certain Bin Laden, héros de l'islam, et d'un Bush, fils à papa, gaffeur et protégé des marchands d'armes. De nombreux militaires y patrouillent par groupes de trois. Chaque portique et chaque machine à rayons X est hanté par d'impressionnantes cohortes d'agents de sécurité. On y trouve des dizaines d'individus par poste, presque davantage que les passagers qui font la file. Il est difficile de croire qu'autant de gens travaillent pour la sécurité aérienne. Voici un métier d'avenir dans un pays où les universitaires ne trouvent pas d'emploi.

Les guichets et postes d'embarquement d'El Al sont encore plus surveillés. Des centaines d'agents secrets français en civil et d'autres en uniforme assurent la sûreté des passagers israéliens. C'est à se demander quelle est la cause profonde de toute cette peur ? Les attentats passés ? Mais quelles sont les causes de ces attentats passés ? Une affaire louche entre Moïse et Mohamed, entre deux religions issues de la même source ou plutôt une affaire de gros sous ?

Le grand hall du départ de Charles de Gaulle est impressionnant. Il ressemble à une coque de bateau inversée, tout en métal et verre.

«On dirait l'ogive d'une Cathédrale futuriste, dit Olivier en s'asseyant sur un siège en plastique moulé, non loin de la station d'embarquement du vol sur Johannesburg.

-C'est la coque d'un vaisseau spatial pour la guerre des mondes, lui répond Raphaël.

-Hé cousin ! Lui lance Gonzague, au lieu de raconter des conneries, va me chercher un Coca !

-Tu me prends pour qui ?

-Vas me chercher un Coca !

-Franchement, j't'assure, ça craint quoi !

-Tu m' cherches, junior ?

-J'te cherche pas ! J'suis pas ton esclave.

-Alors fait tes prières !

-T'es lourd Gonzague. J'ai déjà dit « non » et en plus tu ne demandes pas poliment.

-Oh, monsieur veut d'la politesse ? T'es une particule de slip et tu veux d'la politesse. T'es exigeant, junior.

-C'est l'minimum»

Gonzague se met à genoux devant Raphaël et, avec un mépris absolu, se met à geindre.

« Ô mon cher couuuuuusin, auriez vous l'amabilitééééééé d'aller me chercher un Cocaaaaaa ?

-C'est mieux, dit Raphaël en se levant.

-Et une paille s'il vous plait, votre Altesse »

Puis se tournant vers Cédric, il marmonne :

« Ca bouffe des haricots en boîte et des sardines trois fois par semaine et ça veut de la politesse. Attends qu'on arrive en Afrique ! Tu vas voir comment j'vais lui régler son compte à ce morveux de cousin pauvre ! »

Raphaël s'éloigne et prend son temps. Il fait du lèche-vitrines pendant un long moment mais ses pensées sont ailleurs. L'excitation du départ est submergée par des pensées de solitude.

'Oui Raphaël, tu es seul à présent. Seul avec ces cousins gâtés qui n'hésiteront jamais à te faire trébucher, à te tabasser, à se jouer de toi, à ironiser et à se servir de toi comme d'un laquais, à mettre sur ton dos toutes les bêtises qu'ils commettront, à te vendre comme un esclave si nécessaire. Qu'advient-il ? Le tonton sera-t-il assez subtil pour s'en rendre compte ? Mais non, oublie le tonton, Raphaël. Tu es seul et tu devras te battre !'

La perspective des persécutions auxquelles il doit s'attendre de la part de ses proches ne l'enchantent guère mais l'aventure est là, au bout d'un voyage de douze heures. Alors, à quoi bon ressasser des pensées négatives ?

Il sort une lettre de sa poche, la déplie et la relit pour la vingtième fois :

« Ne crois jamais, mon garçon, que ta vie est insignifiante. Dans le grand ordre des choses, elle a tout autant d'importance, sinon davantage, que celles des rois, des présidents ou des stars du cinéma. Lorsque tu traverseras des périodes douloureuses, garde ceci en mémoire. Ignore le passé, décroche-toi du futur et reste présent car c'est là qu'est la vie, dans l'instant présent.

Vis ta vie en jouissant des choses et des gens mais ne t'attaches à aucun. Vis tes rêves mais ne t'y attaches pas et ne t'identifies à aucune de tes pensées de regret ou de désir. Car c'est en s'identifiant à elles que l'homme a perdu ses ailes d'ange.

Chaque fois que tu t'accrocheras à une pensée ou une émotion, tu monteras dans le train qui mène vers l'enfer. Chaque fois que tu laisseras les pensées se dissiper ou les émotions s'évader, tu planteras des racines au Paradis.

Bon courage et bon voyage Raphaël.

Monique Cafalguas»

*

Une demi-heure plus tard, ils sont tous les quatre assis sur les sièges du hall de départ. Non loin d'eux, des voyageurs Africains papotent. Le crane rasé, ils portent des pantalons treillis de type mercenaires du Sierra Leone et exhibent leur viande luisante comme l'ébène qu'ils ont pompé, pendant quatre heures chaque jour, dans les salles de gym des banlieues Est. Raphaël se demande s'ils s'en vont revoir la famille au Bandundu ou collecter un lot de cocaïne ou un paquet de diamants commandités par la mafia marseillaise.

Assis épaule contre épaule, deux anglais costumes de gris et cravate rayée de rouge écarlate observent l'écran de leur ordinateur respectif planté sur leurs genoux. Leurs visages reflètent les soucis et le stress de la compétitivité des affaires.

Deux Chinois jouent avec leurs portables. Un gros Afrikaner braille dans sa langue natale et lance des injonctions qui font rebondir son énorme panse. Il lâche un pet qui siffle comme un bec de bouilloire et va étouffer ses voisins. Prudemment, les gens se lèvent l'un après l'autre et s'éloignent pour chercher un air moins vicié.

Un comptoir d'Air France est pris d'assaut par une ribambelle d'étrangers qui ont raté leurs correspondances grâce à l'inefficacité chronique du service d'immigration. Cinq Italiens mal rasés engueulent une hôtesse de tous leurs poumons nicotiques. Ils viennent de passer trois mois sur une plate-forme pétrolière au Gabon et leur patience est à la limite de la décence. Pour eux, chaque heure dans la civilisation compte triple, d'autant que la mama et les bambinos les attendent dans le Piémont.

Une jolie fille affalée dans un siège lit son magazine pour vieille adolescente en opinant de la tête au rythme infernal du rappeur qui lui déchire les tympanes dans son MP3. Gonzague fait des efforts démesurés pour attirer son attention. Mais le rappeur gueule plus fort et entraîne la belle au royaume de l'illusion.

On trouve des lambeaux d'humanité dans ce hall de départ : des gens aux yeux cernés qui viennent du bout du monde, n'ont pas dormi de la nuit dans une bétailère de luxe, en survolant le globe à dix mille mètres d'altitude et qui vont chercher on ne sait quoi de l'autre côté de la

planète. On y trouve des mal rasés en jeans sales portant Tonges de hippies et lunettes en demi-lune et monture rouge.

« Qu'est-ce que tu feras avec tes millions, Cédric ? Demande son frère évasivement.

-J'achèterais une école de tennis, avec au moins deux terrains couverts. Et toi ?

-Moi aussi ! J'ai pensé à la même chose. Le tennis, c'est ma vie. Et puis, avoir sa propre école, c'est mega cool pour tomber les filles. C'est trop d'la balle !

-Et toi, Olivier, qu'est-ce que tu feras avec tes millions ?

-J'donnerais la moitié à ma mère. Puis j'achèterais une Porsche...

-Et toi, junior ? »

Raphaël ignore la question et regarde les gens qui déambulent.

«Et toi... Raphaël ?

-Il faut pas vendre la peau d'l'ours avant de l'avoir tué ! Répond-t-il, évasif.

-Pardon Monsieur l'intello ?!

-Qu'est-ce que j'en sais s'il y aura des millions ! S'exclame Raphaël. J'y pense même pas.

-Jun...Raphaël, on va t'apprendre quelque chose, proclame Gonzague. Dans la vie, il faut avoir des rêves. Il faut faire des plans. Si les millions te tombent sur la tronche et que t'y as pas réfléchi, ça devient tout un gaspillage. Tu vas jeter ça aux pourceaux.. On voit que t'as pas l'sens des affaires. Tu perdras sans doute ta part du butin avec le premier courant d'air.

-Comment tu sais ça, toi ?

-Ça s'voit sur ta tronche que t'es pas bon pour les affaires. T'es trop mousseline et massepain. Tu carbures à l'eau d'rose. Tu resteras dans la misère toute ta vie.

-Casse-toi, t'es lourd !

-Moi, j'veux être riche, proclame Gonzague. J'veux sortir de mon milieu. Ma famille est minable. Je suis fait pour briller.

-Tu vas arrêter tes études alors ? Demande Olivier.

-Ma mère insiste pour que je prépare l'ENA. Mais pour moi, ce que compte c'est ramasser des millions et profiter d'la vie.

-Et toi Raphaël qu'est-ce que tu veux faire de ta vie ? demande Olivier » L'adolescent fixe les dalles du parterre, pensif.

« J'aimerais vivre, jouer, voyager et apprendre, répond-il d'un trait»

Gonzague siffle avec une ironie saumâtre.

« Tiens, prend un Kleenex ! Mouche-toi fort pour qu'on voie ce que t'as dans l'cerveau...

-Tu ne veux pas être riche, toi qui vis dans la pauvreté ? Demande Olivier.

-Je n'y pense pas à ça ! Pour moi, c'est préférable d'expérimenter la vie que de compter ses sous ou que de vivre dans le futur avec des ambitions stupides.

-On est donc d'accord, dit Gonzague. T'as pas d'ambition !

-Si être riche est votre ambition, vous risquez de vivre l'expérience de vouloir plutôt que celle d'être.

- ... ?

-Tu peux redire ça en Français, junior ? Demande Cédric.

-Tu déconnes, dit Gonzague. Ça veut dire quoi ton charabia ?

-Rien !

-Alors tu plaisantais ?

-C'est ça ! C'était pour rigoler.

-Sacré Junior ! Tu veux nous faire rire et tu sais pas par où commencer. On va t'acheter le guide du petit comique»

Raphaël hausse les épaules, se lève et va lécher les vitrines du Duty Free.

« C'est pauvre comme toute la Somalie et ça se croit malin ! Ricane Gonzague.

-Les Somaliens restent pauvres parce qu'ils ne sont pas malins, conclut son frère.

-Cette fois c'est toi qu'es fin nul, Cédric! »

La voix suave de l'hôtesse dans les haut-parleurs invite les passagers à embarquer.

« Les voyageurs à destination de Johannesburg..... »

Chapitre 11 *Johannesburg*

Il est six heures dix, le lendemain matin, quand le 747 d'Air France atterrit à Johannesburg International. Les cousins ont très peu dormi. Ils ont regardé tous les films et joué à tous les jeux sur leur écran personnel. Ils ont des mines défraîchies et baillent aux corneilles. Ils traînent la savate dans la file du contrôle de passeport puis dans le hall d'arrivée des bagages. Gonzague charge ses valises sur un chariot.

« Raphaël ! Crie-t-il comme s'il appelait son chien. Viens ici. Pousse le chariot !

-J'suis pas ton boy!»

L'ainé prend Raphaël par le col et le secoue.

«Fini la rigolade, Junior ! Ici, c'est moi l'patron. Tu ramènes pas ta fraise ou j'te défonce ta gueule de puceau»

Raphaël tient à ne pas faire d'esclandre mais il rumine son humiliation.

Ils passent la douane et sortent dans le hall d'arrivée. Une foule bigarrée fait cercle autour des portes automatiques.

« C'est dingue le monde ! Grogne Cédric. Comment trouver le tonton dans toute cette foule ? »

Ils cherchent avidement parmi les centaines de visages, les scrutent l'un après l'autre, s'arrêtent un instant sur les hommes qui semblent respectables et bien vêtus. Devant eux, un vieil homme en costume élimé parle russe avec des membres de sa famille. Il a accroché quinze médailles communistes sur chaque pan de la veste : une belle panoplie suspendue à des rubans rouges imprimés avec marteau et faucille.

« Pas celui-la ?

-Non ! Peut-être celui-la, la-bas ?

-Il aurait pu avoir une pancarte.

-Personne pour nous attendre, gémit Gonzague, déjà prêt à broyer du noir. Ça c'est raide! »

Les hôtesse de l'avion Saudi Air en provenance de Riyadh portent des bonnets rouges recouverts de voile beige. Derrière elles, paraissent des femmes au visage dur, nez busqué et à la peau de cuivre terne. Elles sont habillées de noir. Puis défilent des familles de musulmans qui reviennent de La Mecque. Longues barbes grises, lunettes en écaille, une veste en coton d'Ecosse recouvre la longue robe grise qui flotte sur le pantalon. Ce sont des riches commerçants qui sont allés remercier le prophète. Allah

est grand et miséricordieux ! La paix soit avec lui ! Tout à coup, des cris stridents fusent d'un groupe dans la foule.

« C'est hallucinant ! S'écrie Cédric qui a sursauté de frayeur. On est arrivé chez les cannibales ou quoi ? »

Ce sont des femmes zouloues qui viennent d'apercevoir leur homme parmi les voyageurs. On sait que la polygamie est encore pratiquée chez eux.

Un africain s'approche de l'aîné.

« *Can I organize a nice cab to town? Not expensive* »

Gonzague reste bouche bée pendant un instant puis appelle son frère.

« Oh Cédric ! Viens un peu ici. Le mec là, y m'parle étranger. Moi, j'comprends pas quoi. D'habitude, j'comprends quand on parle anglais mais là, alors c'est pas d'l'anglais ça !

-*Taxi* ? Questionne l'Africain qui a l'habitude.

-Ah ! Non merci, répond Cédric.

-Y pouvait pas l'dire ? Se plaint Gonzague. J'aurais compris. J'suis pas si con quand même »

A distance, une jolie blonde sourit à Gonzague. Il a le cœur qui fond. Elle porte un jean Soviet moulant de dernière mode et une blouse qui permet au monde entier d'admirer le diamant sur son nombril.

« C'te morue, elle est pour moi, marmonne Gonzague. Ca va arracher ! »

Elle lui fait de larges signes de la main. C'est du moins ce qu'il croit. Il sourit et lève la main. Un homme vient de le dépasser. Elle se jette dans ses bras et l'embrasse avec passion. C'est un méditerranéen basané au nez aquilin, à la barbe qu'il ne peut jamais raser complètement. Les vikings sont jaloux et Gonzague baragouine des injures.

Après une longue recherche et beaucoup d'hésitations, Raphaël s'exclame :

« Le voilà, le tonton ! La -bas, près de la porte »

Ils se tournent dans un ensemble parfait, comme le changement de la garde à Taiwan; ils cherchent mais ne trouvent pas.

« La-bas, dit Raphaël en leur indiquant sa trouvaille »

Un Africain de grande taille, de port altier et grisonnant, porte un panneau avec leurs noms.

« Putain, c'qu'il a bronzé depuis qu'il est en Afrique ! S'exclame Cédric »

L'homme, un Africain jovial et corpulent se présente.

«*Good morning gentlemen! Welcome to South Africa. My name is Bill. Did you have a nice trip?*

-Qu'est-ce qu'il dit ? Demande Gonzague. Moi, l'anglais quand c'est écrit, je comprends mais alors leur accent, c'est pas possible !

-Il dit qu'on est en Afrique du Sud, lui répond Cédric.

-Tu t' fous d'ma gueule ou quoi?

-*My name is Bill Shabalala ..I'm your uncle's right hand man*, dit-il en leur serrant la main.

-Bonjour ! Dit Cédric en dégageant un sourire de publicité.

-Bonjour ! Grogne Gonzague »

Brusquement, derrière eux, sortant de la foule, deux filles adolescentes se présentent aussi à l'oncle Bill.

« Bonjour monsieur Bill, dit une fille potelée en souriant à l'Africain. Moi c'est Natacha et ma sœur, Albane »

Les aînés sont très surpris.

« Vous allez aussi chez notre oncle ?

-Nous sommes arrivées avec le vol Air France, répond Natacha.

Monsieur Dutoit nous a invitées »

Gonzague fronce le sourcil et une méfiance jalouse lui barre le visage. Cédric lui murmure :

« Moi, j' comprends pas quoi! Ces thons vont essayer d'nous bouffer l'héritage. Tu vas voir, c'est clair comme 'bonjour' ! »

Raphaël engage une petite discussion avec elles.

« Vous êtes d'où ? Vous étiez dans le même avion ? ... »

Bill rassemble ses moutons. Il sort un portable, compose un numéro puis le passe à Gonzague.

« Oui, allô... Dit ce dernier, craignant très fort d'être confronté à un autre problème linguistique.

-Bonjour. Ici c'est Marc Dutoit. Qui est à l'appareil ?

-Ah Tonton ! S'écrie l'aîné avec un sourire d'extrême satisfaction. C'est ton neveu Gonzague Lemaître à l'appareil...

-Avez-vous fait bon voyage ? Oui ? Parfait...Bill est mon assistant. N'ayez aucune crainte. Il vous conduira jusqu'à la maison le plus tôt possible. Je vous attends avec impatience.

-Euh ! Oui, très bien. Merci... Tonton. A tout de suite alors.

-...C'est ça, à bientôt »

En avant !

Bill leur fait signe de le suivre alors que Raphaël poursuit une conversation animée avec les deux jeunes filles. Les aînés ont des regards

de chercheurs d'or. Ils jettent des yeux gourmands sur toute les jolies filles. Ils sourient aux belles blondes qui se déhanchent dans le hall : des touristes anglaises et allemandes.

Ils s'engouffrent dans l'ascenseur pour le parking souterrain et parviennent au deuxième sous-sol. Ils y découvrent une camionnette Toyota Landcruiser Pick up blanche à laquelle est attelée une petite remorque. Celle-ci est pleine de cageots de légumes et fruits frais, de boîtes de conserve et de boissons. Le véhicule n'a qu'une seule cabine. Il y a place pour deux personnes tout au plus avec le chauffeur. Le plateau arrière est couvert d'une bâche que Bill dégrafe.

«On va pas monter là dedans ?» Demande Gonzague.

Bill sourit mais ne comprend pas la question. Il leur fait signe de charger les valises. Gonzague répète l'ordre à Raphaël. Contraint, ce dernier lance les valises sur le plateau arrière.

«Mes médicaments ! Crie Olivier, furieux en giflant Raphaël. Tu vas casser mes bouteilles !»

Raphaël lui répond par un coup de poing. Bill les sépare.

«*C'mon guys ! No fighting here. Be kind to each other*»

Les deux aînés ont disparu. Ils se sont glissés dans la cabine. Bill les voit, installés comme des sultans.

«*Out !*» Ordonne-t-il avec un majestueux geste du bras.

Les aînés se regardent et rient.

«*You both, you go at the back with the boys. This is the place for the girls.*»

-Nous, répond Gonzague en pointant le doigt sur son thorax, nous, neveux du patron. Toi chauffeur, petit serviteur à la noix.

-*I don't understand and I don't care*, répond Bill Tshabalala. *You go at the back, now!*

-On reste ici, dit Cédric en riant comme un tordu. On a priorité d'aînesse.

-*Me... héritier, me... décider !* Pouffe Gonzague.

-*At the back !* insiste Bill.

-*No, us...* Comment on dit 'neveu' ? Demande Gonzague à son frère.

-*Niece*, je crois.

-Nous, *nice* du patron.

-Mais non, c'est « *nephew* » dit Olivier qui est venu voir.

-Nous, *nephew* du boss. Nous rester ici. Nous rien à foutre de tes ordres de pauvre mec !

-*Here, I'm the boss*, répond le chauffeur. *You do as I say.*

-Va t'faire foutre, tête de nœud, dit Gonzague en fermant les yeux d'un air béat »

Mais soudain Olivier semble avoir vu le diable en personne.

« Et merde, arrêtez ! S'exclame-t-il brusquement, les yeux exorbités. Regardez ! Regardez le chauffeur ! Regardez !

-Quoi ?.... Oh putain le con !»

Bill a levé sa chemise discrètement et un automatique paraît dans sa gaine. Il les regarde avec un sourire narquois.

«*Me boss !* Dit-il en copiant les grimaces de Gonzague. *Move out! Quick!*»

Les deux aînés obéissent instantanément et Bill fait entrer les jeunes filles dans la cabine en riant de bon cœur. Il démarre alors que les garçons cherchent à se faire une place parmi les bagages sur la plage arrière. Il murmure :

«*These two guys are going to be very happy where we're going !*»

Entre-temps, les garçons s'installent tant bien que mal au milieu des valises.

«Toute façon c'est pas loin ! Déclare Cédric. On n'en a pas pour longtemps »

*

Ils roulent une bonne demi heure sur l'autoroute qui mène à Johannesburg avant de sortir sur un embranchement dans la direction de Fourways. Au loin, des gros nuages noirs s'approchent de la ville. Il y a trente ans, il pleuvait chaque jour l'été, à dix sept heures exactement, juste à la débauche. Réglé comme du papier à musique. Aujourd'hui, il pleut quand le ciel en a envie, et souvent il n'en a plus envie.

La Landcruiser s'arrête à un feu rouge derrière une vingtaine d'autres véhicules. Deux Harley passent comme un tonnerre de Dieu qui roule dans un ciel trop bas. Les motards exhibent des blousons de cuir au dos desquels brillent un sabre et d'une croix et l'inscription '*Soldiers of Christ*'. Plus loin, un grand panneau d'une église '*Reborn*' déclare en grandes lettres '*Jesus loves you*'

A leur droite, une fourgonnette déborde d'Africaines grassouillettes, habillées de rose et portant petit bonnet rose à franges blanches. Les femmes sourient aux aînés et ceux-ci croient qu'elles se moquent d'eux.

« C'est quoi ces bonbons à la fraise ? Demande Cédric.

- '*Happy little maids*'Lit Raphaël sur le mini bus. Des bonnes qui vont travailler »

Les véhicules s'élancent puis s'arrêtent à nouveau à un autre feu, cent mètres plus loin. Celui-ci ne fonctionne plus. On a volé les câbles pendant la nuit, une activité très lucrative à Johannesburg pour répondre à la demande insatiable en métaux de la Chine populaire. Les prix extrêmes

du cuivre et du bronze tentent les mafiosis locaux tout autant que ceux de Londres qui ont volé récemment 20 statues en bronze de leurs jardins publics.

La Landcruiser avance lentement. Un essaim de jeunes africains sort d'on ne sait où et se disperse entre les véhicules.

Certains agitent des filets pleins d'avocats ou de fruits de la passion. D'autres essaient de vendre des boîtes qui regorgent de raisins du Cap. *Si tu ne vas pas au marché, le marché ira à toi.* Puis il y a des vendeurs de statuettes en bois du Zimbabwe et de peintures à l'huile du Congo, des distributeurs de prospectus pour maisons à vendre et nouveaux lotissements, mais aussi ceux qui distribuent les réclames de garagistes offrant un entretien complet à prix imbattable. Puis vient le nettoyeur de pare brises avec une bouteille de Coca remplie d'eau de couleur douteuse dans une main et un vieil essuie glace dans l'autre. Enfin paraissent les professionnels du « portière à portière » : vendeurs de montres toc, de lunettes de soleil *made in china*, de DVD piratés, d'accessoires pour portables... Ces derniers ont un regard d'aigle. Ils ont ciblé les aînés à l'arrière de la Toyota et leurs beaux habits du dimanche.

«*CD cheap, very cheap !* Leur crie l'un d'eux.

- *Sunglasses ! Latest fashion !* Annonce un autre.

- *Perfumes, watches, cell phone accessories. . . .*”

Il y en a pour tous les goûts.

«Elle est belle cette montre» dit Gonzague à son frère en contemplant une Rolex.

Le feu passe au vert et les véhicules s'élancent. Le vendeur de montres a remarqué l'intérêt de l'aimé. Il s'encourt à toute vitesse derrière le Pick Up et traverse l'avenue en évitant les voitures de justesse. Il ne peut lâcher un client potentiel s'il va se garer plus loin. L'excitation monte terriblement à ce moment et le vendeur fera tout pour réussir l'affaire.

Bill doit faire le plein de carburant et conduit la Landcruiser vers la station d'essence du coin. Un Africain déguisé en gros lapin blanc porte le sigle Caltex et fait de grands gestes pour attirer la clientèle. Il transpire à grosses gouttes sous son habit. Il est payé pour attirer les enfants.

Les marchands de montres et lunettes de soleil s'agglutinent autour de la Landcruiser comme des guêpes sur un fruit mur. Ils ont senti une proie facile.

Bill leur crie de déguerpir. Les aînés descendent du véhicule et veulent voir les montres.

«Toi, junior, tu restes dans le camion pour surveiller les bagages, ordonne Gonzague.

-Ça m'est égal. J'ai pas d'argent pour acheter du toc de Chine.

-Tu viens avec nous Olivier ? Demande Cédric.

-Non ! Je n'veux pas ramasser un mauvais virus.

-Ah ! Monsieur parle le français, dit l'un des jeunes marchands.

-Oui ! Et vous aussi ? Quelle surprise ! »

Le marchand s'empresse d'appeler ses confrères. Il crie :

«Eh les amis, voilà des Français ici, vraiment, en tout cas !»

Ceux-ci accourent et entourent les deux aînés. Gonzague reluque la montre.

«Elle est combien cette Rolex ?

-Cent rand ! Ou quinze Euros !

-Seulement ? Alors c'est du toc !

-Mais non ! J'teu jure, c'est réel ! Tiens, reugarde jeu vais teu la mettre au poignet. Tu vois comme ça teu va bien ? C'est pas mal non ? Ca fait super mec ! Tu vas tomber les filles toi alors !»

Pendant que Gonzague admire la Rolex, Cédric est entouré d'autres individus qui veulent tous lui vendre leur pacotille.

«Moi jeu suis du Congo ! Dit l'un.

-Moi jeu suis Camerounais, vraiment, en tout cas ! Dit un autre.

-Moi, jeu suis Sénégalais ! Annonce un troisième.

-Vous venez d'arriver à Johannesburg ? Demande le Congolais en exposant sa denture blanc-neige.

-A peine une heure, répond Cédric.

-Vous etes des bleus alors ? Moi, ça fait dix ans ! Depuis la démocratie ANC !

-Ca fait dix ans que tu vends des lunettes de soleil aux feux rouges ? Demande Cédric.

-Ouais ! Tu connais « la débrouille » toi ? Non ? Et bien c'est comme ça l'Afrique. Tu teu débrouilles ou tu crèves. Alors nous, on seu débrouille comme des as et on n'est pas encore crevé...»

Ils rient tous en exhibant leurs superbes dentitions à faire baver d'envie les stars d'Hollywood. Les frères Lemaître rient aussi. Olivier s'est quand même approché. Il ne veut pas rater une bonne affaire.

Bill klaxonne. Il va démarrer. Les jeunes s'empressent de retourner au véhicule.

«Salut ! Dit Gonzague. Dommage pour la montre mais ça sera pour la prochaine fois.

-D'accord ! Salut et bonne route, répondent les marchands avec des salamalecs et en riant toujours autant »

Les jeunes sautent à l'arrière de la Landcruiser et s'installent.

«Alors ! Demande Raphaël, vous avez acheté quelque chose ?

-Tu nous prends pour des cons, toi ? Répond Gonzague. C'était d'la daube de Chine, leurs montres. Je préfère ma Longines qui m'a coûté 900 euros.

-Pareil pour les lunettes, ajoute Cédric. Moi, j'parie que Raphaël se serait fait avoir comme un puceau.

-Il faudra qu'on lui donne quelques leçons, dit Gonzague.

-Et le faire dépuceler, ajoute Cédric en éclatant de rire »

Une BMW Z4 s'arrête à côté d'eux au prochain feu rouge.

«Putain, la beuf ! S'exclame Cédric. Elle nous trouve décadents»

Une jolie blonde est au volant de la Z4. Cigarette fine au bout des doigts et lunettes de soleil Cartier. Gonzague lui fait son sourire de dragueur méridional-jusqu'au-bout-des-doigts.

Elle lui répond par une moue de dédain avec un geste obscène puis démarre.

«Casse-toi, pisseuse ! Brame l'aîné.

-On doit avoir l'air de pauvres mecs, suggère Olivier »

Une vieille camionnette toute cabossée roule à côté de la Toyota. Toute une équipe de maçons africains, habillés de bleus éclaboussés de plâtre, se sont entassés sur la plate forme arrière. Les ouvriers font de belles grimaces et font semblant d'ajuster des cravates inexistantes.

«Ils se foutent de nous, ces métèques ! Se plaint Cédric.

-Ignore les !» Répond Gonzague en les toisant de toute sa hauteur dédaigneuse.

Ils roulent à présent dans une banlieue dont les avenues sont plantées d'arbres Jacaranda. Des hauts murs cachent de superbes maisons bourgeoises avec terrains de tennis et piscines. Des voitures de luxe en sortent parfois.

«On doit approcher de la maison de tonton, dit Olivier. C'est tout à fait le genre de coin qui me plait»

Ils ouvrent tous de grands yeux d'admiration et de convoitise.

«Si c'est ça l'Afrique, je veux bien émigrer» dit Gonzague.

Un mini bus Isuzu les croise. Une vingtaine d'Africains y sont entassés.

«C'est ça, l'Afrique !» Dit Raphaël.

Quelques Ibis au plumage noir mordoré s'envolent d'un toit et planent au-dessus du véhicule en lançant leurs cris stridents qui résonnent comme des plaintes. « Ah- di- dah ! Au voleur ! Ah- di-dah ! » Les gros oiseaux s'en vont piquer l'herbe des jardins avec leurs becs en forme de cimeterre. Ils y déterrent et mangent ce qu'on appelle ici les crevettes de Parktown, de gros crickets répulsifs qui font hurler les femmes d'horreur et les font sauter sur les chaises.

La Landcruiser poursuit son chemin. Il est à peine neuf heures trente du matin et le soleil tape déjà comme en plein midi d'été. Le véhicule entre sur une nouvelle autoroute. Les jeunes sortent leurs casquettes de leurs sacs. A présent, la fatigue les assomme. La nuit précédente fut trop courte. Ils baillent l'un après l'autre à se démettre la mâchoire. Dans la cabine, les deux filles s'endorment elles-aussi.

«Bon sang, mais où est-ce qu'on va maintenant ? Demande Olivier avec une lueur d'angoisse dans le regard et une voix mal assurée.

-J'sais pas, dit Cédric. Regarde les panneaux :.... Bloemfontein... Kimberley...

-C'est quoi ces bleds ? Demande son frère.

-Des autres banlieues de Johannesburg, sans doute.

-Putain de ville ! S'exclame Gonzague. C'est méga immense, ici !»

Le véhicule dépasse bientôt les terrils des mines d'or puis longe Soweto.

« Tiens, voilà des bidonvilles, s'exclame Cédric »

Raphaël se prend d'un fou rire.

«Pourquoi tu rigoles, junior ? Demande Gonzague.

-C'est peut-être ici qu'habite tonton, répond-il en indiquant les rangées de maisonnettes »

Sa remarque est reçue dans le silence et la consternation. Puis Gonzague réplique :

« Au moins ici, Raphaël va se sentir chez lui. Ca ne l'changera pas de son HLM !

-Moi, je voudrais quand même savoir où on va ? Répète Olivier. Les townships, c'est super dangereux !

-Bill doit faire partie de la mafia du Nigeria, réplique Cédric. Il a du enlever tonton et maintenant, c'est notre tour ! On va être enfermés dans un bidonville de merde, à manger du chien ou du rat, jusqu'à ce que le père Sanchez paie la rançon !

-Tes parents devront vendre le restau et le studio de danse, Olivier, insiste Gonzague.

-T'en fait pas, cousin, ajoute Raphaël en lui tapotant l'épaule. Tu pourras toujours venir vivre dans mon HLM »

Olivier broie du noir et jette un regard courroucé à ses cousins.

« Ca y est, on a dépassé le bidonville, annonce Cédric.

-On va où alors ? Questionne Olivier en regardant la campagne d'herbe rase et de monticules de rochers calcinés par le soleil.

-Moi je commence à paniquer et j'vais sauter, dit Cédric en agrippant la rambarde.

-T'es con ! Cédric, hurle son frère en le retenant. Fais pas ça ! Il faut qu'on reste solidaires. Me laisse pas seul...

-Au point ou on en est, on est quand même nase ! »
Gonzague tape sur la vitre arrière du pick-up. Bill le regarde dans le rétroviseur.

« On va où ? Crie Gonzague... *Where we go?* »

Bill montre la route devant lui avec son index et sourit de toutes ses dents blanches.

« *To your uncle* ! Crie-t-il.

-Putain de zoulou de ta mère ! Répond l'aîné. Tu commences à faire chier la galerie... »

*

Dix minutes plus tard, la Landcruiser traverse une campagne de prairies jaunes comme le poil d'un chien galeux des townships. Quelques lignes haute-tension s'enfuient vers l'horizon. Leurs pylônes ressemblent à des squelettes de sapins de Noël.

« Quelle heure est-il ? demande Raphaël alors que les autres sont à moitié assoupis »

Gonzague tire machinalement sa manche pour lire l'heure. Horreur !

« Ma montre !? Merde où est ma Longines ! Putain, c'est pas vrai ! C'est encore à moi que ça devait arriver ! »

Cédric et Olivier ont aussitôt tâté leurs poignets.

« Ma Rado ! S'écrie Cédric. Je l'ai perdue moi aussi.

-Ma Tag ! S'exclame Olivier, horripilé. On me l'a volée »

Raphaël éclate de rire.

« Les vendeurs du feu rouge ! S'exclame Gonzague. C'est eux, ...les cons! Au voleur!

-Au voleur ! S'écrient les autres.

-C'est trop tard ! Dit Raphaël. On est bien trop loin »

Cédric se tâte les poches.

« Mon portable... Mon portefeuille !

-Mon MP3 ! S'écrie Olivier.

-Putain ! Ils nous ont tout volé.

-Les salauds ! Fumiers !»

Ils se lèvent tous trois pour crier leur haine mais ils sont déjà bien trop loin. Ils retombent sur les fesses, anéantis. Raphaël sait qu'il est préférable de ne plus rien dire. Ils seraient capables de le jeter par-dessus bord. Ils ont des mines patibulaires.

Gonzague se prend d'une crise de désespoir et crie comme un cochon qu'on égorge. De chaudes larmes lui tombent sur les joues.

« La merde ! C'est ça qu'on est venu chercher en Afrique ! On sait même pas où on va. On est perdu. Y'a plus qu'à se tirer une balle dans la tête »

Chapitre 12 - *Les grands espaces*

Voilà des heures que la camionnette roule sur une route goudronnée droite comme une piste d'atterrissage qui n'en finit pas de s'allonger et traverse une plaine qui s'étale à perte de vue. Elle ralentit tout à coup et vire à gauche pour entrer sur l'aire d'une station d'essence et d'un Fast Food. Les passagers se réveillent doucement, engourdis par tout le vent qui leur a coulé dans les oreilles et tournent la tête avec des regards hagards. Bill sort et annonce :

«C'mon guys! Time to go for wee-wee and to eat something.

-Qu'est-ce qu'illllll ... dit ? Demande Gonzague en baillant si fort qu'il en a mal à la mâchoire.

-Il dit qu'on est arrivé et que le Tonton est garagiste, répond Cédric en s'efforçant d'ouvrir ses paupières.

-Sans blague !

-On va voir»

Ils entrent dans le restaurant Fast Food et vont aux toilettes puis reviennent s'asseoir autour d'une petite table. Ils commandent sans comprendre grand chose et reçoivent triples hamburgers et des milk-shakes de couleur mauve qui génèrent des grimaces d'horreur.

«Tu crois qu'on peut manger ça ? Demande Olivier. Ça doit être plein de microbes.

-Prend un Alka Seizer avant et tu seras garanti de ne pas vomir dans la camionnette, répond Raphaël.

-J'vais pas gober ça ! Dit Cédric en contemplant des pommes frites huileuses.

-C'est d'la bouffe pour extra-terrestres, ajoute Gonzague.

-Dégueulasse !S'exclame Olivier. Moi je veux un steak frites, un verre de vin, du camembert...

- Tu rêves, répond Raphaël. C'est l'Afrique ici »

Ils se forcent quand même à manger en voyant Raphaël et les filles qui dévorent sans mot dire. Après un long silence de mastication et quelques renvois sonores de Gonzague.

«Putain, j'en rêve encore des salauds de voleurs des feus rouges.... Des qu'on arrive chez tonton j'envoie un fax a papa pour qu'il nous vire de l'argent d'urgence.

-Moi aussi, ajoute Olivier.

-Alors, les gars, on est où maintenant ? Demande Cédric. Encore loin ? Encore combien de kilomètres pour l'héritage ?»

Les autres haussent les épaules et regardent dans leurs assiettes.

«La galère ! Ajoute Cédric.

-Il faut qu'on fasse le point avec l'oncle Tom... Déclare Gonzague. Sérieusement! On doit savoir où on va, non ? Sinon, j'ai bien envie de m'arrêter ici»

Olivier s'esclaffe :

«Et tu vas repartir comment ? En stop ?

-On n'sait pas où on va. On n'a plus de portable et c'est un mafiosi qui nous conduit. Il ne lui reste plus qu'à nous violer tour à tour. C'est l'obscurité totale ! C'est la nuit du SIDA tropical ! J'ai la haine !

-Très bien, dit Cédric. Maintenant t'as fait le point.

-Pas encore ! J'suis d'avis qu'il faudrait mettre les points sur les « i » avec l'oncle Tom.

-Ok ! Vas-y, cause-lui donc !»

Bill mange son hamburger tout en lisant les pages d'affaires du quotidien local. Il émane de sa personne une légère senteur de transpiration qui prend ses racines dans les vallées des milles collines du natal, dans les champs de maïs et de haricots et les prés où broutent des petites vaches n'gumi qui résistent aux tiques, un relent qui rappelle l'odeur tiède de la glaise des fleuves du Zululand.

Gonzague réfléchit, toussote puis finalement regarde l'Africain de biais.

«*I want to...make the point*, lui dit-il.

-*What ?*

-C'est pas comme ça qu'on dit ? Demande Gonzague en se tournant vers les autres d'un air de celui qui doit passer son oral d'anglais sans avoir étudié.

-Montre-lui ton poing pour qu'il comprenne, suggère Cédric.

-C'est pas l'moment de faire le con !

-Essaie ! Ça risque rien»

Raphaël ne peut s'empêcher de sourire.

«T'es sur ? Demande Gonzague en regardant son poing.

-Ben oui, je crois»

Il montre alors son poing au chauffeur.

«*To make the point ...like...*»

Le chauffeur éclate de rire, hausse les épaules, engloutit le reste de son hamburger et se lève en annonçant :

«*Let's go !*

- Putain de pays ! radote Gonzague. Quel illettré ! Il pourrait pas parler français comme tout le monde»

*

C'est d'abord un ciel bleu parsemé de petits nuages qui moutonnent jusqu'à l'horizon puis s'en vont sans laisser tomber une goutte d'eau. Des oiseaux noirs à longue queue s'essoufflent en voletant au-dessus de la route. Ce sont des mâles qui cherchent à impressionner les femelles avec leur long appendice. Parfois, une grosse tortue s'apprête à traverser la route.

Plus loin, une iguane géante est stationnée au milieu de la chaussée et fait des pompes. La Landcruiser l'évite et l'iguane n'a par bougé d'un centimètre. On dirait qu'elle se demande quel éclair vient de passer devant ses yeux.

Le paysage est lunaire, sec, brûlé par un soleil de plomb. Un vent brûlant tournoie sur la terre assoiffée et fait monter des spirales de poussière comme des mini cyclones. Un aigle fait du sur place dans l'azur, tout en haut d'une éolienne et guette sa pitance. Ils sont arrivés au Karoo, ce semi- désert qui allonge sur plus de mille kilomètres son grand corps couleur de brique, qui s'étale épuisé, silencieux sous le soleil de feu. Dans les oueds desséchés, les cigales signalent que la vie s'accroche désespérément en attendant une pluie qui ne tombe parfois que tous les dix ans. C'est un pays d'immenses fermes à moutons, de fermes aux bâtiments cuits par le soleil où la seule fraîcheur du jour se cache sur la

véranda. Ici, les afrikaners appellent ‘stoep’ leur petite véranda qui court autour des maisons de pierre en offrant une maigre fraîcheur pour les longues siestes. De jour, le ciel est de plomb et le sol de cuivre. De nuit, la lune tremble comme un reflet sur du granit noir et la terre semble avoir disparu sous les pieds. L’air devient alors respirable et les nuits sont plus féériques que partout ailleurs. C’est dans cette contrée inhospitalière que le ciel de minuit ressemble au vieux manteau noir du Président Kruger piqué par des milliers de mites.

Les garçons se sont repliés entre les valises à l’arrière de la Landcruiser. Ils se sont emmitouflés pour s’abriter du vent qui siffle dans leurs oreilles et les saoule. Ils se sont rendormis en oubliant leurs soucis. Ainsi va la jeunesse. Plus tard, quand les frères Lemaître s’éveillent, ils regardent les plaines défilant et Gonzague est à nouveau anxieux.

« Tu crois qu’on va trouver des filles par ici ? Demande-t-il à son frère.

-C’est un grand pays et il y aura encore pas mal de villes.

-Je ne vois que des moutons ! C’est la dêche !»

Le véhicule passe une sorte de ruine en bord de route. Sur un pan de mur lézardé qui tient encore debout quelqu’un a peint en grandes lettres.

« *Karen’s sex shop* »

«Merde ! S’écrie Cédric. On arrive trop tard. Elle a fait faillite !

-Elle aurait du nous attendre.

-Tu penses ! Les moutons ça paie mal...»

La camionnette a quitté la nationale N1 à Colesberg. Elle a traversé Middelburg puis emprunté la route de Graaf Reinet. Vers dix sept heures, elle bifurque dans la direction de New Bethesda, puis elle entre sur une route secondaire en terre en levant un tourbillon de plâtre jaunâtre derrière elle. La poussière virevolte en aspergeant les garçons qui somnolent, groggy. Ils se rendorment et ne la sentent pas se glisser, insidieuse, sur leur peau, sous leurs habits de marque et dans leurs cheveux gominés.

A l’horizon, le ciel passe du bleu délavé au rose saumon. Le soleil tombe derrière les montagnes en étalant des ombres grandioses de métal cramoyé. L’herbe sèche de la plaine tourne au blond ambré et les montagnes lointaines prennent la teinte bleue d’une mer en colère.

Cela fait plus de huit heures qu’ils roulent au travers de l’Afrique du Sud. Il leur faut une autre demi-heure pour arriver au bout de la route de terre. Le véhicule ralentit, tourne et passe sous une arche construite en pierres brute, il cahote entre deux haies d’épineux puis s’immobilise. Le moteur s’éteint. Un silence inquiétant tombe sur le véhicule. Le nuage de

poussière blanche de la route ressemble à une épaisse brume. Les garçons reçoivent la poussière silencieuse sur leurs visages brûlés par le soleil et leurs beaux habits neufs. Ils toussent et se grattent la gorge.

Ils sortent de leur torpeur dans la demi-obscurité du crépuscule avec des étirements de chats qui s'éveillent. Ils se lèvent tour à tour, hébétés, les membres douloureux. Ils se frottent les yeux car la poussière les fait pleurer. Les larmes creusent de longs sillons dans la farine de leur maquillage poussiéreux qui fait penser à celui des vierges du Transkei.

«*Here we're guys!*» S'écrie Bill, en claquant sa portière.

Cédric jette un coup d'œil nerveux sur la platitude sombre et inquiétante des alentours. Il tourne lentement la tête vers l'avant du véhicule. Il ouvre la mâchoire comme pour respirer un air pur mais il ressemble à une statue de stuc avec la gueule ouverte.

«Putain ! C'est pour ça qu'on est venu ?» Grogne-t-il avec un ton de déception amère.

Gonzague tourne le buste puis la tête. On dirait le mime Marceau qui vient de pleurer.

«La misère ! J'en crois pas mes yeux !

-La déchéance totale !

-C'est foutu !»

Chapitre 13 *Le tonton*

Devant eux s'allonge une vieille maison de ferme aux murs chaulés, sertie entre quelques jacarandas et saules pleureurs. Le toit est de tôle ondulée rouillée par endroits et cuite par le soleil sans pitié du semi-désert. Le 'stoep', étroite véranda, court sur toute la façade, éventré en son milieu par un escalier de plusieurs marches usées par les décennies.

Une silhouette descend l'escalier dans la lueur du couchant. C'est un homme de grande taille qui semble avoir atteint la soixantaine.

Grisonnant et mal rasé, ses vêtements sont sobres mais sans allure. Il est élancé comme un cyprès et mince comme une canne à pêche. Sa peau a la couleur d'une olive brûlée et ses cheveux épais sont parsemés d'argent.

Sur la plate forme arrière de la camionnette, Cédric donne un coup de coude à son frère.

«Qu'est-ce qu'on est venu foutre dans ce putain de bled de merde ? Y'a pas d'fric ici !

-C'est d'la daube ! J'ai la haine ! C'est un héritage pour Bochiman ça !»

L'homme qui approche arbore un sourire qui plait de suite à Raphaël. Ses habits expriment une odeur de vieux cuir, de laine de mouton, de tabac et d'after-shave citronné. Il tend la main à ceux qui la veulent et, d'une voix de baryton, annonce :

«Bienvenue mes amis! Bienvenue dans notre havre de paix du Karoo ! J'espère que le voyage ne fut pas trop long ? Ah! Quelle belle jeunesse que voici! Voyons, laissez-moi deviner vos noms... »

Cédric murmure à Gonzague :

« J'vais péter un câble si on me donne pas tout de suite un billet retour !

-Bonjour tonton Marc ! S'exclame le jeune Sanchez. Moi, c'est Olivier»

Stratégie pour s'assurer les meilleurs morceaux pour les repas des prochaines semaines.

Les autres se présentent à tour de rôle.

Les filles ont le visage alangui de sommeil.

« Et vous, jolies demoiselles, vous êtes sans doute....

Gonzague ricane dans le dos de son frère :

« Jolies!?! Quel con! Tu n'vois que des moutons depuis trop longtemps, vieux! »

*

Ils font le tour du propriétaire sous la lumière pale d'un système d'électricité solaire.

« La première chambre à droite du couloir sera pour les filles, annonce leur hôte.

-La chambre rose Cendrillon pour les beufs, murmure Cédric en écho.

-De l'autre côté de la salle de bain, la première chambre sera pour Olivier et Raphaël.

- C'est la chambre bleue 'Prince Charmant', ironise Cédric.
- La dernière, au bout du couloir est pour Gonzague et son frère »

Les frères Lemaître inspectent leur chambre avec des mines déconfites. Ça ne sent pas le luxe ni le confort auquel ils sont habitués. Le sol de leur chambre est de ciment ciré, rouge ocre, astiqué par des générations de pieds nus. Celui du couloir est un vieux parquet en teak rhodésien qui geint sous les pieds.

« Ca pue la naphtaline ! se plaint Gonzague »

Ils ne peuvent s'imaginer que les meubles de style du Cap qui occupent chaque chambre sont de véritables antiquités. Une commode en bois 1780 de satin de Ceylan et stinkwood sud-africain occupe la chambre de Raphaël. Les meubles de la salle à manger sont en stinkwood et en bois jaune des forêts de l'Outeniqua au Cap. Les meubles massifs des autres chambres sont du 18^{ème} siècle, rares antiquités faites de bois de la province du Cap qui souffrait déjà à l'époque d'une déforestation massive.

Ils débarquent leurs valises et s'installent tandis que Bill rejoint leur oncle dans la cuisine pour préparer quelques tasses de café et des biscuits.

Un instant plus tard, Olivier entre chez les aînés avec une mine de dégoût:

« Vous avez vu les chiottes ? C'est pas possible ! On va attraper des bactéries»

Les cousins vont inspecter. Raphaël hausse les épaules et murmure :

« C'est pas grave, C'est la campagne !

-Je sens que je vais attraper la gastro, dit Cédric »

Les aînés vont s'allonger sur leurs lits et contemplant le plafond. Tout à coup, Cédric se lève :

«La télé ? T'as vu la télé ?

-Non !

-Y'a pas de télé ? Et l'ordi pour les emails ?

-Ni de court de tennis ?»

Ils font le tour de la maisonnette et reviennent les bras ballants. Ils n'ont trouvé qu'un vieux poste de télévision dans le salon.

«Quel trou de merde !... »

Ils manquent se heurter à leur oncle au détour du couloir.

«Désirez-vous quelque chose ? Demande ce dernier, affable.

-Euh...Oui tonton, répond Gonzague. Ou est le courriel ?

-Et bien vous me le donnez et Bill le poste quand il ira en ville.

-... !?

- Pardon ? J'hallucine ou quoi ?
- Mais non, Bill le poste a Graaf Reinet qui est à cent kilomètres d'ici.
- T'aurais pas des pigeons voyageur ? Murmure Cédric.
- Mais non tonton ! S'exclame Gonzague. Le courriel c'est l'Internet, l'email. Où est l'ordinateur ?
- Il n'y en a pas ici, mon grand. On est à la campagne.
- Merde alors ! C'est vraiment trop casse-couille !
- C'est mortel !
- Pouvez-vous être polis, s'il vous plait ?
- On n'est pas habitué quoi...C'est meganaze ici !
- C'est fin nul !
- C'est comme ça, répond Marc Dutoit qui en a vu d'autres. J'ai du papier à lettre si ça vous tente d'écrire à vos parents »

Il s'éloigne vers la véranda.

«Le souper sera prêt dans une demi-heure, dit-il en cherchant sa pipe au fond de sa poche. Nous le prendrons sur la véranda ce soir »

Les fils Lemaître restent figés, la bouche entre-ouverte à regarder la silhouette légèrement voûtée de leur oncle.

« Putain mais ça craint ! Bougonne Gonzague. Qu'est-ce qu'on est venu foutre dans ce bled !

-Un mois sans Internet, sans courriel, sans tennis, sans beufs, sans télé, mais j'vais éclater moi ! Geint Cédric.

-Déjà la, j'ai la haine !

-Ca va arracher ! On va s'péter le système nerveux dans c'trou de merde, conclut l'aîné»

Le futur lui donnera raison mais il ne le sait pas encore.

Olivier inspecte la porte de la chambre qu'il va partager avec Raphaël. Il s'encourt chercher son oncle.

«Y a pas de clef sur la porte, tonton Marc ! Lui dit-il avec inquiétude.

-Il n'y en a pas besoin.

-Moi je veux une clef pour fermer ma porte.

-As-tu quelque chose à cacher ?

-Non, mais ici c'est l'Afrique. Il faut penser à la sécurité»

Le tonton éclate de rire.

«On t'a bourré la tête avec des sornettes. Ici, au Karoo, ce n'est pas Johannesburg.

-Mais c'est le même pays, tonton !

-Sais-tu où sont les criminels les plus proches ? A cinq cents kilomètres d'ici ! Crois-tu qu'ils vont se taper six heures de voiture pour venir voler ton MP3 ?

-J'ai pas de MP3. On me l'a déjà volé !
 -Alors tu peux dormir tranquille...
 -N'empêche que c'est l'Afrique et que je vais avoir des tas de cauchemars si ma porte n'est pas fermée à clef.
 - Pour te rassurer, je dors avec portes et fenêtres ouvertes.
 -T'as l'habitude, toi.
 -Puisqu'il te dit que ça craint rien, interrompt Raphaël
 -Tais-toi, tu ne connais rien l'Afrique !
 -Raphaël sera ton garde du corps, Olivier, dit Cédric qui est venu se joindre à eux. Tu peux compter sur sa force fluette et sa bravoure.
 -Arrête de rire de moi. Je vais péter un plomb si j'ai pas de clef.
 -Tu as plus de chance d'être piqué par un scorpion ou mordu par un cobra que d'être volé, répond son oncle.
 -Quoi ? S'exclame Olivier avec appréhension. Il y a des serpents ici ?
 -Il y en a partout si on les cherche, répond son oncle.
 -Mais c'est pas vrai ! S'exclame le jeune Sanchez.
 -Tu les laisses en paix et ils ne viendront pas te chercher, ajoute Marc Dutoit, en s'éloignant vers la véranda, laissant ses neveux déballer leurs valises. Olivier continue à marmonner. On ne sait pas si ce sont des prières ou des imprécations.

Gonzague et Cédric poursuivent l'inspection de la maison.
 « Où est la bonne ? Demande Gonzague à son oncle.
 -Quelle bonne ?
 -Celle pour nettoyer et ranger. On nous avait promis.
 -Je n'ai pas besoin de bonne ici, dit le tonton. C'est une petite maison et si chacun fait un peu de travail, le ménage ne sera pas une corvée. Après tout, nous sommes tous en vacances, n'est-ce pas ?
 -Quelle merde alors ! Murmure Gonzague.
 -Pas de bonne et pas de problème, poursuit tonton. Pas d'ordinateur ni de téléphone, ni de bonne. C'est le retour à la nature, à la simplicité. La vie propre et saine par excellence ! Le repos total, loin de la pollution des villes, des gaz d'échappement et du bruit ; les vacances les plus écologiques qui soient ! Nous sommes tous ici pour apprendre à nous connaître. Nous n'avons pas besoin des distractions des villes pour ça.
 -Quelle merde...quelle déchéance ! C'est fin nul. Je vais me suicider ici ! »

Olivier a tiré sa valise jusqu'à sa chambre et la déballe religieusement. Il retire d'abord les fioles de sa pharmacie et les place dans un tiroir.
 « Oh non ! Se récrie-t-il. Y'en a deux de cassées.

- Ca fera moins de poids pour le voyage retour, lance Raphaël tout en rangeant ses habits.
- C'est pas toi qu'a la santé fragile ! S'il m'arrive un malheur vous serez tous responsables.
- Il t'arrivera un malheur si tu n'arrêtes pas d'y penser.
- T'as toujours la réponse qu'y faut pas avoir, dit Oliver en déballant toute sa panoplie religieuse et le reste de sa pharmacopée sous les yeux médusés de Raphaël.
- Ça alors, Olivier, c'est quoi tout ça ? Lui demande-t-il. Des médailles, des statuettes, des crucifix, des images pieuses, un missel... Ce sont tes gris-gris ou tes porte-bonheur ?
- Toi, t'y comprendras jamais rien. Ça n' sert même pas que je t'explique.
- Vas-y, éclaire ma lanterne. Franchement, j'aimerais bien savoir»

Olivier plonge son regard dans les yeux de son cousin pour savoir s'il se fiche de lui. Mais non... Il n'y a ni ironie, ni moquerie dans ces yeux là. Seulement de la curiosité.

« Ben voilà, dit Olivier avec une certaine réserve. Toutes les statuettes de la Vierge et du Christ et toutes les images, c'est pour la protection. Et là, dans le tiroir, toutes les fioles et les pilules, c'est pour le traitement.

- La prévention et la guérison ?
- C'est ça !
- Et ça marche tous tes trucs là ?
- Mais oui !
- Alors pourquoi t'es toujours malade ?
- Ça, c'est la fragilité de la constitution genetique. J'suis né comme ça, alors j'dois me protéger.
- T'as pas d'chance d'être né dans un courant d'air, dis donc ?»

Olivier acquiesce en rangeant ses bibelots. Il pense à ses images pieuses. Il est préférable de ne pas aller trop dans le détail. Il sait bien que ceux qui n'ont pas la foi n'y comprennent rien.

'Saint Touin-Touin pour éviter les rhumes des foins. Saint Doux pour éviter les coups. Saint Arthur pour les blessures. Saint Amant quand on a mal aux dents. Saint Ignace pour protéger de la crasse et j'en passe. Les Musulmans disent bien : « *Truc- chose, Allah !* » quand ils éternuent ou « *Machin- Chouette, Allah !* » quand ils toussent. Ils invoquent le saint nom de Mahomet - la paix soit avec lui - pour recevoir des grâces et éviter les malheurs. Alors pourquoi pas chez nous aussi ? S'ils implorant la protection d'Allah et de son prophète, nous c'est avec Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit. Par contre, Raphaël, l'infidèle, il n'est protégé par personne. Pas étonnant que sa mère ne trouve pas d'boulot. Elle porte la

poisse et il vaut mieux éviter ces gens là. Ils pourraient bien finir par nous la donner, leur poisse. Comme les microbes et les virus. Heureusement qu'on a le Bon Dieu pour nous protéger'

« Mon Dieu, j'aurais aimé avoir une chambre pour moi tout seul, murmure Oliver, au bout de son monologue silencieux»

Mais le cousin Raphaël tire Olivier de la rêverie de ses élucubrations magico-spirituelles.

« T'as bien d'la chance d'être protégé, toi !

-Peut-être, mais ça n' tombe pas du Ciel, la protection. Il faut la mériter. Il faut prier Dieu chaque jour. Il faut l'aimer et avoir la foi...

-La foi aveugle ?

-C'est ça !

-Moi, j'aime comprendre ce que je fais et ce qui se passe autour de moi. J'aime pas être aveugle.

-Mais si t'as la foi, t'es pas aveugle ! Nuance !

-Tes yeux ne voient que ce qu'on leur dit de voir. C'est comme être aveugle, çà. On te refile de la merde dans ton assiette. On te dit que c'est du filet- steak du Bon Dieu et tu bouffes en fermant les yeux, en remerciant le Ciel et Amen...

-Tu simplifies trop les choses. C'est plus profond.

-Bon, alors on en parlera plus tard. Si tu passes toutes tes vacances sans le moindre bobo, j'veux bien reconsidérer ma façon de penser et croire à tes gris-gris. D'accord ?

-D'accord,» répond Olivier en mettant ses mains sur les hanches et en jetant un coup d'œil curieux dans la valise ouverte de son cousin.

« T'as que ça, toi ?

-Et oui, j'suis pas né dans un courant d'air. J'ai pas besoin de toutes les protections !

-Pauv'mec ! Marmonne Olivier en sortant pots de confiture, sachets de bonbons, paquets de biscuits et autres victuailles de la sienne.

-Ça, c'est à moi ! Ajoute-t-il d'un ton péremptoire. Tu touches à mes affaires et t'es mort !

-J'm'en fou d'tes affaires, répond Raphaël en haussant les épaules »

Il ne lui faut pas plus de deux minutes pour ranger son linge dans l'armoire. Il prend sa casquette de base-ball et s'en va à la découverte.

En passant, il jette un coup d'œil par la porte entrouverte de ses cousins Lemaître. Les deux Samsonite sont ouvertes sur leurs lits respectifs.

« Ah, je me marre, chantonne Cédric ! Voici l'édifiante panoplie du parfait paysan du Karoo. Un Hugo Boss ! Et un ! Deux Ralph Lauren ! Et deux ! Trois Ted L'a- des- Puces ! Et trois ! Aucun Yves Sent L'hareng ! Aucun ! Et du Nike et de l'Adidas et du Donnay ! Allez donnez ! Ah je

rigole ! On va faire un défilé de mode pour les autruches à défaut de greluches.

-Putain, arrête ! S'écrie Gonzague. Tu m'énerves. J'ai la haine et tu m'énerves avec ton humour à la con !

-Ah, j'oubliais... »

Il sort un paquet de magazines de sa valise.

« Heureusement que j'ai pensé à ça, moi. Play Boy, Union, Husler ... On va pouvoir couper les photos pour décorer la chambre. On va marquer sur la porte : « *Adult Land* » Et ça ? . . .

Il tient un gros paquet de préservatifs en main.

« Abstinence, mon cher abbé ! A moins que tu veuilles jouer à saute-mouton !

-J'suis pas d'humeur a rigoler, s'écrie Gonzague. Tu la fermes ou j'te casse la gueule.

-Rassemble le troupeau, bêle son frère en saisissant les cinq boîtes de Viagra de Gonzague»

Raphaël sourit et s'éloigne vers la véranda. 'Comment allons-nous vivre un mois ici sans nous entretuer ?' Se demande-t-il avec une certaine anxiété.

Chapitre 14 *Le bout de la route*

La ferme Boesmanfontein s'épaule, au sud, contre deux chaînes de petites montagnes érodées par 200 millions d'années d'intempéries et d'accidents géologiques. L'une fut nommée Loots, du nom de la première famille qui s'y aventura et l'autre Naude, du nom de la seconde famille. La rivière Groot qui est sèche quatre vingt dix neuf ans par siècle fait sinuer son oued un kilomètre plus loin. Le contrefort des montagnes Baviaanskloof déferle ses vagues fossilisées derrière Loots et Naude. Puis, devant eux, vers le nord, c'est l'étendue infiniment plate du Karoo qui s'allonge jusqu'à l'horizon sa plaine de désolation. En décembre, la terre est d'un brun sec et brûlé comme celle d'un paysage lunaire. Les montagnes sont ternes et ridées comme une vieille peau d'éléphant. C'est un paysage barbouillé de boue sèche ! Un vent chaud hurle souvent dans l'oreille ; il grise et saoule. Il court comme un excité dans l'immense platitude du Karoo, sans rencontrer aucun obstacle pendant des centaines de kilomètres, jusqu'au moment où il est enfin confronté par la large chaîne de montagnes qui borde l'Océan Indien. Le ciel sans nuage est généralement d'un bleu gris délavé, usé par la chaleur continue.

Chez Marc Dutoit, les vieux hangars en ruine témoignent des activités passées de cette ferme. Un hangar abrite des tracteurs et outils rouillés ainsi que des rouleaux de barbelés rouillés.

Derrière, le paysage est brûlé, empreint de désolation et de solitude. Deux eucalyptus d'un vert poussiéreux amorcent le contour de la rivière sèche au lit rocailleux.

Des jacarandas et quelques saules pleureurs qui ombragent le petit étang derrière la maison créent une sensation d'oasis au milieu d'un semi-désert. Cet étang est alimenté par une éolienne. Quelques enclos abritent des chèvres aux longues oreilles brunes, des moutons Dorper, des Caraculs et quelques Springbok albinos rares. Parfois une grosse tortue s'aventure dans la fraîcheur de l'oasis pour venir brouter un peu de gazon. Des canards sauvages la survolent occasionnellement en perforant l'air sec et cassant de leur bec orangé. La marre est leur oasis et ils s'y posent avec timidité. La végétation se fait rare dès que l'on dépasse le périmètre des bâtiments de la ferme. Entre buissons desséchés et cailloux s'étalent des taches de terre nue, quelques épineux et plantes grasses, que seules les chèvres tenaces broutent, et parfois, une touffe d'herbe oubliée par les moutons. Puis ce sont des rangées de cactus Algarve dont les fleurs montent comme des pins parasol, des buissons d'épineux dont les épines sont aussi longues que les doigts de la main et plus nombreuses que les feuilles. L'arbuste lui-même a dû se créer un système de défense contre les herbivores à la recherche de feuilles tendres. On y trouve

également des figues de barbaries qui, en décembre, ressemblent à des doigts potelés, rouges ou verdâtres, au bout de grosses pattes plates.

Une épave rouillée de Studebaker sert aujourd'hui d'abri à quelques lézards. Des enfants y avaient autrefois établi leur terrain de jeu.

*

Le lendemain de leur arrivée, les jeunes visiteurs sont éveillés à huit heures par une cloche qui pend sur le stoep.

La première réaction des aînés, lorsqu'ils émergent de leur sommeil, est d'examiner le paysage au-delà de la fenêtre de leur chambre.

« Grande ferme, hein ? Ricane Cédric en se frottant les yeux et en clignant vers les espaces de pierraille où seuls cactus, aloès ou quelques chèvres peuvent survivre »

A distance, devant lui, une montagne usée et brûlée par des millions d'années de soleil et d'intempéries s'allonge, fatiguée comme un vieil épis de maïs sec, éclatée, déchiquetée, aride et désolée.

Ce matin, le ciel est aussi vide de nuages que la terre l'est de buissons et de touffes d'herbe. L'air est d'une tranquillité lunaire, d'une paix profondément enracinée qui donne l'impression à l'homme que son âme se consume dans l'immensité et ne fait plus qu'un avec le plateau démesuré. Mais ceci n'est pas l'état d'âme des aînés ce matin !

Après quelques ablutions rapides et un petit déjeuner de céréales, fruits, œufs et bacon, Marc Dutoit emmène ses hôtes faire le tour du propriétaire.

« Autrefois, cette ferme fut prospère lorsque le prix de la laine était élevé, leur explique-t-il. Les pionniers Afrikaners s'installèrent ici au 18ème siècle. La région était infestée de léopards, de chacals, hyènes et lynx qui décimaient les troupeaux. Il fallait des bergers armés et de gros chiens pour protéger les moutons. Il n'était pas rare de perdre une centaine de bêtes en une nuit. Les Bochimans furent aussi une menace permanente. Il y en avait des milliers dans la région.

« C'était aussi l'époque des énormes migrations de springboks. Ces antilopes descendaient soudain du Kalahari par dizaines de millions et traversaient le Karoo en une course de plus en plus folle et meurtrière. Les premières migrations furent une catastrophe pour les pionniers. Les suivantes furent la manne promise par Dieu à son peuple qui cherchait la Terre Promise. Il a suffi d'un siècle pour que le « peuple choisi » massacre plusieurs dizaines de millions de têtes avec ses mausers en se

plaçant dans des endroits stratégiques, lors des migrations sauvages. La viande de gibier séchée qu'on appelle ici le Biltong eut un succès fou dans tout le pays. Plus tard, la guerre des Boers ne fit que renforcer la tuerie des antilopes car, d'un côté les Boers n'avaient plus de revenus après leur défaite, et de l'autre, l'armée impériale Britannique prit goût à cette viande séchée. L'Afrikaner se mit à chasser pour survivre et trouva un marché florissant auprès des soldats de sa Majesté. Ceux-ci firent découvrir le Biltong à leurs familles en Grande Bretagne. Les immenses troupeaux n'eurent aucune chance contre la gourmandise du vainqueur et le désespoir du vaincu »

Ils marchent en file indienne en longeant une clôture barbelée derrière laquelle se trouvent quelques enclos. Raphaël observe des taches noires accrochées à certaines épines des barbelés. Il s'approche pour inspecter et s'exclame, surpris :

« Tonton, il y a des criquets morts sur les barbelés... »

L'oncle s'arrête et revient sur ses pas.

« Ah ! Répond-il. Ca, mes amis, c'est l'œuvre du 'bourreau' !

- Du bourreau ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Un oiseau qu'on appelle en afrikaans 'le laxman' et en anglais le 'hangman', soit celui qui tranchait la tête aux condamnés...

- Mais pourquoi ?

-C'est un oiseau du type *boubou* ou *shrike* qui collecte des insectes et vient les piquer sur les épines pour les faire sécher au soleil. Il a ainsi une provision de viande séchée pour les jours de pénurie.

-C'est incroyable, s'étonne Raphaël. Comment un oiseau peut agir presque comme des humains !

-Oui Raphaël ! Ca m'a beaucoup étonné, moi aussi.

-Olivier, si un jour tu es en manque de viande tu peux venir ici, dit Cédric.

- A quoi servent ces hangars en ruine, demande Albane en pointant le doigt vers des bâtiments décrépis.

- Ils servaient autrefois pour la tonte des moutons et pour stocker les bales de laine. Les deux autres nous servent encore »

Le premier hangar n'a pas de murs et sert de fourre-tout où sont entassés pêle-mêle de vieux outils agricoles rouillés et des centaines de rouleaux de fil barbelé. Le second est très différent. Les quatre murs sont en briques couleur terra cotta. La porte à double battant en tôle ondulée est fermée avec une grosse chaîne et un cadenas. On y a aussi posé des scellés. Sur la droite, une petite fenêtre est également fermée. Contrairement aux autres bâtiments qui sont ouverts à tous vents celui-ci semble cacher quelque chose.

« Vous pouvez fouiner dans tous les hangars et faire ce que vous voulez des trésors qui s’y cachent..., annonce Marc Dutoit.

-Trésors ! Ricane Gonzague assez loin pour ne pas être entendu. Quel putain d’héritage !

-Mais ce hangar ci, je vous l’interdis, poursuit l’oncle. Je vous défends d’y entrer sous aucun prétexte.

-Qu’y- a-t-il là dedans, demande Olivier qui n’aime pas qu’on chatouille sa curiosité.

-Les serpents et les scorpions les plus venimeux au monde, grimace Cédric »

Cette suggestion laisse Olivier pantois.

« Vous n’y trouverez rien d’intéressant pour vous, dit Marc Dutoit.

-C’est comme la pomme et le serpent dans ta bible, ajoute Cédric en se tournant vers Olivier. C’est l’arbre de la connaissance !

-A présent allons voir les enclos, poursuit Marc. Nous avons de beaux spécimens de mérinos, dorpers, karakuls, Leicesters et aoudads.

-J’en suis bien aise, marmonne Cédric avec un mépris grandiose.

-Nous avons aussi quatre jeunes antilopes springbok albinos, poursuit Marc. Elles mangent dans la main et elles gambadent comme des ressorts.

-J’aurais préféré de belles salopes, murmure Gonzague dans l’oreille de son frère.

-Moi, j’aimerais savoir ce qu’il nous cache dans le hangar, marmonne Olivier.

-Un court de tennis couvert et climatisé, suggère Cédric.

-T’es fin nul !»

Marc poursuit la visite de sa ferme en passant près de quatre vieux pêchers aux troncs aussi tordus que les oliviers du Nouveau Testament.

« Ils donnent encore des fruits mais la saison est passée, dit Marc.

-Ca n’fait rien, on mangera l’écorce, marmonne Cédric »

Plus loin, un plant de vigne muscat au tronc de trente centimètres de diamètre monte sur une tonnelle à côté du réservoir d’eau et de l’éolienne. De belles grappes pendent sous la treille.

« Servez-vous si vous le désirez, dit Marc. Méfiez-vous des guêpes »

Derrière les algarves et l’épave de la Studebaker courent les murs des vieux kraals. Ils rappellent les ruines d’un petit royaume africain d’autrefois.

« On y parquait les moutons à l’époque glorieuse où la laine était chère, dit Marc. On y amenait d’immenses troupeaux pour la tonte. Ils repartaient, tout roses et tout nus, avec un berger et ses chiens pour passer

plusieurs mois dans les terres lointaines. Les kraals protégeaient aussi les agneaux des chacals et des léopards.

-Nus et roses ? » Murmure Gonzague en rêvant de choses impossibles.

La lumière de fin de matinée est crue et blanche comme un éclair figé. Elle étouffe tous les bruits, elle chauffe l'air sec qui murmure ou crispe dans les oreilles alors que tout somnole, accablé par l'immensité du ciel en feu et du désert calciné.

C'est l'heure où les cobras, les vipères *puffader* et les *skaapstekers* jaunes sortent de leurs trous et viennent réchauffer leur sang froid sur les pierres plates embrasées de soleil.

C'est une heure de profonde solitude. Les bruissements *driedoring*, *brosdoring* et *klapperbos* sont figés dans une éternité de silence. Le lit de la rivière est sec comme un oued marocain parsemé de *taaibos* et de mimosas. Entre les épineux, la terre est rouge comme de grandes flaques de sang caillé. Au loin, les *kopjes* ces petites collines stériles de pierres et de rochers abritent des familles de suricates qu'on appelle ici *meerkats*. Ceux-ci sont souvent debout, en file indienne, près de leur terrier, les pattes avant pendantes, le nez humant les odeurs étrangères devant des pierres d'un rouge rouille, grillées par des millions d'années de soleil infernal. Frappez ces pierres avec un marteau de géologue et elles tintent comme des cloches.

Il est temps d'aller se réfugier vers la fraîcheur des vérandas.

« Dans ce vaste semi-désert on trouve beaucoup de fermettes abandonnées, dit Marc.

-Pas étonnant ! répond Cédric»

Il aurait pu ajouter que, près d'elles, les frondaisons des vieux saules tordus recouvrent parfois des wagons délabrés de prospecteurs du grand trek, figés comme tout ce pays où tout semble intemporel.

Les montagnes bleues sont couchées au bout du plateau solitaire et s'étalent dans la lumière du matin qui tournent au rose, au mauve puis au jaune mordoré en fin d'après midi.

« Autrefois, des avions se perdaient dans le Karoo, dit Marc en passant sous l'éolienne. Les pilotes mourraient de soif.

« Le Karoo vécu maintes fois l'agonie des sécheresses et celles des inondations soudaines. Durant les longues années d'aridité d'avant la seconde guerre mondiale, des familles entières de métis furent décimées. Les survivants étaient ceux qui avaient pu se nourrir de serpents, de chiens ou de tortues.

-Menu de ce soir ? Demande Cédric »

Marc se penche pour lever un morceau de fil barbelé d'une vieille clôture.

« Si ça vous chante, je vous emmènerais en randonnée avec la Landcruiser pour visiter les grands espaces. Mais il faut que vous veniez tous »

Gonzague et Cédric pouffent de rire.

« On a déjà assez bouffé de poussière! Merci tonton mais on sera bien ici. Ca ne me dit rien d'aller me griller la cervelle dans un désert où il n'y a rien à voir à part quelques moutons et quelques buissons séchés.

-Moi aussi, je préfère rester ici, ajoute Cédric.

-Et moi aussi, dit Olivier.

-Bon, puisque c'est l'avis de la majorité, je n'insiste pas à vous offrir des activités saines »

*

Ils se reposent à présent sur les canapés du *stoep*, l'étroite véranda qui longe les façades Nord et Est de la maison et dont la toiture de zinc est couverte par un épais bougainvillier aux grappes de fleurs mauve. On se réfugie d'un côté ou d'un autre du *stoep* selon la position du soleil pour chercher un peu de fraîcheur.

Des canapés en osier et leurs gros coussins couleur crème caramel sont placés le long des murs et offrent un sanctuaire parfait pour la sieste d'après-midi. Marc et Bill y prennent leur petit-déjeuner à l'aube et le thé et des biscuits rusks vers dix heures, lorsqu'ils ne sont pas en vadrouille. Marc s'allonge parfois l'après-midi sur un des canapés et s'endort en écoutant les cigales grincer leurs élytres dans les jacarandas ou les saules. Entre dix heures et dix huit heures, le paysage du Karoo miroite dans un silence pétrifié. On n'y voit que des mirages.

A présent, de grosses gouttes de transpiration perlent sur le front des jeunes voyageurs. Ce n'était qu'hier qu'ils se protégeaient du froid avec pull-overs et blousons.

Les filles sont allées chercher des jus de fruits et des glaçons dans la cuisine. Gonzague est affalé dans un fauteuil. La chaleur l'accable mais elle éveille aussi sa concupiscence. Il commence à regarder Natacha avec des yeux nouveaux. Serait-elle une proie facile dans ce désert de pénitence absolue ?

Olivier étale un gel anti- moustique de sa tête jusqu'au bout de ses pieds.

« Que fais-tu ? Lui demande Marc.

-Je prends mes précautions contre la malaria.

-Il n'y a pas de moustiques au Karoo, répond Marc avec un sourire compatissant. Nous n'avons pas assez d'eau pour qu'ils s'y reproduisent.

-T'es sur ?

-Crois-moi, je connais ce pays depuis des années »

Gonzague avale son jus de mangue d'un trait.

« Alors tonton, elle est vraiment grande ta ferme, dit-il avec une pointe de raillerie.

-Moyenne.

-Moyenne comme quoi ? Combien d'hectares ?

-Environ trente mille.

-Trente mille ? C'est hallucinant, ça ! »

Cédric siffle sa surprise.

« Déjà là, c'est trop bien ! Génial !

-C'est pas possible ! ajoute Gonzague.

-Pourquoi donc ?

-Ça n'existe pas des fermes de trente mille hectares.

-En Europe peut-être, mais pas sous les tropiques.

-T'es sur que les hectares sont pareil ici qu'en Europe ?

-Cent mètres par cent mètres!

-Alors, elle doit valoir bonbon ta ferme ? C'est un sacré investissement !

-Tu crois ?

-J'y pense bien. Trente mille hectares !

-En équivalent Euros, ça donne environ vingt Euros l'hectare. Soit, une valeur totale de six cent milles Euros.

-Quoi ? Seulement...

-As-tu regardé cette terre ? Demande Marc. C'est un semi- désert, pas une terre à blé. Juste bonne pour les moutons. S'il pleuvait plus régulièrement on en tirerait davantage. Mais il n'est pas tombé une goutte depuis dix ans. Les moutons n'ont pas grand chose à manger. Qui peut être intéressé par une terre pareille ?

-Mais alors pourquoi t'y restes ?

-Tais-toi! Ordonne soudain Marc en allongeant ses mains vers la plaine. Ecoute ! Entends-tu quelque chose ?

-Non...

-Respire fort. Regarde. Qu'y a-t-il autour de toi ?

-J'sais pas moi... Le silence ?

-C'est ça, tu y arrives. C'est le grand silence du Karoo. La paix, la quiétude des grands espaces. Un air pur, loin des villes et du stress. Ça n'a aucune valeur marchande, ça mon grand. Tu peux ajouter quelques zéros à mon prix et je ne vends pas. Pour moi, c'est sublime.

-Pour moi, ça me donne la chiasse, ce silence, répond Cédric.

-Tu es trop habitué au bruit et à la pollution. Sais-tu ce que veut dire *Karoo* en langue bochimán ? C'est « la terre qui n'en finit pas », les horizons infinis, la terre qui court jusqu'au bout du monde, le grand vide, la source de toute inspiration. Voilà ce qui m'attire dans ces lieux. Ici, rien ne me distrait. J'y rencontre l'éternité, chaque jour.

-N'empêche que ça me donne la chiasse . . .Et j'ai pas envie d'avoir la chiasse pour l'éternité !

-Quel âge as-tu ?

-Vingt trois !

-Tu ne connais rien à la vie.

-... ! »

Marc tape le culot de sa pipe contre la semelle de sa bottine et reste un moment silencieux. Son regard se perd vers la voûte céleste. Il poursuit :

« Il n'est pas d'ignorance plus grave que le refus de reconnaître le merveilleux de la nature dans toutes ses manifestations animales ou végétales et l'inouïe complexité du mystère de la vie. Cette ignorance restera toujours le plus grand danger à la survie de l'espèce humaine. Certainement bien plus grand danger que les météores, les tsunamis ou les extra terrestres!

-Moi j'ai déjà bien vécu, annonce Gonzague. Je connais la vie...

-Quelle effroyable prétention! Dans quelques décennies tu te réveilleras peut-être de ton ignorance.

-Ca t'arrive jamais de te sentir seul? Demande Olivier.

-Oui, bien sur que ça m'arrive.

-Alors qu'est ce que tu fais ? Tu allumes la télé ou tu vas danser au village ? Demande Cédric.

-Et bien détrompez vous. Ni l'un, ni l'autre. Je prends des provisions, mon fusil et mon sac de couchage et je pars en moto le plus loin possible dans le Karoo.

-Encore plus désolé qu'ici ?

-Oui, dans le coin le plus désertique que je puisse trouver....

-Ce gars est complètement barjot! Bafouille Gonzague.

-Alors, comme ça tu guéris la solitude par encore plus de solitude ? Demande Raphaël.

-Exact ! C'est la meilleure approche. Si tu cherches des amusements factices, tu ne fais que repousser ta solitude pour quelque temps. Alors qu'en t'isolant davantage tu te guéris complètement de la solitude.

-J'en ais rencontré des fous, mais celui-la, y bat tous les records, murmure Gonzague.

-Mais de quoi vis-tu, tonton, si tes moutons crèvent de faim ? Demande Cédric qui cherche encore le trésor.

-On se débrouille.

-Comme les gars des feux rouges ?

-Alors on est venu au bout du monde pour apprendre à se débrouiller ? Se plaint l'aîné. C'est ça ? Y'a rien à faucher ici. Moi, si ça continue, je vais me suicider. J'peux pas supporter ce bled! »

Marc plonge un regard austère sur Gonzague. Une obscurité éphémère vient de passer dans ses yeux. On sent qu'à l'intérieur de son corps, une chose vient d'éclater. Un tic paraît sur sa paupière gauche. Une certaine nervosité qu'il cache fort bien.

« Gonzague, j'aimerais que tu arrêtes de parler de suicide !

-Attends que la pluie tombe pour ça, dit Cédric. C'est sa chanson préférée.

-N'empêche que j'suis pas venu ici pour recevoir des sermons, grogne Gonzague.

-Tu n'es pas venu ici pour apprendre quoi que ce soit. Je t'ai invité. Tu as accepté. C'est à moi à apprendre.

-Si on avait su...

-On n'aurait pas venu... ajoute Cédric.

-Tu n'avais qu'à demander. A quoi te sert ta langue ? »

Gonzague n'a plus envie de répondre. Il regarde Natacha de biais et sait très bien à quoi lui sert sa langue.

*

Raphaël converse un peu plus loin avec Albane. Il est parvenu à la sortir de son mutisme timide. Sa tête est baissée. Il distingue à peine son visage derrière les longues mèches de cheveux qui tombent sur ses yeux. La jeune fille s'échappe à peine d'une adolescence poignante. Ses cheveux couleur de paille tombée dans la cendre cachent une acné déprimante. Son haleine est fétide et elle parle très peu. Elle porte des lunettes épaisses et démodées qui dissimulent un regard morne comme certaines institutrices de l'Ecole des Enfants de Marie. Ses vêtements amples et gris cachent un corps sans féminité. Elle porte des nu-pieds trop grands car ses pieds transpirent abondamment et sentent trop souvent le Reblochon oublié.

Tout en elle suinte la gêne et l'inconfort. Certes son corps lui déplaît énormément mais son état d'âme est davantage causé par le fait qu'elle a horreur d'elle même a force d'avoir été bafouée et abusée par un père dément.

« Vous êtes de la famille du tonton ? Lui demande Raphaël à brûle pourpoint.

-Non, pas du tout, répond-elle en fixant le bout de ses tongs.

-Tu ne le connaissais pas avant de venir ici ?

-Non.

-Alors pourquoi vous a-t-il invités ? »

Albane est considérablement avare de paroles.

« C'est à cause de ma mère.

-Elle va venir ?

-Non, elle est morte, il y a deux mois.

-Oh ! Je m'excuse...

-C'est rien.

-Elle était malade ?

-Malade d'amour, répond la jeune fille d'un ton sec.

-Pour ton père ?

-Mon père ne vaut pas qu'on l'aime.

-Elle n'est pas morte de maladie alors, déclare Raphaël qui se demande si sa curiosité n'est pas malsaine »

Elle ne répond pas.

« Je t'embête avec mes questions ?

-Non !... Ma mère s'est suicidée.

-Oh non ! S'exclame Raphaël en étouffant sa voix. Je suis désolé. Je suis stupide de t'ennuyer comme ça. Excuse-moi !

-J'avais quand même envie d'en parler à quelqu'un. J'ai compris pourquoi elle l'a fait...

-Pourquoi ?

-Elle m'a dit qu'elle était tombée amoureuse folle à seize ans. Elle a attendu le garçon très longtemps. Puis, finalement, elle s'est mariée avec mon père.

-C'est une histoire triste.

-Ce qui est vraiment triste, c'est qu'elle a revu l'amour de sa vie l'année dernière, après quarante ans de séparation. Il est mort d'une crise cardiaque quelques mois plus tard.

- Ils n'ont pas eu beaucoup de temps pour s'aimer !

-Après ça, elle n'était plus pareille. Elle n'avait plus goût à vivre.

-Même pas pour vous deux ?

-On n'est juste que des accidents dans sa vie.

-Elle était égoïste !

-Je n’crois pas. Elle a eu un grand amour et un grand drame »
 Raphaël est perdu dans ses pensées. Comment peut-on être fou d’amour pendant quarante ans sans voir l’autre et puis se suicider quand il meurt ? Ca le dépasse.

« Ca n’vaut rien d’être fou d’amour, dit-il.

-Je n’sais pas. Je n’ peux pas te répondre »

*

Derrière l’éolienne, retenu par un mur de béton, languit l’étang presque entièrement recouvert de roseaux et couronné par plusieurs saules pleureurs. La seule oasis de verdure a des kilomètres a la ronde !

Le second matin, Raphaël est réveillé à l’aube par les bandes de tisserins qui chahutent dans les roseaux. Un nombre impressionnant d’autres oiseaux exotiques dont certains ont un plumage noir mordoré ne font que passer et s’arrêtent pour une brève visite au bord de l’étang. Des oies égyptiennes et des cigognes restent plusieurs jours avant de s’envoler vers leurs traversées intercontinentales.

Raphaël appelle son cousin qui ronfle en sifflant :

« Olivier! Réveille-toi! Tu viens faire une ballade? Ecoute comme les oiseaux chantent ici...

-Quoi ? Bafouille le jeune Sanchez. Mais t’es fou ou quoi ? T’as pas vu l’heure ? Laisse moi dormir !

-Bon, ça va. J’y vais seul. C’est mieux »

Raphaël pense aux mots de madame Cafalgua : « Sans oiseaux, il n’y a pas de bonheur » Ici, les oiseaux gazouillent, sifflent, chantent, sautent sans cesse de roseau en roseau ou de branche en branche, occupés par leurs mystérieuses activités.

Il enfle ses habits de randonneur et se dit qu’il ne sait pas trop bien en quoi consiste le bonheur. Cependant, malgré la présence irritante de ses cousins, il sent que les grands espaces l’appellent et allument en lui une flamme de curiosité et une joie profonde. Peut-être est-ce le début du bonheur, se dit-il.

Il traverse le couloir de la maison silencieuse, fait craquer le vieux plancher poli et se dirige vers la véranda.

Le bonheur est peut-être ce qu'on ressent quand on n'a aucune oisiveté, se dit alors l'adolescent en ouvrant la porte d'entrée et en ajustant sa casquette.

« Bonjour les oiseaux, murmure-t-il en souriant. Bonjour la nature ! »

Il regarde le chemin poussiéreux, il scrute les collines mauves et toute cette nature étrange qui l'invite et l'attire. Il ferme doucement la porte derrière lui et ses pieds vont faire crisser le gravier.

*

En quelques matinées, Raphaël découvre que sous ses airs stériles, le Karoo cache l'une des plus belles floralies d'Afrique, la plus grande variété de succulents au monde : euphorbes, stapelas sans feuilles, succulents avec feuilles mais sans tiges et succulents qui se déguisent en pierres. Dans la maigre végétation uniforme et sous les petits buissons épineux se cachent cinq à six plantes qui se serrent l'une contre l'autre pour bénéficier de l'ombre rare et d'un support mutuel singulier. Sous les épineux se cachent des plantes comestibles pour les moutons mais aussi des serpents venimeux.

A cette époque, de nombreuses plantes sont sèches et apparemment sans vie. Elles attendent patiemment la pluie qui les fera renaître. On trouve ici une grande variété de petits buissons tels que les *driedorings* aux fleurs blanches, les *wilde granaat* aux fleurs jaune brillant, le *brakbos*, le *kersbos*, le *gannabos* aux belles feuilles vertes et le *rozyntjebos*. Et parfois, un plant de *testu dinaria elephantipes* ou pied d'éléphant, plante protégée qui peut atteindre un mètre cinquante en un demi-siècle et qui produit de la cortisone.

*

Marc Dutoit possède une vieille Harley qu'il monte très tôt chaque matin pour 'faire le tour du propriétaire'. Bill le suit souvent avec la Landcruiser. Raphaël se demande où ils vont.

Une fin d'après-midi, Gonzague et Cédric sont allongés sur leurs lits, abattus par l'intense chaleur.

« Putain j'ai la haine, se plaint Cédric. Ce type est trop flippant ! Trente mille hectares de désert ! Pas d'eau, seulement de la pisse de mouton pour arroser tous ces hectares !!

-Je crois que le mouton...euh ! le tonton nous ment, dit Gonzague. Il ne veut pas qu'on connaisse la valeur de l'héritage. Moi, j'veux en savoir plus...Et puis, ce hangar interdit, ça veut dire quoi ?

-C'est peut être un entrepôt de drogue ? On devrait essayer d'fumer d'la crotte de mouton pour voir si ça fait l'même effet que le shit !

-Moi, j' pense qu'y doit y avoir des diamants sous la terre, hallucine Gonzague. Y'en a partout dans ce pays. Y fait peut être de la fraude de diamants »

Cet après-midi, le soleil frôle le raz des collines quand Marc et Bill reviennent de leur tournée. Ils garent la camionnette devant l'entrée du hangar interdit. Marc ouvre un battant de la porte et les deux hommes déchargent plusieurs caisses de la plate-forme arrière du véhicule. Ils les emportent dans le hangar, ferment la porte derrière eux et en ressortent une demi-heure plus tard.

Olivier a découvert leur manège alors qu'il rêvassait appuyé sur le rebord de la fenêtre de sa chambre. Il s'est encouru vers la véranda.

« Vite ! Vite ! Souffle-t-il tout époumoné de son sprint à travers le couloir.

-Qu'est-ce que t'as encore Olivier ? T'en fait une tête !

-Venez-voir, vite !

-Quoi ?

-Tonton et Bill...Y...Y...Y rentrent des caisses de drogue dans le hangar !

-De drogue ? Comment tu sais ?

-C'est des caisses fermées...Vite venez-voir ! »

Ils s'encourent dans sa chambre et observent les allées venues des deux hommes.

« Je me demande bien ce qu'ils font dans ce hangar, marmonne Cédric en haussant un sourcil impatient. C'est bien louche tout ça.

-Bizarre ! Bizarre ! Bafouille son frère, en se curant le nez »

Chapitre 15 *Natacha*

Les filles occupent la chambre attenante à celle de Marc Dutoit. C'est une chambre vaste au parquet poli par les décennies, avec un plafond très haut pour assurer un peu de fraîcheur. Deux commodes en bois de rose de Java et bois de camphre de Chine du 18^{ème} siècle lui donnent une allure d'austérité calviniste. Les rideaux et les couvre-lit, sont en coton décorés de bougainvilliers stylisés. Les lits sont en bois mélangés stinkwood et yellowwood. C'est celle que Cédric appelle 'la chambre rose Cendrillon'.

A côté, la salle de bain est carrelée avec une faïence bleu ciel et possède une baignoire en émail blanc et pieds de sphinx qui, comme le prétend Cédric, 'a vu défiler les culs blancs de générations de prudes afrikaners réformés'.

La chambre des frères Lemaître est la plus éloignée. Cédric prétend qu'elle est meublée avec de lourds meubles qui semblent dater de l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Le meuble de valeur est une haute armoire en ébène mauricien et kaliatur indien. Ce style déplaît fortement à Gonzague qui préfère la légèreté des meubles scandinaves depuis qu'il a découvert l'érotisme du soleil de minuit avec une certaine Christina Ericson. Mais le doux soleil scandinave est un astre différent de celui du Karoo qui vous tombe sur les paupières comme une coulée de plomb.

A défaut de Christina, Gonzague reloue Natacha. En période de Ramadan, se dit-il, il ne faut pas faire le difficile surtout lorsqu'il n'y a rien d'autre à se mettre sous la dent. Un soir, au bord du feu, Marc Dutoit semble plongé dans un silence contemplatif mais il n'est pas dupe du jeu de l'aîné.

Natacha est une de ces créatures qui ne peuvent s'empêcher de s'attirer des problèmes. A l'âge de seize ans, elle a pris la 404 de son père et invité un copain pour une ballade amoureuse. Elle l'a laissé conduire car elle préférait avoir les mains libres. Elle a joué avec son changement de vitesse pendant qu'il roulait à cent vingt. Elle s'est excitée. Il l'était déjà.

Elle a coincé les bourses du jeune homme avec la fermeture éclair de sa braguette. Il a hurlé, raté son virage et percuté un platane. Il est mort dans un orgasme. Elle s'en est sortie sans égratignures. Tous les torts furent portés sur le compte du chauffard voleur de voiture.

Quelques mois plus tard, elle accompagnait des amis pour une soirée d'anniversaire. Six dans une Renault 5. Deux garçons ayant entre eux cinq pilules d'ecstasy, trois filles ayant dans leurs sacs dix préservatifs, dix tablettes d'acide, cinquante grammes de hachisch et Dieu sait quoi d'autre. Contrôle de police. Sauve qui peut! On jette la camelote par les vitres. Trop tard. On se retrouve en tôle avec des ennuis pas possibles.

Natacha est la candidate parfaite pour grossesse accidentelle, mariage forcé avec un type qui deviendra soûlard, violent, inconsideré, et qui ira faire des gosses aux autres pendant que sa femme accouchera de son huitième.

Ne dit-on pas que dans la vie, ce sont toujours les mêmes qui n'ont pas de chance ?

*

Ce matin-la, Gonzague s'est levé à dix heures au lieu de onze. Il monopolise la salle de bain pendant une demi heure et en sort rasé de près, poudré et parfumé au Lacoste sport, sapé pour un rendez-vous galant et prêt à jouer au toréador. Il trouve la porte de la chambre des filles ouverte. Les lits sont déjà faits. Il passe à la cuisine. Il n'y a personne. Dehors, le stoep est également désert. Il procède à l'inspection complète de la maison. Cédric dort encore. Olivier ronfle. Les autres sont tous partis.

Ce n'est pas grave. Sa fébrilité érotique peut attendre. Il tombe dans le grand canapé en osier de la véranda et contemple l'horizon. Il guette le retour de sa proie. Il a soudain des projets, un objectif, une raison de vivre. Le temps n'a plus d'importance et même la chaleur ne le dérange plus.

Une silhouette paraît au détour de la route. C'est Raphaël qui revient de sa promenade matinale dans les collines. Il marche à son aise, comme un garçon qui n'a aucun souci et qui sourit à la vie.

« Bonjour Gonzague ! Crie-t-il à son cousin dès qu'il le reconnaît.

-Bonjour junior, répond l'aîné avec l'ombre d'un sourire sur les lèvres.

«Tiens, se dit Raphaël, il ne sait plus qu'il est au Karoo ? »

-Tu vas à la messe ? Demande l'adolescent avec un brin de moquerie en examinant son costume.

-J'attends Cupidon.

-Tu veux que j'appelle un taxi ?

-Te fiches pas de ma gueule, Junior ! Je suis de bonne humeur. Profites-en ! Et va me chercher un café.

-Yes boss ! Répond Raphaël en entrant dans l'ombre fraîche de la maison »

*

Midi est passé sans que le mirage de Natacha paraisse à l'horizon. Les ombres de fin d'après-midi se glissent doucement autour de la maison. Gonzague est toujours vautré dans le canapé. Il transpire comme un Turc aux bains et ses yeux lancent des éclairs de rage. Ses cousins l'évitent car ils connaissent la puissance de destruction des éléphants en rut. A présent, il n'est plus humain, plus éléphant, même pas mammoth. Il est le Krakatoa qui mugit au fond de l'océan.

La nuit tombe. Des phares approchent au détour de la route. Enfin ! Il se recompose une allure de Roméo.

Marc et Bill sortent de la Landcruiser. Ils sont seuls. Gonzague s'en étonne.

« Où sont donc les gonzesses ? Se demande-t-il »

A l'ouest, la lueur pâle du crépuscule s'attarde derrière les collines qui passent du bleu sombre au noir des ombres chinoises. La première étoile paraît, brillante comme un espoir. Venus reflète la lumière crue du soleil juste au dessus de la colline, impatiente d'allumer la gerbe des myriades d'étoiles qui éclabousseront bientôt l'obscurité.

Une tiédeur langoureuse envahit l'air et absorbe toutes les formes dans sa soupe grisâtre. Puis, ce n'est plus qu'une terre d'encre noire qui s'unit simplement dans la mer d'encre des cieux. Le ruban soyeux de la voie lactée est soudain déchiré par le jet d'une étoile filante.

« Fais un vœux Gonzague ! »

Il y a peu de nuits aussi glorieuses que celles du Karoo. Il ne faut pas être féru d'étoiles, de galaxies ou de trous noirs pour être transfiguré par la magie de ces nuits sans lunes. Il n'est même pas nécessaire de se laisser embourber dans le miasme des émotions qu'elles éveillent. Il suffit de se laisser fondre lentement, comme un chocolat dans la bouche, pour adhérer à la communion totale et absolue d'un miracle qui s'y répète chaque nuit.

Bill allume le feu avec Raphaël qui n'arrête pas de baragouiner en anglais et de rire. Marc s'est rafraîchi et revient avec sa pipe et une bouteille de bière. Il prend place dans sa chaise pliable au bord du feu. Gonzague quitte la véranda et s'approche lentement du brasier. Il s'assied sur un tabouret.

« Où sont les filles ? Demande-t-il avec la même intonation de voix que s'il demandait si les moutons sont parqués dans leur enclos.

-Je les ai déposées à Graaf Reinet, répond Marc en bourrant sa pipe.

-Elles sont en ville pour quelques jours ?

-Non, elles y sont pour continuer leurs études. Albane rentre au collège et Natacha commence des études d'esthétique »

Gonzague ricane comme une hyène dans la nuit tropicale.

« C'est pour la faire maigrir ou pour lui apprendre à maquiller sa sœur ? »

Marc tire une longue bouffée sur sa pipe en guise de réponse, souffle la fumée bleutée qui monte vers le firmament puis il porte un regard neutre sur la tenue de l'aîné.

« Je te remercie de t'habiller comme un lord anglais pour le souper mais ce n'est vraiment pas nécessaire ici. Nous ne sommes pas des aristocrates.

-C'est loin d'ici, '*Gave Reinette*' ? Demande Gonzague en ignorant la remarque.

-Cent trente kilomètres.

-Putain! Encore une tuile pour ma tronche, marmonne Gonzague. Il fallait encore que ça m'arrive. J'en ai marre. Je sens que je vais aller me suicider...

-Pourquoi n'avales-tu pas tous tes cachets de Viagra en une fois ? Lui demande Marc. Tu rendras service à l'humanité. On te fera une jolie tombe ici, sous un eucalyptus. Tu auras tout le silence du monde pour toi.

-J'en veux pas de ton silence de merde ! Hurle l'aîné, hors de lui. Je veux la ville, le bruit, les activités, les filles.... »

Cédric connaît la chanson du désespoir fictif de son frère. Les autres ont accueilli le monologue de l'aîné dans un silence circonspect. Mais Cédric veut faire diversion car il a compris que son oncle n'apprécie plus les menaces de suicide de son frère.

« Natacha et Albane sont tes nièces ? Lui demande-t-il.

-Elles sont les filles d'une amie très chère. Leur mère s'est mariée par désespoir avec un homme que lui rendu la vie infernale. Elle est morte, il y a six mois. Le père des gamines a abusé d'elles après la mort de leur mère. La police des mœurs est venue l'arrêter. Il s'est éclaté la cervelle avec son fusil de chasse.

« Les filles sont orphelines, conclut Olivier.

-T'as vu clair, cousin, dit Cédric. Qu'est-ce qu'on ferait sans toi ? »

Raphaël a suivi l'échange. Il ne comprend plus. L'histoire ne cadre pas avec ce qu'Albane lui a dit.

« Et maintenant, tu essaies de rattraper le temps perdu et t'as pris les filles à ta charge ? Poursuit Gonzague avec du fiel sur la langue.

-Le temps perdu ne se rattrape jamais, répond Marc en regardant les flammes orangées danser sur le bois sec.

-Je le sais bien...

-Pourquoi ?

-Parce que je perds mon temps ici. J'aurais pu passer mes vacances à jouer au tennis au lieu de venir m'enterrer dans ce bled.

-La vie enseigne les leçons que l'homme refuse d'apprendre par lui-même, répond Marc avec une insistance particulière. Le temps nous dira si tu seras un de ses meilleurs élèves»

Chapitre 16

Le tennis

Comme chaque matin, Raphaël quitte la maison à l'aube et part grimper les petites collines. Quand il parvient au point le plus haut, il s'assied sur une pierre sous un rare buisson qui lui donne un peu d'ombre et il attend que la vie renaisse autour de lui. Au bout d'un moment, il aperçoit au loin la course de springbok, steenbok, duiker ou lièvres solitaires. Il décèle la présence d'outardes, de dassies, korhaan, furets, tortues, iguanes, lézards

ou le vol soudain et court de francolins ou de pintades. Le ciel matinal est souvent griffé par le vol d'oies sauvages, très haut dans l'azur, et la fraîcheur des collines traversée par des veuves grises, bee-eater, moineaux ou tisserins.

Devant lui, tout en bas, les bâtiments de la ferme Boesmanfontein et ses quelques arbres forment la tâche verte d'une oasis au milieu de l'immensité désertique. En face, le Karoo étend sa platitude vers l'infini. Sur sa droite, il remarque une étrange bande noire, un morceau de route semble-t-il. De l'autre côté de la colline, loin vers l'horizon, Raphaël découvre une plaine piquée de petits arbres comme un joli quadrillage. Ce sont des plantations d'algarve pour une usine de Tequila, des palmiers dattiers et des oliviers.

« Ah ! Mais y'a pas que du désert ici, murmure-t-il avec surprise »

Beaucoup plus loin, un mince fil de fumée bleuâtre monte de petits cubes qui forment les logis de travailleurs.

Raphaël découvre ainsi que le Karoo n'est pas entièrement sec et stérile. Il sort son petit calepin de son sac à dos et prend des notes sur tout ce qu'il découvre.

*

Dans l'oasis de la ferme, près de l'étang, des oies égyptiennes déambulent avec le mal de mer dans le croupion, encore toutes saoules du tangage des océans qu'elles ont traversé.

Il est onze heures. Cédric et Gonzague sortent de leur chambre et traînent leurs pieds nus à travers le long couloir. Ils ne sont vetus que de leurs boxers Mickey Mouse et Titeuf. La sueur perle sur leurs dos et poitrines. Cédric baille à se démettre la mâchoire alors que son frère se gratouille le bas-ventre. La chaleur fait craquer la toiture de tôle ondulée. Ils paraissent à la porte extérieure comme des statues de marbre blanc, des fantômes aux yeux bridés, aveuglés par la lumière crue et vive. Dehors, la vie se meut avec une lenteur de tortue.

Olivier a entendu du bruit et sort de sa chambre. Il rejoint ses cousins.
« Il fait trop chaud ! Se plaint-il. J'ai mal dormi.

-T'es trop gros et tu vas fondre ! Lui répond Cédric d'une voix caverneuse.

-Où est le tonton ?

-Il part tous les matins vers sept heures avec Bill.

-Et Raphaël ? Demande Gonzague.
 -Il est parti marcher à cinq heures ce matin. Il n'est pas encore revenu.
 -Et mon café alors ? Dit Cédric. Qui va me préparer mon petit-dèj ?
 -Attends qu'il rentre, répond Gonzague. Il ne faut surtout pas lui donner des mauvaises habitudes.
 -Tiens, le voilà justement, répond Cédric en pointant l'index vers la route»

L'adolescent paraît au loin comme un mirage sur la route blanchâtre. Il porte une casquette de base-ball, un petit sac à dos et un bâton. Il approche. Un sourire de satisfaction lui barre le visage.

Un instant plus tard, il monte les marches de la véranda.
 « Alors Junior tu te crois en vacances ? Demande Gonzague en lui donnant une chiquenaude.

-J'ai découvert des tas de choses, répond Raphaël.
 -Moi j'ai pas découvert mon café et mon petit-dèj, dit Cédric. Dépêche-toi de le préparer. J'vais pas attendre longtemps. La chaleur me rend impatient »

Raphaël hausse les épaules et rentre pour déposer son sac dans sa chambre. Il a faim. Il n'a pas envie de passer son temps à lutter contre la stupidité des aînés. Il se rend à la cuisine où les odeurs d'autrefois, vieux bois ciré, lessive, lavande et herbes sauvages du Karoo, se sont mélangées dans un pot-pourris qui lui plait. Il remplit la bouilloire et la dépose sur le fourneau à gaz. L'eau frémit bientôt dans la bouilloire. Raphaël aligne les tasses sur un plateau. Café au lait pour les frères Lemaître, chocolat chaud pour Olivier et thé pour lui.

Gonzague entre dans la cuisine.
 « Je veux mes œufs frits des deux côtés et sans morve, ordonne-t-il.
 -Oui chef ! répond Raphaël en lui faisant un bras d'honneur derrière le dos.
 -Et le café exactement comme hier.
 -C'était de la pisser de chat !
 -M'en fous, c'est comme ça que je l'aime »

Raphaël sourit. La veille, il avait dissout une crotte de mouton dans la tasse de café de son cousin. Gonzague le regarde de biais.

« Qu'est ce que tu farfouilles dans la nature à six heures du matin ? Lui dit-il avec ses mains d'oisif plantées dans les poches arrières de son bermuda.

-C'est pas tes oignons.... Chef ! »
 Et vlan ! Un coup de poing atterrit dans son estomac. Il en a le souffle coupé.

« Ici, après le tonton, je représente la loi, crie l'aîné. Tu fais ce que je demande et tu évites les commentaires stupides ou désobligeants.

Compris ? »

Raphaël se tient l'estomac et baisse la tête car ses yeux sont remplis de larmes de douleur.

« Compris ! Hurle Gonzague en tapant sur la table.

-Oui, bredouille Raphaël.

-Qu'est ce que tu fais dans le désert, junior ?

-Je cherche des araignées géantes, bafouille-t-il »

Gonzague le regarde de travers.

« Tu te fiches de moi ?

-Mais non.... Gonzague ! C'est vrai. J'te jure ! »

L'aîné fronce le sourcil et ses yeux noirs brillent de curiosité.

« Pourquoi tu cherches des araignées géantes ? Pour nous emmerder avec ?

-Mais non Gonzague ! Mon prof de science a dit que dans les déserts, il y a des grosses araignées cannibales. La nuit, quand tu dors, elles te piquent la joue. C'est pas du poison mais une sorte de chloroforme. Alors tu sens plus rien...

-Et alors ?

-Comme tu n'sens plus rien, elle peuvent te manger toute la joue »

Gonzague éclate d'un rire tonitruant.

« Et toi, t'es tellement con que tu crois ça ? Et tu veux en trouver une ?

-Mais oui, c'est vrai. Il nous a montré des photos. Un type avait toute la joue bouffée ! On lui voyait les dents. C'était horrible !

-Et si t'en trouves une, qu'est-ce que tu vas lui donner à bouffer ?

Demande Cédric qui écoutait sur le pas de la porte »

Raphaël hésite un instant et se déplace vers la porte extérieure de la cuisine.

« Je vais la mettre dessous l'oreiller de Gonzague » dit-il avant de s'enfuir en courant avant que son cousin n'ait eu le temps de lui donner un autre coup.

*

Un quart d'heure plus tard, Gonzague est tirailé par la faim et promet à Raphaël de ne pas le tabasser s'il lui porte son petit-déjeuner sur la terrasse.

Raphaël est bien conscient que la lassitude, l'ennui et la paresse sont les compagnons constants de ses cousins. Il se rend bien compte que l'oisiveté sème en eux une petite graine féroce qui germe dans l'air chaud

du Karoo et qui plonge lentement ses racines pernicieuses dans leurs esprits. Ce n'est qu'une question de temps pour que d'énormes racines s'y meuvent comme des tentacules de pieuvres géantes et déchirent les chairs et les cœurs. Leur oisiveté est un volcan qui risque d'exploser à ses dépendants. Il le sait mais ignore ce qu'il lui faut faire pour éviter le pire. Pour l'instant, il se soumet aux tyrannies de ses cousins tout en s'efforçant de garder une certaine dignité et en protégeant chèrement ses moments de liberté.

Dix minutes plus tard, il porte le plateau du petit-déjeuner et le dépose sur une table basse du *stoep*. Une agréable odeur de toasts et d'œufs au lard se dissipe sur la véranda. Les aînés s'emparent de la nourriture comme des malotrus. Raphaël retourne à la cuisine pour y manger son petit-déjeuner en silence. Puis il repart vers la véranda avec le plateau contenant la cafetière et les tasses.

« J'ai trouvé un terrain de tennis, dit-il à son retour avec un ton aussi neutre que s'il disait : 'Il faut chaud'

Ses cousins figent leurs incisives dans les toasts beurrés et lèvent des yeux hagards et incrédules. Cédric hausse les épaules et se met à rire.

« Le soleil t'a brûlé la cervelle, junior ! »

Les autres gloussent d'un rire de profond mépris.

« Quel con ! Lance Gonzague. C'est comme pour son histoire d'araignées !

-Tu nous prends pour des retardés mentaux ? Dit Olivier. Va t'acheter un cerveau, cousin !

-J vous jure ! C'est sérieux. Vous allez pouvoir taper la balle »

Un silence interrogateur s'installe, entrecoupé par Olivier qui gratte le brûlé de ses toasts, Gonzague qui gratte sa barbe de cinq jours et Cédric qui se gratte les testicules.

« Venez voir, insiste Raphaël. C'est à une demi heure de marche.

-Si c'est un mensonge, on te passe les couilles au cirage, darde Gonzague.

-J vous jure... »

Ils avalent leur nourriture et lampent le café instantané, puis ils vont s'habiller comme pour aller jouer à Roland Garos. Ils forcent le puîné à porter leurs sacs de tennis et quittent la maison. Ils marchent derrière Raphaël en suivant la route poussiéreuse et parviennent à un embranchement. Ils prennent à gauche, vers les montagnes Loots. C'est encore une terre plane et desséchée infestée de rocaille et de petits

épineux. Deux kilomètres plus loin, ils aperçoivent une bande grise qui scintille au soleil. Ils s'approchent.

« Quelqu'un a voulu construire une route et a changé d'avis, dit Raphaël en leur montrant une longue bande asphaltée.

- Bizarre !

-Très bizarre !»

Les aînés clignent des yeux, aveuglés par le ruissellement de lumière qui coule sur le tronçon de route. Gonzague tire sa raquette de la housse.

« Celle-ci coûte 800 euros, annonce-t-il aux fantômes du Karoo. Alors, attention les mecs, ça va faire mal!

- Prétentieux ! siffle son frère»

L'air s'est arrêté de bouger, écrasé par le feu du soleil qui, à cette heure, est tout laiteux comme de l'or fondu. Une odeur fade de goudron trop chaud les enivre.

« On n'a que trois balles, dit Cédric. Faut pas les perdre ! On fera sans filet.

-Moi, j'vais chercher de l'ombre, dit Olivier.

-Pas question ordonne Gonzague. Toi, tu vas au bout, à droite et Raphaël, au bout, à gauche.

-Pourquoi ? Demande Olivier dont les neurones semblent anesthésiés par la chaleur goudronnée.

-Pour ramasser les balles, idiot ! Pouffe Cédric.

-Merde !... Combien tu paies ?

-Un coup de pied au cul si tu n'y vas pas !»

Olivier reste un moment bouche bée.

« Raphaël, t'es vraiment un con, grogne-t-il. Tu pouvais pas te taire ?

-Je vous cherche des occupations, Olivier ! Vous n'arrêtez pas de vous plaindre qu'il n'y a rien à faire»

Cédric voit quelque chose briller au bord du tarmac, comme un tuyau de cuivre.

« Qu'est-ce que c'est, ce truc qui brille, la-bas? »

Ils s'avancent à pas de loup.

« C'est un serpent ! Dit Raphaël. J'en ai déjà vu beaucoup comme celui-la. C'est une vipère puffadder !

-Bon ça va, je n'joue plus, dit Cédric en épaulant son sac.

-Arrête ton cirque, Cédric, hurle Gonzague »

Le serpent est gros comme son avant bras, endormi sous le soleil de plomb. Gonzague ne veut pas perdre une occasion de jouer au tennis. Il saisit une raquette et, d'un coup de maître, fait éclater la tête du reptile.

Puis il saisit sa queue et lui fait faire un tourniquet en l'air avant de l'éclater sur le tarmac.

Olivier est médusé et horrifié. Les autres demeurent bouche-bée devant sa vitesse d'opération.

« Mais t'es complètement fou, Gonzague ! Rugit son frère. T'aurais pu te faire mordre !

-C'est un serpent qui donne la gangrène ! ajoute Raphaël »

Mais Gonzague s'en fiche et crâne.

« Il se prend pour Indiana Jones ! Dit Olivier.

-On va pas se laisser troubler par un serpent de merde, non ! Répond l'aîné. Le tennis est beaucoup plus important. Allez, on joue ! »

Ils prennent leurs positions. Raphaël aperçoit une famille de suricates à cinquante mètres au bout de la route. Les petits mammifères sont debout sur leurs pattes de derrière, en équilibre grâce à la queue qui fait trépied. Leurs museaux pointus reniflent l'air et leurs yeux noirs cherchent à savoir qui sont ces nouveaux arrivés. Une autre famille de suricates sort de son terrier juste en face du terrain de jeu. Voilà tout le public du Wimbledon et Roland Garros du Karoo.

Les balles volent d'abord timidement dans un va-et-vient régulier, puis avec plus de vigueur lorsque les 'pros' ont retrouvé leur forme. Olivier et Raphaël guettent les balles perdues. Cédric en manque une et Olivier l'attrape au vol. Le jeu se poursuit. Gonzague loupe un smash. La balle passe à deux mètres au-dessus de Raphaël et s'envole dans la nature. Elle s'arrête à l'entrée du terrier des suricates. Ceux-ci ont immédiatement plongé dans leur tanière. Raphaël marche lentement entre les pierres et les arbustes en essayant de repérer la balle. Un suricate est sorti et renifle l'étrange objet jaune. Il le trouve à son goût et l'emporte dans son logis. Les garçons n'ont rien vu.

« Alors Raphaël, tu te mailles ? Crie Gonzague.

-Je cherche la balle. Je n'la trouve pas !»

Cinq minutes s'écoulent et les frères Lemaître ne sont plus maîtres d'eux-mêmes.

«Tu l'fais exprès ou quoi ?!

-C'est dingue ! Crie Raphaël. Elle a disparu.

-C'est pas possible, quel morveux !

-Si j'vous dis ! Venez voir vous-mêmes si vous avez des meilleurs yeux»

Ils s'approchent en proférant des injures mais avec une grande crainte de marcher sur un serpent. Après dix minutes de recherches infructueuses ils doivent avouer que cette balle est perdue. Ils reprennent le jeu.

« Fais bien attention, dit Cédric. On n'a plus que deux balles »

Le soleil tape sur la tête de Gonzague. Celui-ci tape la balle. Cédric la tape à son tour. Au quatrième échange, elle vole au-dessus de la tête d'Olivier. Il va la chercher parmi les buissons secs et les pierres à scorpion en faisant bien attention où il pose le pied. Il est tellement lent que les aînés ont le temps d'attraper une insolation.

Le jeu reprend. La balle vole. Les suricates sont remontés sur les gradins. Une famille de suricate sort du terrier parallèle à la route. La tribu toute entière se tient debout et alignée; les museaux pointus tournent vers la droite puis la gauche dans un ensemble parfait de spectateurs attentifs. Une balle tapée trop fort vole à nouveau au-dessus de la tête de Raphaël et atterrit aux pieds de la première famille de suricate. C'est à nouveau la débandade dans le terrier. Puis le patriarche curieux revient voir et escamote la seconde balle.

Raphaël entreprend une nouvelle recherche minutieuse. Cinq minutes s'écoulent.

« Raphaël, t'es lourd ! Beugle Gonzague. Mailles-toi.

-Elle a encore disparu !

-Mais c'est pas possible ! Hurlé Gonzague. Tu fais chier à la fin !

-Il les met dans ses poches ou quoi ? demande Cédric »

Raphaël tire les poches de son bermuda et montre qu'il ne cache rien. Les aînés partent à nouveau à la recherche. Ils quadrillent minutieusement toute la lande en bout de l'asphalte. Rien !

« La, regardez, il y a un trou ! Crie Cédric. Elle a du tomber dedans.

-Vous devriez jouer au golf, suggère Raphaël »

Cédric se met à genoux et se penche pour regarder dans la crevasse.

« Eh ben alors, c'est trop casse-couille ce trou ! On va pas laisser nos balles ici quand même ! »

Il allonge la main et va la plonger dans le terrier.

« C'est peut être un trou de serpent ! Lui crie Olivier qui transpire de grosses gouttes »

Cédric retire sa main en un éclair et se redresse comme un ressort. Il se voit déjà le menton mordu par une vipère-qui-tue-en-deux-secondes.

« Merde, j'avais oublié !! Crie-t-il. Putain de pays de serpents de merde de cons !

-Bon, maintenant on rentre, suggère Olivier qui se jure de ne plus passer une minute de plus dans cette nature inhospitalière »

L'odeur forte du goudron lui donne la tourniole et il rêve d'un jus frais d'ananas très sucré.

*

Le soir, après le repas sur la véranda, leur oncle bourre sa pipe et regarde les étoiles. Il est heureux, profondément uni à l'obscurité silencieuse qui le submerge. Il semble détendu et satisfait.

Marc Dutoit parle peu. Il semble être tout accaparé par le silence du semi-désert. Il écoute, regarde et suce le bout de sa pipe souvent froide. Il observe et ne parle que lorsqu'on lui pose des questions. La plupart du temps, on dirait que les mots et les gestes du monde passent au-dessus de lui et se dissolvent dans la soupe chaude de la torpeur céleste.

A-t-il une opinion ? On l'ignore. Son visage demeure impassible et il ne dit rien. Il est rare qu'il perde le contrôle de sa grande quiétude. Est-ce du à une grande lassitude ou à un contrôle de soi extraordinaire ?

Raphaël s'est assis à côté de Bill et, comme chaque soir, lui pose de multiples questions. Il aimerait causer plus souvent avec son oncle mais il craint que ses cousins ne le traitent de lèche-cul ou de mouchard. A un moment Bill éclate de rire.

Cédric se tourne vers son frère.

« Tu sais comment ça s'appelle un humour noir raffiné ? »

Gonzague rêve à autre chose et répond par une moue de vague 'je-m'en-foutisme'.

« Un négro spirituel... »

-T'as un humour de croque-mort, lui dit Olivier en touillant son chocolat chaud qui parfume la terrasse »

Cédric rit tout seul pendant quelques secondes puis il se tourne vers Marc.

« Pourquoi l'Afrique est-elle pauvre ? Demande-t-il pour le faire parler et peut être aussi lui tendre un piège. C'est à cause du fait qu'il y a tellement de déserts comme le Karoo ? »

-Il n'y a pas que des déserts en Afrique, répond Marc. Il y a abondance de terres fertiles, de sous-sols excessivement riches en minéraux, de rivières et de lacs qui regorgent de poissons.

-Alors pourquoi ? Insiste Cédric.

-Revenons à la colonisation, si tu le veux bien.

-Ah oui, c'est la colonisation qui a appauvri l'Afrique.

-Nous, occidentaux modernes d'Europe et des Etats-Unis, nous avons estimé la colonisation immorale et nous avons forcé les colons à rentrer chez eux. Nous avons jugé la sécession Rhodésienne de Ian Smith immorale et nous avons armé la guérilla noire contre les Blancs de ce pays. Puis nous avons applaudi Mugabe quand il a pris le pouvoir dans ce beau pays riche qui produisait et exportait le plus beau maïs d'Afrique, la plus belle viande et l'un des meilleurs tabacs du monde. Nous l'avons encore applaudi quand il s'est déclaré président à vie : « J'y suis, j'y reste ! » D'accord ?

-Absolument, réponds Olivier. Ce fut une action louable. Rendre à l'Africain ce qui lui appartient par naissance.

-Bref, continue Marc, nous avons poursuivi notre œuvre, nous, les bien-pensants occidentaux. Nous avons lutté contre l'immoralité de l'Apartheid, armé la guérilla de l'ANC et renversé le gouvernement Afrikaner blanc. Nous avons donc tout fait pour rendre la liberté à l'Africain.

-Bravo ! S'écrie Cédric.

- Mais qu'est- ce que la liberté pour celui qui ne mange plus à sa faim ? Que représente un bulletin de vote chimérique pour celle qui voit son nouveau-né emballé dans du papier kraft et déposé dans un carton en guise de berceau parce que les nouveaux gouvernants détournent dans leurs poches les fonds destinés aux hôpitaux? Qu'est-ce que la démocratie lorsque le progrès s'arrête et que le seul pouvoir démocratique que l'on exerce encore c'est de faire semblant de voter contre un dictateur qui triche aux élections?

-Les Africains sont libres de mettre de l'ordre chez eux! Fulmine Cédric.

-Nous estimons donc qu'un gouvernement Blanc en Afrique est immoral même si l'économie progresse. Nous lui préférons n'importe quelle autre à partir du moment où il est issu du suffrage, même manipulé. C'est la démocratie, n'est- ce pas ?

-Bien sûr !

-Et lorsque Mobutu siphonnait des milliards de dollars dans ses poches avec la bénédiction des grands du monde occidental, qu'il détruisait entièrement toute l'économie florissante dont il avait hérité, que disions-nous ?

-C'est pas nos oignons !

-Exact ! Et lorsqu'un Mugabe transforme l'un des pays les plus riches et les plus développés d'Afrique en une dictature où 12 millions de citoyens commencent à mourir de faim, que disons-nous ?

-C'est pas notre problème!

-Non mon ami ! Nous, les occidentaux bien pensants, nous estimons que la misère de l'Afrique nous embarrasse. Nous faisons des concerts et nous récoltons de l'argent pour les pauvres.

-Pour nourrir les miséreux que les dictateurs ont affamés? Demande Olivier qui vient de sortir brusquement son index de sa narine.

- Exact ! Et nous croyons que tout va changer avec notre argent. Et nous avons la conscience tranquille parce que nous avons ouvert notre portefeuille.

-Que pourrait-on faire d'autre ?

-Si on avait de la suite dans les idées, la même chose que ce que l'on a fait pour renverser les régimes coloniaux immoraux.

-On ne peut pas renverser des régimes issus de la démocratie ! S'écrie Olivier.

-Vous estimez donc, comme tous les bien-pensants, qu'on a le droit de renverser un régime non indigène, même s'il nourrit, soigne et éduque ses citoyens, mais qu'on n'a pas le droit de renverser un régime dictatorial qui prétend être démocratique alors qu'il crée la misère, la famine et la pauvreté ?

-Ben oui ! Répond Cédric. C'est normal, non !

-Parfait, alors pourquoi me demandes-tu : 'Pourquoi l'Afrique est pauvre, tonton ?'

-... ?!

- La pauvreté de l'Afrique est essentiellement due à l'inefficacité de ses dirigeants, poursuit Marc. Ils se réfugient en permanence derrière l'excuse de la colonisation pour cacher leurs erreurs politiques et leurs débâcles économiques. N'oublions jamais que l'île Maurice, l'Inde, le Vietnam et tant d'autres pays furent aussi colonisés !

- Ce sont des pays qui ont bien progressé, dit Olivier.

- Alors que les dirigeants africains reviennent sans cesse sur les méfaits du colonialisme, ces autres pays n'en parlent plus depuis longtemps. Les uns vivent sans cesse dans le passé ou se servent du passé pour justifier leur inaptitude. Les autres regardent vers le futur et agissent en conséquence.

- Qu'on les laisse se dépatouiller dans leur caca, dit Gonzague avec un profond mépris.

- Considérons une autre question tragique, celle du Sida, ajoute l'oncle. Pour le malheur des Africains, le sexe est bon marché sur le continent... »

Gonzague sort soudain de sa torpeur et tourne des yeux d'autruche vers son oncle.

« Quoi ?... »

-C'est à cause de la pauvreté ? Demande Raphaël.

-Exact. Les chauffeurs des camions Sud-Africain s'arrêtent huit à dix fois par jour sur la route qui les mène au Congo pour assouvir leurs désirs gargantuesques. La chair est faible et la tentation immense. De nombreuses jeunes prostituées affamées guettent ces chauffeurs le long de la transafricaine et leur offrent un moment de plaisir pour une maigre

pitance. Ils reviennent au pays et y disséminent le virus dans leurs foyers et ailleurs.

-Elle est où cette route ? Demande Gonzague en tordant sa mâchoire de côté.

-Il faudrait souder les portes de leurs camions, dit Olivier.

-Moi, j'ai c'qu'il faut dans ma valise, ajoute l'aîné, perdu dans ses élucubrations.

-Ici, les employeurs d'artisans ont un autre problème lorsqu'ils offrent des promotions et des augmentations de salaire à leurs bons employés, poursuit Marc. Un Africain qui gagne bien sa vie devient vite la proie des filles qui cherchent un gagne pain facile. Plus on augmente le salaire d'un employé peu éduqué et plus il risque de devenir la proie des filles aux mœurs légères. 'Monter en grade devient trop souvent une condamnation à mort par le Sida', déclarent les petits chefs d'entreprise. Alors, quoi faire pour sauver l'Afrique ?

-Il faut changer toute une culture ! Suggère Raphaël.

-Sans doute est-ce la l'ultime solution : établir une sorte de plan Marshall de l'éducation en Afrique.

-C'est à dire ?

-Faire venir des milliers d'éducateurs européens et américains à la retraite pour un ou deux ans chacun et sur une période d'au moins dix ans pour éduquer tout d'abord les éducateurs et ensuite les enfants. Les occidentaux disent tous qu'ils veulent aider l'Afrique. Voici une occasion merveilleuse de le prouver...

-Est-ce possible ?

-Uniquement s'il y a une volonté politique de part et d'autre...

-Moi, j'veux bien éduquer les filles, poursuit Gonzague »

Le silence retrouve sa place pendant un instant autour des braises qui refroidissent.

Gonzague se lève brusquement. Il se donne des claques sur la nuque et sur la tête.

« Merde ! C'est quoi ça qui me gratte partout ? »

Bill l'examine avec une lampe torche. Il retire une petite araignée que l'aîné observe avec grande circonspection.

« C'est une dangereuse ? demande-t-il

-Oh non, répond Marc. Ce n'est pas une qui te mangera la joue pendant que tu dors !

-Quoi ? Se récrie-t-il. Ca existe vraiment des araignées comme ça ?

-Oui, dans les déserts arabes.

-Pas ici ? T'es sur ?

-Peut-être, mais je n'en ai pas encore vu... »

Ce soir là, Gonzague inspecte plusieurs fois sous son oreiller et tout autour de son lit. L'idée de se faire dévorer la joue par une araignée ne l'enchantait guère. A partir de cette nuit ses rêves sont moins érotiques et davantage du genre cauchemars.

*

Le lendemain soir, Marc Dutoit est allongé sur un transat près du feu de camp, à une dizaine de mètres de la maison. Il tire sur sa vieille pipe et contemple la voûte céleste. Le ciel est piqué d'étoiles comme un linceul bouffé par les mites. Il y en a tellement que la grande obscurité en est toute troublée. Une marmite en fonte noire est posée sur la braise. C'est le souper qui mijote : légumes divers, sauce tomate et *pap*, une purée épaisse préparée avec de la farine de maïs blanc. Un effluve appétissant de sauce qui mijote éveille l'appétit des garçons. C'est une nuit calme et chaude. Des clameurs angoissantes résonnent au loin. Les garçons se tiennent debout sur la véranda et boivent une bière. Un chacal crie et Olivier tremble de peur. Bill est assis à côté du feu et remue les braises. Le bois crépite. Les flammes caressent la peau noire de la marmite avec ses doigts de sorcière. Des étincelles fusent dans la nuit pâteuse.

« Venez donc vous asseoir auprès du feu ! Invite Marc.

« Oui tonton..., bredouillent plusieurs voix anxieuses »

Les aînés se méfient terriblement de tout contact avec le sol. Il y a trop de reptiles, de scorpions et d'araignées dans leurs imaginations. Ils tâtonnent l'obscurité et cherchent où s'asseoir. Une petite plate forme de pierres et de ciment court le long du chemin. C'est un reste des petits canaux d'irrigation qui alimentaient la maison et le potager autrefois. Les aînés s'y installent. Raphaël va squatter à côté de Bill et reprend la conversation entamée la veille dans son anglais qu'il améliore chaque jour.

Le silence s'amplifie avec toute sa lente mélancolie, rompu parfois par le cri du chacal ou le bois qui crépite et qui éclate. Marc Dutoit suce sa pipe. Les aînés n'ont rien à dire.

Le silence s'impose.

Cédric aspire la bière de sa canette.

Une sérénité de premiers jours du monde glisse son grand corps dans la torpeur de la nuit.

Brusquement, un cri barbare déchire le voile des ténèbres. Cédric sursaute et lâche sa canette. Ca vient d'à-côté de lui. Un cri aigu, désespéré qui monte des entrailles et qui trouble la cervelle comme une condamnation à mort.

Chapitre 17 *L'ennui*

« Aïïïïe ! ... »

Le cri déchire le voile du silence

Les trois aînés ont bondi. Ils se sont levés comme des ressorts de boîtes a rire.

« Aïe ! Ça fait mal ! Braille Olivier. Aie! Maman ! Quelque chose m'a piqué... la fesse»

Il n'en faut pas plus pour que Cédric éclate de rire.

Marc et Bill se sont levés et s'approchent immédiatement du lieu du crime. Gonzague pouffe de rire lui aussi.

Bill tire une lampe torche de sa poche et inspecte la plate-forme. Un scorpion y fait des pompes et tend son sac à venin.

« Putain, c'est un scorpion ! S'exclame Gonzague qui s'est arrêté de rire.

-Quoi ? Gémit Olivier. Un scorpion ! Mon Dieu, mais c'est pas vrai... »

Il blêmit, bégaie, s'agite, tremblote et s'enfuit vers l'escalier et la porte d'entrée.

« Mes, mes, mes... médicaments ! Hurlé-t-il. Maman ! Vite ! C'est, c'est... mortel, un scorpion ! »

Il court vers sa chambre, trébuche, se relève, ouvre ses tiroirs à grands coups de bras et cherche ses fioles. Il tremble tellement qu'il en fait tomber une. C'était justement celle contre les piqûres vénéneuses. Le liquide se répand sur le sol.

« Oh non ! Pleure-t-il »

Il se met à genoux et lape le produit au risque de se couper la langue avec les morceaux de verre.

Les deux aînés l'ont suivi et pissent de rire.

« Mon Dieu, je suis perdu ! Oh que ça fait mal ! Je vous salue Marie... Pourquoi moi ? »

Marc Dutoit et Bill poussent brusquement les frères Lemaître de côté pour entrer dans la chambre.

« ...pleine de grâce. C'est toujours à moi que ça arrive ! J'ai si mal ! Maman ! »

De grosses larmes de douleur et d'angoisse coulent sur ses joues. Bill lui saisit le bras et le force à s'allonger sur le lit. Il lui tire le pantalon.

« On va voir son cul ! » Lance Gonzague avec un autre éclat de rire. Olivier réagit et veut empêcher Bill mais celui-ci est trop fort.

« J'ai mal ! Notre père qui êtes...

-Relaxe-toi, Olivier, dit son oncle. Calme-toi. Il n'y a aucun risque. C'est un gros brun. Ils ne sont pas dangereux.

-Mais ça fait mal, tonton. Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Miséricorde !

-Mais non, tu verras. On va te guérir. Les bruns ne sont pas mortels. On va poser quelques plantes pour soulager la douleur.

-Vous êtes sur ? Je vous salue... Notre père... Mais tous les scorpions sont mortels ! ... Marie... Je vais mourir ici. Je le sais... Pleine de grâce... Je n'aurais jamais du venir ici. Tout ça pour un héritage...

-Un héritage ? Demande Marc en levant le sourcil.

-C'est d'la foutaise ! Mais j'ai si mal... Marie... Jésus ! »

Tout à coup un autre cri déchire la nuit. Aussi puissant que le précédent, mais étouffé par les quatre murs de la chambre et les gloussements des aînés. Marc Dutoit vient d'apposer un charbon ardent sur la fesse d'Olivier. Celui-ci beugle et son corps se tend comme un fouet. Il fait des efforts considérables pour se lever. Bill le tient fermement.

Marc prend la relève pour tenir son neveu alors que Bill sort des plantes d'une poche en papier brun et les applique sur la piqûre.

« Ne t'en fais pas Olivier, lui dit Marc, la douleur va passer très vite. A présent tu es baptisé.

-Je le suis déjà, répond Olivier à moitié confus.

-Après toi, ce sera le tour des deux grands corniauds qui rigolent là-bas ! Eux, seront peut-être mordus par des cobras.

-Ou des araignées géantes vont leur bouffer les fesses, murmure Raphaël. Imagine un peu de quoi ils auront l'air avec un cul sans fesses, Olivier »

Cela suffit pour arrêter leur fou-rire.

A présent le calme reprend place dans la maison et plane sur la tête inquiète des aînés. Les prières d'Olivier sont exhaussées. Sa voix s'est éteinte. Il s'est endormi.

« Ça y est, il est mort, marmonne Cédric pour se donner du courage, lui qui a encore des larmes de rire plein les yeux.

-Tu y crois aux araignées géantes ? Chuchote Gonzague à son oreille » Cédric hausse les épaules.

« Il en sera quitte pour une bonne peur, dit tonton Marc. Quant à ses prières, j'espère qu'elles vous porteront chance à vous deux. Vous n'avez vraiment aucune sensibilité, ni compassion.

-C'était trop comique ! Répond Cédric »

Raphaël a suivi toute la crise avec une certaine angoisse. Il regarde les plantes sur la fesse à Olivier.

-*What are these plants?* Demande-t-il à Bill »

Il a sorti un calepin à ressort de sa poche et prend note.

La tranquillité du crépuscule s'est endormie avec les humains, dans la maison. Le lendemain matin, elle y respire encore de son souffle paisible comme un chien de garde endormi. Elle ne sait pas où aller dans cet espace infini. Très loin, au bout de ce monde de platitude, un orage de poussière ocre virevolte et menace, entraîné par un vent qui court de travers comme les troupes de Genghis Kahn. La paix du matin va-t-elle être piétinée par des hordes sauvages, par un vent abrasif qui soufflera alors jusqu'au couchant ? Dans ce cas, la poussière viendra se poser dans

les oreilles, les yeux et la bouche. Ils mâcheront alors un plâtre mélangé de fine caillasse qui fait grincer les dents.

Deux jours passent et Olivier est complètement rétabli. Il traîne cependant une peur plus grande de tout ce qui a trait à la nature du karoo. Les aînés s'ennuient, Gonzague dépérit et se plaint sans cesse. Il promet de se couper les veines si les choses ne changent pas. Marc Dutoit écoute ses plaintes avec patience. Certes, ses neveux n'ont plus les distractions des grandes villes et ne peuvent même plus écouter la musique de leurs MP3. Cédric et Olivier tournent en rond en cherchant à se distraire. Raphaël sait trop bien qu'ils s'en prendront tous à lui quand le désœuvrement aura fait déborder le vase de leur oisiveté.

Les aînés adoptent le rythme infernal de se coucher très tard et se réveiller très tard. Quand ils se lèvent, la maison est vide et ils y déambulent comme des zombies. La forte chaleur et la sécheresse contribuent à les rendre impatientes et couramment à bout de nerfs.

*

C'est le lendemain après-midi que la première crise a éclaté.

Marc Dutoit venait à peine de rentrer de ses longues tournées dans le semi-désert et Gonzague a commis la maladresse de l'accueillir en proférant une nouvelle menace de suicide. Le tic a repris soudain sur les paupières de l'oncle.

Il va chercher son fusil dans le coffre et glisse deux cartouches dans la poche de sa chemise.

« Gonzague ! Crie-t-il. Viens avec moi ! »

L'aîné le regarde, surpris.

« On va chasser, tonton ? »

-Suis-moi ! »

Gonzague obtempère et marche derrière son oncle comme s'il partait pour une ballade amicale. Ils parviennent derrière le hangar interdit.

« Arrête ! Ordonne Marc. Reste-la et ne bouge plus »

Il s'éloigne d'une dizaine de pas, se retourne, prend une cartouche dans sa poche et l'introduit dans le canon.

« Gonzague, puisque tu n'arrives pas à te décider, je vais le faire pour toi.

-De quoi tu parles, tonton ? Demande l'aîné avec sa mine hautaine.

-De ton suicide, pardi ! »

Gonzague devient pale comme les cierges de l'église d'Olivier.

« Quoi ? Mais t'es fou, tonton ! Arrête ! Déconnes pas !

-Gonzague, je vais te rendre service. Je vais t'aider à te suicider. Ce n'est qu'une question de quelques secondes. Tu ne souffriras pas »

L'héritier des Lemaître est cloué au sol, bouche bée. Marc Dutoit le vise. Gonzague hurle.

« Non tonton ! Je n'veux plus. Fais pas ça...T'es con !

-Tu m'ennuies Gonzague. Allez, meurt en courageux, comme un héros »

Gonzague crie et supplie. Marc pointe sa silhouette dans son viseur. Il tire la gâchette. Clac ! Ca résonne comme un pétard.

L'oncle est surpris.

« Et bien ça alors, c'est une cartouche humide ! »

Il laisse tomber la première cartouche sur le sol et glisse la deuxième dans le canon.

« Celle-la est la bonne, dit-il. Elle est bien sèche »

Gonzague est tombé à genoux. Il pleure et supplie.

« Tonton, je veux plus ! J'ai jamais voulu...

-Gonzague, tu mens. Ca fait au moins vingt fois que je t'entends dire que tu veux te suicider depuis que tu es arrivé ici. Allez ! Ce n'est qu'une mauvaise seconde à passer »

Il lève son fusil et vise. Gonzague a le visage jaune pale comme une poule qui vient de perdre toutes ses plumes. Il tombe à la renverse au moment où Marc appuie sur la gâchette. Clac !

« Merde ! Mais c'est pas vrai ! Encore une cartouche humide... Bon, c'est pas grave. J'ai un couteau avec moi. Allez, on va faire comme Isaac avec son fils dans la Bible ! »

Marc pose son fusil sur le sol et sort un énorme couteau de sa poche. Il s'avance vers Gonzague. Celui-ci vient de réaliser qu'il n'est pas encore en enfer. Il voit la lame briller dans la main de son oncle et se redresse vivement.

« Non, tonton ! Beugle-t-il comme un fou. Non, pitié ! »

Il détale de toutes ses grandes jambes de joueur de tennis et s'encourt vers la plaine. Il fait un cent mètres qui lui aurait valu une médaille d'or olympique. Il tombe, s'écorche contre des épineux, se casse la figure dans les pierres. Il court alors que Marc est à ses trousses.

« Gonzague ! Voyons soit raisonnable. Reviens. Laisse toi faire... »

Mais l'aîné est déjà loin dans la nature, derrière des grands algarves bleu-gris. Marc s'arrête et crie :

« Ne reviens surtout pas chez moi tant que tu n'es pas décidé à vivre ! »

*

Sur la platitude du Karoo, il n'y a aucun arbre pour retenir les sons que le vent emporte très haut vers le ciel avant de les écraser dans ses doigts d'acier.

Ceux qui vont en mer sont malades de la houle et ceux qui traînent leurs tongs dans le Karoo ont le cœur ivre de silence. D'abord, ça tourne à la tête comme un mauvais vin, puis pour ceux qui s'y habituent, cela devient une drogue dont ils ne peuvent plus se passer. Marc Dutoit est un de ceux qui sont embaumés dans la momie du grand calme. Les aînés quand à eux, sont écrasés par le poids de ce silence infini qui leur donne des cauchemars et leur trouble les sens.

Gonzague a passé la nuit dehors, sous la tôle du vieux hangar, plié en chien de fusil entre des piquets poussiéreux et des rouleaux de barbelés rouillés. Il n'a pas dormi une minute, trop inquiet, trop soucieux de se faire piquer par un cobra, un scorpion ou par une araignée géante. Il a attendu le départ matinal de son oncle avant de revenir penaud et très méfiant vers la ferme. Il s'est effondré dans son lit pour dormir jusqu'au milieu de l'après-midi. Puis, il joue au héros qui s'est évadé des mains de la Gestapo, mais le soir, il fait des efforts considérables pour passer inaperçu.

Au bout du cinquième jour, il a décidé qu'il n'y a qu'une pièce intéressante dans la maison : le salon aux canapés de velours vert cacad'oie où se trouve le poste de télévision. Il a vite fait le tour des trois chaînes sud-africaines où défilent des romans feuilleton de townships en zoulou, xhosa ou tswana, avec une publicité axée essentiellement sur les effets du blanchissement d'une certaine poudre à lessiver. Les feuilletons américains sont mielleux et les rares films sont des vieilleries avec des caïds du Bronx new-Yorkais dont l'anglais résonne comme celui que baragouinaient les boucaniers des Caraïbes sous la torture qui les faisait grandir de cinq centimètres toutes les heures.

C'est une impasse culturelle totale, un divertissement impropre à des cerveaux abrutis par la chaleur du Karoo. Il ne leur reste alors qu'un autre choix : regarder les matchs de cricket qui s'étalent sur des journées entières.

« Quel putain de jeu ! Bougonne Gonzague en suçant le goulot d'une bière Windhoek Lager. Il faut être anglais pour inventer un jeu pareil »

Cédric et Olivier sont également avachis dans les canapés de velours douteux. Ils suivent le jeu d'un œil hébété. L'Inde joue contre l'Afrique du Sud à un rythme d'escargot.

L'arôme écœurant du chocolat chaud trop sucré d'Olivier pèse lourd dans la torpeur écrasante.

« C'est dément ! Grogne ce dernier en grignotant des cacahouètes. Je sens que je vais m'endormir.

-Moi aussi, ajoute Cédric. Quel jeu de con ! C'est comme quand on attend un orgasme qui ne vient jamais»

Olivier s'assoupit et Gonzague a fermé l'œil. Tout à coup la caméra fixe une jeune femme qui s'est levée dans les tribunes. Elle soulève son tee-shirt et parade une magnifique paire de seins sous les yeux des spectateurs chloroformés. Cédric se lève d'un bond.

« Mè... mè... merde ! Regardez-moi la beuf ! C'est pas vrai ça ! »

Les autres ont sursauté et n'ont eu que le temps d'apercevoir l'auréole d'un mamelon.

« C'était quoi ? Demande Olivier en baillant.

-La plus belle paire de seins de la planète, pantelle Cédric en reprenant son souffle.

-J'ai pas bien vu, dit Gonzague. Fais marche arrière !

-On va peut-être la revoir. Ah la beauté ! Si je la tiens celle-là, je lui montre ce que la France est capable...»

Après cet épisode, et pendant les jours qui suivent, les trois aînés restent collés au bord du poste de télévision, prêts à bondir dès l'apparition d'une mamelle. Leurs yeux sont rouges et cernés à force d'attendre en fixant l'écran.

« Moi, j'aime bien le cricket, déclare Cédric.

-J'y comprends toujours rien, répond Olivier.

-Y a rien à comprendre. Tu regardes. C'est tout»

Chaque soir, Raphaël constate que ses cousins ont les yeux rouges et cernés. La belle aux seins d'enfer ne s'est plus manifestée. Une frustration de plus pour attiser le feu de harcèlement contre l'adolescent !

Raphaël a déjoué le piège de l'ivresse de l'oisiveté. Il s'est mis au travail dès son arrivée. Il bricole, il vadrouille, il marche et il observe la nature. Il est comme une abeille qui récolte tout le pollen et le nectar de la connaissance et de l'expérience pour éviter la léthargie. Ses cousins sont comme des Puffader, lourds de sommeil, immergés dans la torpeur, distillant du venin dans leur cervelle embuée. Ils guetteront les occasions de saisir la proie qui passera sur leur chemin.

Ça a commencé le matin du septième jour. Olivier est sorti de la salle de bain en hurlant.

« Qui a utilisé mon savon ?

-C'est pas nous, répond Gonzague. C'est sûrement Raphaël.

-Je m'en fiche de ton savon, répond Raphaël. J'ai le mien.

-C'est dégueulasse, crie Olivier. Y'a au moins trois poils de cul sur mon savon. J'ais pas envie d'attraper vos virus !

-Si c'est des poils châains, c'est ceux de junior, dit Cédric.

-Ils sont noirs, répond Olivier.

-C'est donc ceux de Gonzague, dit Raphaël.

-Occupe-toi de tes oignons, junior sinon j'te bourre la gueule.

-Gonzague, t'es un dégueulasse, crie Olivier en fumant de colère.

Touche pas à mes affaires! »

L'aîné des Lemaître rit sous cape et hausse les épaules.

« J'ai aucun virus, moi. J'suis clair ! »

Puis la tension continue à monter avec la température et l'ennui. Toute occasion devient bonne pour harceler Raphaël. Une nuit, Cédric s'assied sur la lunette des wc. Il se lève en sursaut, les fesses toutes mouillées.

« Putain ! Quel est le con qui a pissé sur la lunette des chiottes ? C'est encore cet enfoiré de Raphaël ! »

Le matin, l'adolescent encaisse de nouvelles injures et son grade de subalterne souffre en essayant de se disculper. Il dénie, et plus il dénie, plus Gonzague, le coupable, glousse.

*

Un essaim d'abeilles s'est installé sous le réservoir d'eau dilapidé derrière la maison. Bill l'a enfumé pour qu'il déménage. Raphaël découvre une galette de cire toute neuve et vierge. Il la rapporte sur la véranda et étudie minutieusement les alvéoles hexagonales parfaites.

« Que c'est beau ! S'exclame-t-il. C'est d'une forme parfaite et régulière. La cire est d'une pureté si délicate ! C'est un miracle de la nature »

Gonzague et Cédric sont vautrés dans le grand canapé en osier un peu plus loin.

« Oh ! Que c'est beau ! Minaude Cédric avec une voix de soprano.

-Que c'est mignon ! Se moque Gonzague.

-Vous n'avez aucune idée de la beauté de la nature, répond Raphaël. Les abeilles fabriquent la cire avec leur corps. Les essaims sont très intelligents.

-De la cervelle dans les mamelles ? Pouffe Cédric.

-Mais qu'il est bête celui-la, murmure Raphaël.

-La beauté, c'est ce qui peut s'allonger dans mon lit, dit Gonzague. Des seins bien fermes et un joli petit cul.

-Vulgaires péquenots !

-Ce que j' préfère chez les abeilles, chantonne Cédric, c'est la gelée royale. Est-ce que vous savez comment c'est fait la gelée royale ?

-C'est fabriqué par la reine abeille, répond Olivier.

-Et bien non, Sanchez ! La reine abeille n'a rien à voir dans le procédé. C'est produit par les rois et les reines d'Espagne...

-T'as pété les plombs, Cédric ou quoi ?

-T'as jamais visité le Palais de l'Escorial à Madrid?

-... !?

-Le guide te dira que le corps des rois et des reines d'Espagne sont déposés dans un pourrissoir après leur mort. Après quelques jours, la pourriture suinte et les gouttes commencent à tomber. On les recueille ...et voilà ! De la gelée royale de première qualité!

-T'es complètement barjot ! S'exclame Olivier.

-On s'occupe comme on peut Oliveraie de mes fesses, répond Cédric.

-Vous êtes des rustres ! Dit Raphaël. Tout ce qui est autour de nous, ici au Karoo est extraordinaire et vous ne faites aucun effort pour le découvrir »

Les aînés ricanent, vautrés sur leurs coussins.

« On connaît tout ça ! Répond Gonzague en balayant le paysage d'un geste las de la main. J'suis venu, j'ai vu, j'suis pas convaincu. C'est le néant.

-Je change d'avis et j'suis d'accord avec Raphaël, dit Cédric qui cherche à occuper son oisiveté du mieux qu'il peut. La nature est extraordinaire. Une vache, par exemple, c'est une créature incroyable.

-C'est parce que t'es en manque de mamelles ? Demande son frère en gloussant.

-Mais non t'es ouf ! C'est très cool, une vache. Ça ne mange que de la verdure. Tout ce qu'elle bouffe est vert, puis elle pisse jaune, elle chie brun et son lait est blanc. Ses yeux sont bleus et son poil est noir, blanc ou marron. Alors, où est passé tout le vert ?

-Les voies du Seigneur des vaches sont brindezingues, répond Gonzague en baillant.

-C'est une métamorphose magique, s'écrie Cédric. Et en plus, est ce que t'as jamais goûté de l'herbe ? C'est acide et juteux, parfois sucré mais jamais gras ou huileux. La vache ne bouffe que de l'herbe et qu'est-ce qu'elle produit avec ses mamelles magiques ? Du lait gras avec lequel on fait du beurre et du camajou à 60 % de matières grasses. Alors, dis-moi d'où ça vient tout ce gras qu'elle fabrique ? Du kikouyou ?

-Les voies du kikouyou sont impénétrables ! Se lamente Gonzague.

-Ta gueule !

-C'est la beauté de la nature, suggère Raphaël.

-C'est bien ce que je disais, répond Cédric. Herbe verte acide, lait blanc entier, beurre onctueux jaune ! Mystère végétal !

-J'ai faim ! Grogne Olivier qui rêve à une énorme baguette au camembert.

-J'ai soif ! Beugle Gonzague. Raphaël, va m'chercher une bière ! »

*

En fin d'après-midi, Marc et Bill débarquent trois caisses dans le hangar interdit. Olivier guettait l'heure de leur arrivée et les espionne depuis la fenêtre de sa chambre.

« J'veux savoir ce qu'ils manigancent, dit-il à Raphaël.

-C'est leur affaire, répond Raphaël. Laisse-les tranquilles.

-Je veux savoir...

-Pourquoi ? Tu planes ! Qu'est-ce que ça va changer ?

-On pourra savoir s'il y a vraiment un héritage ici.

-Occupes-toi donc, Olivier. Tu t'ennuies et tu cherches à espionner les autres. Si tu avais des activités saines tu ne serais pas porté à l'espionnage.

-T'es vraiment ouf Raphaël ! Moi j'veux connaître le secret du hangar...

-Olivier, on va essayer de savoir ce qu'ils cachent, dit Cédric. Y'a peut-être moyen d'y rentrer incognito ? »

Chapitre 18 *Le hangar*

Les trois aînés déambulent comme des automates autour de la maison, cherchant en vain les bruits familiers, la musique Pop, la radio, le trafic, le grincement des trains dans les gares, les cris du public des matchs sportifs, les voix incessantes de la jeunesse. Ici, à part la télévision, les seuls bruits sont ceux des tisserins, qui gîtent dans les roseaux derrière la maison ou ceux des oies dans le ciel. Mais on n'entend rien de tout cela sur la véranda.

Ils ont l'impression qu'on a versé de l'eau dans leurs oreilles et que ça les a rendu sourds. Ils se nettoient les oreilles avec du coton tige trois fois par jour mais ça ne change rien. Ils sont malades de trop de sérénité et de trop d'aridité. Ils attrapent la migraine avec ce lourd silence qui pèse sur leurs tempes.

Raphaël nage dans ce silence comme un dauphin. Il aime la quiétude tout autant que le sifflement du vent qui soulève la poussière du désert et le bruissement des feuilles des saules pleureurs.

L'adolescent connaît la cuisine à fond. Il y passe de longs moments dès que son oncle est absent. Les aînés le forcent à faire la vaisselle, le nettoyage et préparer la majorité des repas. Raphaël se plait à imaginer les parlottes incessantes des femmes qui ont occupé cette vaste pièce dans

le temps jadis. Il imagine les maîtresses de maison successives baragouinant avec deux ou trois bonnes métis ou hottentots à l'époque où les cuisines bourdonnaient de voix comme des ruches. Il imagine les femmes en train de plumer le canard, découper le carre d'agneau, peler les pommes de terre ou cuire les rusks tout en racontant la litanie des potins glanés dans les fermes voisines, au rythme lent des chars à bœufs.

Raphaël se demande aussi pourquoi cette ferme n'a pas de personnel à part un vieux métis nommé Oom Jaap, tout courbaturé et à moitié aveugle qui vient deux fois par semaine s'assurer que les moutons et les springboks ont de l'eau et assez d'herbe. Oom Jaap ne parle pas un mot d'anglais et rit constamment en montrant les trois dents plantées de travers dans sa bouche comme des piquets d'une mauvaise clôture. Il arrive avec sa carriole tirée par deux ânes et repart deux heures plus tard en riant et en parlant tout seul.

Marc prétend qu'il ne guide pas ses ânes. Il leur parle avec des 'clic' et de 'clac' de la langue qui résonnent bizarrement de sa bouche édentée et ils comprennent où aller. Raphaël raconte à Olivier que Oom Jaap est un sorcier qui a plus de gris-gris que lui, connaît tous les poisons du semi-désert et sait comment traiter toutes les maladies et les morsures.

« Tout sauf comment se soigner les dents et éviter de devenir aveugle, ricane Cédric.

-C'est parce qu'il a un voile blanc devant les yeux qu'il voit ce qu'on ne peut pas voir, réplique Raphaël. Il sait lire les vibrations qui sont émises par les gens.

-Triples conneries ! Dit Cédric.

-Bill le craint comme un sorcier aux pouvoirs étranges.

-Quadruple conneries ! Ajoute Cédric.

-Je vais lui demander de t'envoyer une rage de dents et on va voir le résultat...

-Essaies et j'vais te dissoudre !

-Alors, comme ça t'y crois à ses pouvoirs magiques ? »

Cédric hausse les épaules et va rejoindre Gonzague qui est prostré sur les épais coussins des canapés de la véranda et baille aux corneilles.

« Si on allait voir ce qu'il y a dans le hangar fermé ? Propose soudain Olivier pour rompre la monotonie de leur oisiveté.

-T'as plus peur des serpents ? Lui demande Gonzague en levant la tête.

-Je pense qu'il doit y avoir de la viande d'antilope séchée, ajoute Olivier en passant la langue sur ses lèvres. Ca sent un peu la viande de ce côté là...

-T'es trop maigre, cousin Sanchez! Dit Gonzague. Tu cherches à te replumer ?

-C'est vrai qu'un peu de viande nous ferait du bien, réplique Cédric. On bouffe que des légumes depuis qu'on est arrivé.

- J'aimerais savoir ce que le tonton nous cache, dit Olivier. J'y rêve même la nuit. Ça doit être quelque chose de super important !

-Il fait peut-être du commerce de boulettes de crottes de biques, dit Cédric. C'est comme ça qu'il doit gagner sa vie.

-On peut aller voir, suggère Olivier.

-Ok on y va ! Acquiesce l'aîné. Profitons qu'ils sont partis tous les deux, tonton et Bill.

-Je ne dis pas non, ajoute Cédric. J'aime l'aventure quand elle est à deux pas de chez moi. Mais il faut qu'on y aille tous. Amène-toi Raphaël ! Solidarité familiale...

-J'y vais pas, déclare l'adolescent.

-Et pourquoi pas, trou du cul de frotte-manche ? Demande Gonzague en le saisissant par les cheveux.

-J'ai pas envie de désobéir aux ordres de tonton.

-Mouchard ? Tu lui fait des courbettes pour avoir un plus gros gâteau, hein ?

-Non ! Il faut respecter la propriété d'autrui et les instructions.

-Amène-toi, sinon j'te pète la tronche, ordonne Gonzague.

-Mais...

-Ta gueule ! »

*

Ils inspectent minutieusement le pourtour du hangar et les diverses serrures. Il est impossible de rentrer sans forcer une serrure ou casser la vitre opaque de la fenêtre. Gonzague n'hésite pas à casser la vitre avec une barre rouillée. Cédric grimpe sur des pierres au bord de la fenêtre, ouvre la fenêtre en glissant son bras à l'intérieur et s'introduit dans le bâtiment.

« Il fait noir là dedans, crie Cédric. Passez-moi la lampe torche ! »

Cinq secondes et un cri jaillit des entrailles du hangar.

« Oh putain ! »

Cédric surgit aussitôt et saute par la fenêtre, livide, pâle d'effroi, le visage et les cheveux couverts de toiles d'araignée.

« Merde ! C'est pas vrai ! »

-Mais c'est quoi ? Qu'est-ce que t'as vu ? Un fantôme ?

-Va voir toi-même, balbutie Cédric en se griffant le visage pour se débarrasser des bouts de toile d'araignée.

-Arrête ! Le noir me fait flipper, tu vas m'filer les jetons...

-Il a trouvé l'araignée géante, dit Raphaël. Je retourne à la maison»

Gonzague le gifle.

« Tu restes ici avec nous, compris ? »

Raphaël contient sa révolte et hausse les épaules.

«Bon, alors Gonzague t'es le moins courageux, hein ? Dit Olivier. Pourquoi tu vas pas voir, c'est toi, l'aîné non ?

-Vous êtes des filles, dit Gonzague en escaladant la fenêtre

-Voilà Indiana Jones qui part en vadrouille, murmure Raphaël »

Cinq secondes plus tard, un cri jaillit.

« Oh merde ! Putain... »

Et hop ! Gonzague apparaît lui aussi recouvert de toiles d'araignées et saute sur le sol.

« Alors, C'est quoi ? Demande Olivier visiblement angoissé.

-Un monstre ! Un tyrannosaure ! »

Raphaël éclate de rire. Les frères Lemaître se tournent vers lui, furieux, et l'agrippent.

« Rigole, tiens ! Allez, tu y vas et tu y restes »

Ils le poussent vers la fenêtre et le forcent à entrer.

« Donne la lampe torche, dit Raphaël.

-La voilà et bonne chance » murmure Olivier.

Il tâtonne, avance prudemment, reçoit un souffle chaud au visage et des fils gluants. Le masque hideux d'un Tyrannosaure jaillit devant lui. Mais il a deviné une boîte qui souffle des toiles d'araignées. Le tout est placé à dessein, derrière la fenêtre, pour décourager sans doute les cambrioleurs. Il a un pincement au cœur mais l'instant de frayeur est vite passé. Une faible lueur grisâtre filtre par les interstices du bâtiment et donne un aspect macabre au spectacle. Sa lampe torche balaie alors un paquet d'ossements. Raphaël l'inspecte. Il est piqué par la curiosité et balaie le faisceau de sa lampe plus loin. Il découvre alors une vaste collection d'ossements de dinosaures, alignés, rangés par espèce dans un ordre impeccable. Comme dans un musée, chaque spécimen est exposé avec un petit panneau indiquant son nom et l'endroit où il fut découvert.

Le temps passe. Les aînés attendent et ne comprennent pas le silence de Raphaël. Un quart d'heure s'écoule sans un mot de Raphaël.

« Ca y est, il a été bouffé tout cru, dit Gonzague. Bon débarras !

-Eh Junior, ça va ? Crie Olivier »

Il ne reçoit aucune réponse.
 « Il doit être mort, dit Cédric.
 -Dévoré !
 -Déconnez pas les mecs, s'inquiète Olivier. Il faut aller voir.
 -Va voir toi-même, dit Cédric.
 -Pourquoi n'utilisez-vous pas la porte ? Demande soudain la voix de Marc Dutoit derrière eux.
 « Oh merde ! Lance Cédric en sursautant de surprise »

*

« Qui a eut cette excellente idée d'aller outre mes instructions ?
 Demande Marc.
 -C'est Raphaël! S'empresse de dire Gonzague.
 -Oui, c'est vrai, ajoute Olivier.
 -Pourquoi es-tu là, toi aussi ? Demande l'oncle Marc. La curiosité ?
 -Un peu... marmonne Olivier en baissant les yeux.
 -Où est Raphaël ? Demande l'oncle.
 -A l'intérieur! Répond Gonzague en espérant se disculper. On est venu voir ce qu'il fait.
 -C'est donc lui le plus curieux parmi vous ?
 -Ils l'ont forcé, répond Olivier pour tâcher de se faire pardonner »
 Cédric lui donne un coup de poing dans les reins.

« Suivez-moi ! » Ordonne Marc.

Ils longent le hangar et parviennent à la grande porte. Marc dégrafe un trousseau de clefs de sa ceinture et ouvre le cadenas. Derrière lui, Olivier fait des grimaces et des gestes de la main qui signifient: 'La sanction sera sévère' alors que Cédric lui donne des coups de poing dans les reins et lui murmure 'Sale traître' à l'oreille.

« Entrez donc ! Leur dit Marc.

-Ca alors ! S'exclame Cédric. C'est trop d'la balle ici ! »

Les trois aînés restent bouche bée devant le spectacle qui les surprend.

Raphaël est accroupi devant le squelette d'un Scymnosauve, la torche en main pour lire le panneau alors qu'un faisceau gris de lumière extérieure tombe sur lui et l'aveugle un moment.

Marc Dutoit ne lui adresse pas la parole.

«Je n'ai jamais cherché à suivre les conseils de Dieu le Père, dit l'oncle d'une voix qui résonne dans le hangar. Son ton est neutre, sans aucune irritation.

« Je ne punis pas la curiosité. En fait, je fais tout le contraire. Je suis convaincu que seuls ceux qui sont curieux parviendront à démystifier la vie. Ce n'est pas un péché mortel de chercher à satisfaire cette tendance. Je vais donc vous parler du fruit défendu, de ce fruit de la connaissance qui est devant vous»

Il enclenche une manette et la féerie des lieux leur paraît soudain sous les projecteurs.

« Dans cet entrepôt, 250 millions d'années vous contemplent, poursuit-il. Voici un petit segment de l'évolution en ossatures plus ou moins complètes.

-Tu veux parler de dinosaures ? Demande Gonzague époustoufflé par le spectacle.

-Génial! S'exclame Cedric. C'est hallucinant ici! C'est quoi cette collection ?

-Le Karoo, jusqu'aux confins du Free state et du Lesotho est une des merveilles paléontologiques du monde, répond Marc. On y a déjà trouvé des milliers de fossiles et il en reste sans doute encore des millions à déterrer. Plusieurs œufs contenant des embryons de dinosaure ont été découverts récemment. Les plus vieux œufs du monde : plus de vingt millions d'années.

-J'aimerais voir ça, chuchote Olivier. C'est incroyable !

-Au début, les mammifères reptiles dominaient le monde animal, poursuit Marc. Puis les dinosaures ont pris leur place et les reptiles se sont cachés. Plus tard, enfin, lorsque les grands dinosaures ont disparus, certains reptiles ont remplacé leurs écailles par des plumes et sont devenus des oiseaux. Puis, les mammifères ont commencé à se faire une place au soleil sur la planète. Une place qu'ils occupent toujours mais qu'ils pourraient bien perdre bientôt à cause de ce que j'appellerais un 'dérèglement' dans l'évolution de la matière grise d'une variété de mammifères.

-Etait-ce l'époque du Gondwana ? Demande Raphaël qui s'est rapproché du groupe »

Son oncle lui jette un coup d'œil furtif et sans sévérité.

« Il y a environ 400 millions d'années, poursuit-il, l'Antarctique s'est heurté contre le sud de l'Afrique pour former une immense chaîne montagneuse qui montait à plus de 12000 mètres de haut.

-Ouah! Plus haute que l'Himalaya ? S'exclame Olivier.

-Exact ! Les pics couverts de glaces se situaient dans la stratosphère.

Après la disparition des glaciers, il y a environ 240 millions d'années, une période de climat tempéré permit le développement d'animaux préhistoriques très variés dans cette région. Le Karoo était alors couvert de forêts et de marécages. Cette période dura 50 millions d'années.

-Et l'être humain n'existe que depuis deux ou trois millions d'années !
Dit Raphaël.

-Faux ! Répond Marc Dutoit. Seulement depuis environ 40 000 ans. Avant cela il s'agissait d'hominidés.

-Est-ce que l'humanité vivra aussi 50 millions d'années comme les dinosaures ? Lance Cédric.

-Crois en la réincarnation si tu veux le savoir. Voici le sens de la visite, ajoute Marc.

Les garçons constatent l'importance de l'étrange collection paléontologique privée.

-Voici un Bradysaure de la famille des Cotylosaure, les ancêtres, les premiers reptiles. A coté, se trouve l'herbivore Pareiasaure de 2,5 mètres de long. On en trouve de nombreux squelettes complets. Celui-là, à droite, est le Therapsida, un ancêtre mammifère. Ensuite, dans notre Karoo primitif paraît le groupe Dinocephalia qui inclut des carnivores géants du type Anteosaure que vous voyez ici et des herbivores tels le Tapinocéphalus et le Moschops.

-Ils ont des crânes comme ceux des paysans de Corrèze! S'exclame Cédric.

-Les os du crâne se sont renforcés. On pense qu'ils passaient leur temps à se heurter la tête comme font les béliers aujourd'hui.

-Ou les rugbyman, commente Cédric. C'est pas très bon pour les neurones tout ça!

-Tout dépend si tu en as, murmure Raphaël.

-Parmi les dinocéphales, voici un Struthiocéphale herbivore de 3 mètres de long, poursuit Marc. Et là-bas, son cousin carnivore, l'antéosaire.

-A partir d'aujourd'hui, je t'appelle antéosaire, chuchote Raphaël à Olivier.

-On mange jamais de viande ici, marmonne le jeune Sanchez. Ma mère a bien fait de remplir ma valise avec du saucisson et du jambon.

-Les charognes ne nous ont laissés que des os de dinosaures à curer, souffle Cédric qui a entendu la conversation de ses cousins. Moi aussi je voudrais manger de la viande. Ca me manque !

-Je ne vais pas vous barber davantage avec la période primaire du Karoo, continue Marc sans porter d'intérêt aux commentaires de ses neveux. Passons les Scymmosaures, les Hyposaures et les Pristerognatus pour nous arrêter devant l'Emydops, un herbivore reptile qui broutait en groupes constituant de très larges troupeaux.

-Je ne vois pas de Tyrannosaure Rex ici, dit Gonzague.

-Tout d'abord le hangar n'est pas assez spacieux pour accueillir le plus grand des dinosaures et, ensuite, ce n'est pas ici au Karoo que l'on trouve ses fossiles. Mais si je ne peux pas vous satisfaire avec le plus grand, je peux vous montrer le plus petit, ajoute Marc en leur montrant une roche fossilisée. Voici le Megazastrodon qui vécut parmi les dinosaures. C'est une sorte de souris de 10 centimètres de long qui avait des yeux énormes et un gros cerveau. Ceci a permis à son espèce de survivre pendant 160 millions d'années.

-Comment tous ces animaux ont-ils disparu, demande Raphaël.

-Au bout de leurs 50 millions d'années d'hégémonie terrestre, une série d'éruptions volcaniques bouleversa le paysage sud-africain. Environ 183 millions d'années avant notre ère, ces activités volcaniques chassèrent les dinosaures vers le nord et éventuellement vers le Sahara. Les dinosaures américains furent anéantis par le météore du Yucatan alors que ceux du Karoo se sont enfui en courant et sont aller s'éteindre ailleurs.

-Je pensais qu'ils ont tous disparu à la même époque, dit Olivier.

-L'évolution démontre les changements progressifs des écosystèmes. Parfois les conditions sont propices au développement de la vie et une foison d'espèces apparaît.

-« Peuplez la terre, multipliez-vous et dominez » dit la Genèse, annonce Olivier.

-Notre espèce n'est pas étrangère aux cycles écologiques planétaires, répond l'oncle. Nous serons bientôt huit milliards ! C'est notre heure de gloire. Demain nous succomberons à l'extinction massive, à moins que nous apprenions à survivre comme le petit Magazastrodon !

-Pourquoi ne serions-nous pas une exception ? Demande Olivier.

-Ô humain fragile, pédant et têtue qui se croit la créature préférée d'un créateur imaginé ! Le Bradysaure se croyait peut être une espèce éternelle et choisie par Dieu elle aussi, en broutant son herbe. Mais tout change, tout se transforme. Voici la seule vérité et la seule réalité permanente. Tout le reste n'est qu'un pet de fourmi dans le Karoo »

Les frères Lemaître montrent vite des signes d'impatience et d'ennui. Gonzague s'est déjà éloigné du groupe et rejoint lentement la porte d'entrée.

« Bon, j'aime pas spécialement les cimetières dit Cédric. Ça me donne la tourniole toutes ces odeurs de macabées. Je vais respirer l'air pur dehors.

-Notre visite est terminée de toute manière, lui répond Marc en se dirigeant vers la sortie »

Il éteint les lumières et ferme la grande porte à double battant.

« Alors, comme ça tonton Marc, tu es un éleveur de moutons et paléontologue ? Demande Gonzague.

-En quelque sorte, répond-il.

-T'as une sacré collection d'os! Je comprends pourquoi tu la coucounes dans ce hangar fermé comme un coffre-fort.

-C'est donc ça le fameux héritage ? Demande Cédric sans délicatesse.

-Ceci est l'héritage de l'humanité.

-Quoi ? Tu vas le donner à la Croix Rouge ?

-Pourquoi la Croix Rouge ? Demande Olivier.

-Parce qu'ils réparent les os cassés, ricane Cédric.

-Cette collection doit avoir une valeur considérable ? Dit Gonzague.

-Il y a ici des espèces rarissimes et très bien protégées. Ça n'a pas de valeur marchande ces choses là. Seulement une valeur culturelle. C'est pourquoi elle ira bientôt dans un musée.

-Mais alors l'héritage, c'est que d'la terre à mouton, du semi-désert ? Insiste Cédric.

-J'ai un trésor beaucoup plus important à vous léguer »

Quatre paires d'yeux s'écarquillent soudain. Quatre paires d'oreilles sont toutes attentives. Les lèvres des aînés sont barrées d'un sourire cupide.

«Le trésor de la sagesse ! Au point où vous en êtes, l'argent ne vous servira pas à grand chose sinon à corrompre votre âme.

-Moi, l'argent changera tout dans mon existence, déclare Gonzague.

-Oublie l'argent, conseille son oncle. Il ne t'attirera que des ennuis.

-Si l'héritage n'est pas fait de monnaie sonnante, je ne suis pas prenant, ajoute Gonzague qui a abandonné tout espoir d'hériter quoi que ce soit de ce minable oncle fermier-collectionneur d'ossements.

-Est-ce une confession ou un souhait ? Conclut Marc en mettant ses clefs dans la poche »

Chapitre 19 - *La tension monte*

Voici le matin de leur deuxième semaine dans le Karoo. A dix heures, l'air est déjà lourd de torpeur. Sur le toit, la tôle ondulée craque et gémit. Marc Dutoit a mentionné plusieurs fois qu'il n'a jamais fait aussi sec et chaud depuis la grande crise du siècle dernier où des milliers d'humains et d'animaux sont morts de faim et de soif dans le Karoo.

Gonzague paraît dans l'embrasement de la porte d'entrée. Ses paupières sont lourdes de sommeil, ses yeux injectés de sang. La chaleur lui pèse dans les veines. La sécheresse le rend hagard. La lumière crue l'aveugle et le paysage roussi pèse lourd sur ses espoirs et ses ambitions. Il a rêvé toute la nuit qu'il se faisait piquer les fesses par des magazastrodons et que des araignées géantes se pouffaient de rire en le momifiant dans un suaire de toile d'araignée. Il s'est réveillé en hurlant de peur juste au moment où les araignées allaient lui dévorer les fesses. Ses rêves érotiques sont remplacés par de cauchemars.

Il est au bout du rouleau. Quelque chose doit éclater, soit le désespoir, soit la colère folle.

Il est onze heures du matin quand Cédric sort furieux de sa chambre. Il ouvre la porte de la chambre d'Olivier.

« Fais tes prières, particule de slip ! Hurle-t-il à Oliver qui est en train de se brosser les cheveux.

-T'es hallucinant ! Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

-C'est toi qu'as mis ça sur ma table ?

-Quoi ?

-Cette note!

-Non, répond Olivier en regardant sa table de chevet. Tiens, j'en ai une aussi et Raphaël aussi. Qu'est-ce que c'est ? »

Olivier prend les deux notes identiques.

« *Pourquoi suis-je ici ?* » Lit-il. Qui a écrit ça ? »

Gonzague entre dans la chambre.

« Alors les plaisantins, vous voulez jouer avec nous ? Ça vous amuse de mettre des billets doux chez nous quand on dort ? Ça va arracher !

-C'est pas eux, dit Cédric. Ils en ont aussi. Ce truc me fait flipper ! Moi j'comprends pas, quoi.

-C'est qui alors ?

-Peut être le tonton, dit Olivier.
 -J'aime pas ce genre de jeu. On n'est pas venu ici pour jouer aux scouts !»

L'après-midi est baigné de torpeur et de silence. Les frères Lemaître sont allongés sur leurs lits, vêtus uniquement de leurs boxers. On tapote la tôle du toit. Ce sont de petits écureuils qui courent à la recherche de nourriture. Les frères transpirent abondamment. Cédric se tourne vers son frère et le voit allongé sur son dos, sa verge au garde à vous.

« T'as encore pris du Viagra ? Lui demande-t-il.

-Ouais...

-Nous jouer Sioux. Toi Renard-futé, moi Putois-qui-sent-bon.

-Pourquoi Renard-futé ? Bafouille Gonzague.

-Toi, longue queue qui sert à rien et grande gueule qui mord. Moi, petite gueule, petite queue et super after-shave.

-... qui sert à rien aussi! »

Cédric se lève et fouine dans ses affaires. Il tire la poupée gonflable et brusquement la jette au sol avec une mine de dégoût et de colère.

« Qui a joué avec Maggy ? S'écrie-t-il. Quel est le dégueulasse qui a couché avec ma femme ?

-T'es cocu depuis longtemps...

-C'est toi ? Beugle Cédric.

-Tu peux la garder ta femme. Elle est froide comme une banquise anglaise. J'en veux plus.

-Salaud ! Fumier ! Maquereau ! » Crie Cédric hors de lui.

Gonzague se retourne vers le mur opposé et fait semblant de vouloir dormir.

« Tu m'emmerdes ! Tout m'emmerde ! J'en ai marre de ce putain de bled... Marre ! Marre !

-Et moi alors ? Qu'est-ce que je dois dire quand on me plante des cornes ?»

*

Le soir après le souper, Marc demande :

« Alors mes amis, avez-vous réfléchi à ma question ?

-Alors c'était toi ? Dit Gonzague en ricanant de mépris.

-As-tu une réponse ?

-Ben, moi je suis ici parce que tu m'as invité pour un héritage qui n'existe pas ! Et ça m'fait vraiment chier !

-Ma question a un autre sens. Pourquoi es-tu ici, sur cette planète ? Pourquoi vis-tu ?

-... ?

-Tiens, Olivier, qu'en penses-tu ?

-Moi ? Ben... c'est pour gagner le Paradis.

-Le paradis n'existe pas, dit Gonzague qui veut exprimer son irrévérence.

-Mais si, ça existe, dit Cédric. C'est le Nirvana et on y va après plusieurs réincarnations.

-Et mon cul ! S'exclame Gonzague.

-C'est de l'autruche, dit Cédric.

-Et toi, Raphaël, as-tu une réponse ? Demande Marc.

-Pas vraiment. Je vis, j'apprends et j'expérimente. Après, on verra bien.

-Ah, l'expérience ! N'est-ce pas le mot clef ?

-En tout cas, moi, j'suis pas ici pour recevoir des cours de philo !

Déclare Gonzague. J'en ai assez barbé au Lycée et ça m'a fait chier.

-C'est pourquoi tu sais toujours pas ce que tu fous ici, suggère Cédric.

-Tu m'énerves !

-Une chose est claire, dit Marc après avoir retiré sa pipe de la poche de son pantalon. C'est que vous avez tous des points de vue différents »

Les aînés contemplant le feu de camp avec des expressions endormies.

«Et puis, pourquoi ne pas vivre comme une montre ? Poursuit Marc.

-Ca y est ! Marmonne Gonzague. Ce type est complètement barjot. Y m'fait flipper ce mec...

-Ca ne vit pas, une montre, s'exclame Olivier.

- Métaphore ! Mon cher Olivier. Ne pas s'occuper du temps passé ni du temps futur. Vivre au rythme de chaque seconde, une vie régulière sans laisser la monotonie envahir le cadran...

-Il a le cadran coincé entre les fesses ! Murmure Cédric à son frère.

-L'homme n'est pas une mécanique, s'étonne Olivier.

-Bien sur ! Mais il doit payer un prix très élevé chaque fois qu'il quitte l'instant présent. Le salaire de la peur par exemple. Car, dans l'instant la peur n'existe pas. La peur naît quand l'esprit rejoue l'expérience passée; elle se développe avec l'anxiété du futur. Elle est la source de bien des maux humains : la superstition, la colère, l'égoïsme, la rapacité, la cruauté...

-Bon, on change de sujet ou on se fait une partie de Monopoly ? Demande Cédric.

-Un moment, veux-tu ? Prenons l'exemple de l'histoire avant qu'on ne l'écrive. Qu'y avait-il avant que Dieu crée les hommes, Olivier ?

-Rien !

-Détrompes toi mon ami. Rappelle toi du hangar. Il y a soixante millions d'années, une grande variété de dinosaures peuplait la terre.

-Ah oui, j'oubliais.

-Alors, si Dieu a créé la terre pour y mettre les hommes pourquoi ne l'a-t-il pas fait immédiatement ? Pourquoi y mettre les dinosaures en premier lieu ?

-Parce qu'il ne voulait pas qu'un météorite vienne exterminer sa race choisie, dit Cédric.

-Cela implique qu'Il se fiche des dinosaures mais pas des hommes ?

-Sans doute.

-Alors pourquoi laisse-t-il quatre vingt pour cent de l'Afrique et de l'Asie naître dans la misère et crever de faim s'il ne se fiche pas de l'humanité ?

-A cause du Karma, répond Cédric qui cherche à venger son honneur. Ils ont fait des conneries dans leurs vies précédentes et ils reviennent pour purger.

-Dans cet esprit, il faut tout d'abord croire que les européens et les américains ont un excellent karma puis que nous sommes tous des réincarnations de dinosaures, dit Marc. Cycle infini, permanent, infernal et incontournable.

-La réincarnation n'existe pas, dit Olivier en fixant le bout de ses Nike.

-Comment tu sais ça, demande Cédric.

-C'est écrit dans la Bible.

-Elle s'est peut être trompée ?

-Pas possible. C'est Dieu qui la donnée.

-Il en a donné trois alors ?

-Non, une seule.

-Il en a donné aussi une aux Musulmans, le Coran. Et une aux Juifs, le Torah. Dieu aime se contredire !

-Ca dépend de quel Dieu tu parles, dit Cédric.

-Le seul, dit Olivier.

-Ce qui m'intrigue le plus dans la vie, ajoute Marc, c'est comment une seule espèce telle que la notre peut produire une telle variété d'êtres si extrêmes les uns des autres. Cela passe par ceux qui cherchent désespérément comment alléger les souffrances des autres jusqu'à ceux qui n'ont qu'une envie, s'entretuer ou se préparer pour la guerre. Il y a ceux qui analysent l'infiniment petit pour mieux comprendre le miracle de la vie et d'autres qui coupent la tête de ceux qui sont obligés de voler leur nourriture pour survivre. La diversité dans les extrêmes est époustouflante chez l'espèce humaine. Certains dépensent toute leur

activité pour s'engraisser et d'autres à s'enrichir sur le dos des autres. Très peu la dépensent pour chercher la vraie cause du malheur. Sommes-nous tous des acteurs inconscients d'une immense comédie dont nous ignorons le but et la raison ?

-C'est captivant, dit Cédric en baillant d'impatience. Raphaël, va me chercher une bière !

-J'suis pas ton boy ! Répond l'adolescent »

Cédric s'est rendu compte trop tard qu'il venait de démontrer à son oncle comment il traite son jeune cousin. Il se lève pour s'échapper.

-Un moment Cédric ! Dit Marc. J'ai presque fini. Tout ça est très confus, n'est-ce pas ? Et ce qui est encore plus problématique, c'est le futur de ce continent. Le réchauffement de la planète ne va pas nous aider.

-On dit qu'une nouvelle glaciation aura lieu, bougonne Cédric. Imaginez qu'on va bientôt tous vivre dans des igloos.

-Cela signifie famine et misère pour nos descendants, répond Marc.

-Ils paieront alors pour leurs péchés, dit Olivier.

-... ?

-Parce que toi tu sais déjà qu'ils vont commettre des péchés ? Demande Raphaël.

-Bien sur ! Et nous aussi on paiera d'une manière ou d'une autre.

-On paiera quoi ?

-Nos péchés, nos abus...

-Nous paierons donc tous...

-Sauf ceux qui obéissent à Dieu, dit Olivier.

-Qui t'a dit ce charabia ? Demande Cédric. T'es brindezingue !

-C'est écrit en lettres d'or dans les livres Saints »

Le tonton avale une rasade de bière.

« Je ne connais que les premières pages de la Bible, dit-il.

-La Genèse ?

-C'est ça ! On lit dans ces pages : « Dieu dit : 'Faisons l'enfant à notre image, comme notre ressemblance et qu'il soit pur' Dieu créa deux enfants qu'il nomma Adam et Eve. Yahvé Dieu planta un jardin en Eden, à l'Orient, et il y mit les enfants qu'il avait modelés. Les enfants et le Paradis ne faisaient qu'un. Puis Dieu dit : 'Il n'est pas bon que les enfants soient seuls. Il faut que je leur donne une aide qui leur soit assortie' Alors, Yahvé Dieu leur façonna des parents. C'est à cet instant qu'Adam et Eve perdirent le Paradis. »

-Tu as déformé ce qui est écrit, tonton, se récrie Olivier.

- Depuis ce jour, les parents se sont attelés à empêcher que leurs enfants vivent et grandissent dans un Paradis, conclut Marc.

-... !? »

*

Un peu plus tard, dans la chambre des aînés.

« Ce type est trop flippant ! Avance Cédric.

-Trop casse- couille, ajoute Gonzague. Il fait chier avec sa Genèse, ses cours de philo, ses dinosaures et ses instants de merde.

-Moi, je trouve qu'il arrache quand il parle de l'instant. Après tout, si on ne vivait pas toujours dans les désirs on serait peut être plus heureux.

-Tu peux dire ça en français ?

-Je dis que son raisonnement est génial, c'est clair.

-Moi j'comprends pas quoi. L'instant c'est fait pour baiser et pour profiter. J'suis dans ce putain d'enfer pour un héritage qui n'existe pas et des super nanas qui sont des mirages. Alors, qu'est-ce que tu veux que je foute de ton instant de merde ?

-Patience ! Ose dire Olivier qui s'est joint à eux.

-Patience ! Patience ? Mais de quoi tu parles toi, le malade imaginaire ? On va passer un mois dans ce bled pourri avec ta patience ? C'est quoi comme nana, ta Patience ? Tu me la présentes ?

-On est les invités du tonton...

-Ecoute-moi, Olivier-cochon-de-lait ! J'vais pas t'le dire deux fois. J'suis ici pour une seule raison. Et comme y'a rien à hériter, je compte bien foutre le camp dès que l'occasion se présente..

-Mais...

-Dis-moi que tu lèches aussi le cul du mouton....Merde ! Qu'est-ce que je dis la ? Le cul du tonton comme cette petite merde de Raphaël ?

-Mais non, Gonzague ! Répond Olivier qui craint la colère de l'aîné.

-T'es avec nous alors ?

-Bien sur ! Répond Olivier avec son meilleur sourire de caméléon.

-Bon, alors demain on passe à l'action. On fout le bordel dans la baraque ! »

Chapitre 20 *L'échappée*

Olivier s'est levé plus tôt que d'habitude. Il vagabonde dans la maison et, comme de coutume, n'y trouve personne. Il sort et inspecte le *stoep*. Personne non plus. La solitude des grands espaces lui dit bonjour. Il lui répond : « Je t'emmerde ! »

La Landcruiser est là qui le nargue. Il voit ses chromes briller dans la lumière blanchâtre du matin.

'Salut Olivier ! Regarde comme je suis belle. Laisse-toi tenter'

Il la regarde et baisse les yeux car elle lui en met plein le regard.

Une idée jaillit soudain dans son cerveau embué. L'idée de la tentation ! Mais ici c'est le contraire de la Genèse. On est en enfer et c'est Dieu qui doit le tenter. Il rentre et court vers la chambre de ses cousins.

« Gonzague. Cédric ! Réveillez-vous ! Venez voir, vite »

Il entre dans leur chambre. Les aînés sont nus sur leur lit. Assommés de sommeil et de torpeur. Leurs visages se lèvent, tuméfiés et un œil s'ouvre lourdement.

« Quoi ? Bafouille Cédric avec une voix qui est passée sous le rouleau compresseur. Laisse-moi, je dors !

-Venez voir dehors, vite !

-Tu nous fais chier ! Rôle Gonzague avec une voix qui fait écho comme du fond d'une barrique.

-Qu'est-ce que c'est ? Bredouille Cédric, cette fois avec une voix comme un moulin à poivre. Tonton s'est pendu ?

-Tout le monde est parti. La camionnette est là et le village de Kudusfontein n'est qu'à cinquante kilomètres.

-Bon Dieu ! S'écrie Cédric en sautant du lit. A nous la liberté !

-A nous les gonzesses ! S'écrie Gonzague subitement réveillé »

Ils traversent la maison en s'habillant. Ils se jettent sur la banquette de la Landcruiser et Gonzague s'efforce de démarrer sans la clef. Ils frétilent. Ils sont tous les trois des *experts* en 'Tu dois faire ça !' mais ne

parviennent pas à lancer le moteur. Ca presse ! Deux semaines d'imagination et de rêves insatisfaits rendent les deux aînés frétilants comme un poisson pris à la ligne.

« Saloperie d'engin ! Siffle Cédric entre ses dents en essayant de faire contact avec les fils électriques »

Le temps accélère sa course et ils s'harcèlent.

« Mais merde Cédric, t'y connaît rien en bagnoles ou quoi ? !

-Attends, je cherche. J'vais y arriver, tu vas voir.

-J'ai rien vu et le temps passe »

Enfin, Cédric trouve les fils à joindre et le moteur démarre. Ils s'installent et Gonzague embraye puis accélère pour un envol sur les chapeaux de roue.

« Et Gonzague, fait pas l'con ! S'écrie Cédric. Tu vas éjaculer avant d'arriver ! »

Le nuage de poussière qui s'allonge derrière le véhicule pourrait indiquer leur présence à des kilomètres à la ronde. Trente cinq kilomètres défilent dans l'allégresse et les chants paillards qui fusent de la cabine. Les garçons crient leur excitation, et tapent sur les portières. Cédric fait un bras d'honneur aux quelques moutons qui broutent les épineux dans le paysage matinal. Le soleil traîne un peu en haut des collines pour mieux les voir avant d'ouvrir sa forge sur le Karoo.

Le moteur sursaute. Un hoquet !

« C'était quoi, ça ? Demande Cédric avec appréhension.

-Une saleté dans l'essence ! »

Un autre caprice, puis un toussotement et le moteur s'immobilise.

« Mais c'est quoi c'te bagnole ? Siffle Gonzague entre ses dents. C'est du Chinois ou quoi ?

-Et ça c'est toujours une saleté ? Lui demande son frère.

-J'vais la faire passer par le carburateur, répond-il. Un p'tit coup d'accélérateur et ça ira !

-A condition qu'on redémarre le moteur »

Gonzague reconnecte les fils électriques. Le moteur démarre et le véhicule reprend sa course. La joie éclate dans la cabine.

Dix kilomètres plus tard, le moteur se prend d'une nouvelle quinte puis se paralyse. Le silence du Karoo envahit la cabine. Il est chez lui.

« Mais c'est quoi encore ? Demande Olivier »

Cédric inspecte les instruments de bord.

« Putain mais t'es ouf Gonzague ! La jauge est à zéro. T'as même pas regardé la jauge avant de partir ?

-Qu'est-ce que je sais moi....

-C'est la panne d'essence ! On est beau tiens, Indiana Jones !
 -Merde ! Double merde ! Gémit Gonzague en tapant des poings sur le volant.
 -Pourquoi t'as pas vérifié le niveau ? Répète Cédric abasourdi »

Gonzague est silencieux et broie du noir. Un long moment s'écoule. Il commence à faire très chaud. Pas un arbre pour s'abriter du soleil dans cette immensité de consternation. Le temps a changé de rythme. Il coule doucement, trop doucement.

« Si Gonzague pissait dans le réservoir ? Suggère Olivier. J'ai lu quelque part que ça peut marcher.

-Arrête tes conneries !

-Gonzague, t'as bu cinq cannettes de bière hier soir, ajoute-t-il. Il doit y avoir assez d'alcool dans ton urine pour arriver au village.

-Mais t'es vraiment ouf Sanchez ! Beugle l'aîné »

Un mirage paraît dans le rétroviseur. Les yeux de Gonzague s'écarquillent et grandissent.

« C'est quoi ce truc ? »

Ils se retournent tous subitement.

« C'est une charrette à ânes ! » S'applaudit Cédric qui a les meilleurs yeux.

Trois portières s'ouvrent en un élan et ils descendent pour gesticuler au milieu de la route et arrêter la carriole. Le conducteur est un vieillard à la peau ridée comme celle des cuisses d'un éléphant. Il les fait monter à bord. Et voilà Indiana et ses acolytes, sans chapeaux, sous le soleil de plomb, assis sur une petite charrette en partance pour la Terre Promise.

« On va jouer à Ben Hur, lance Cédric qui trouve l'aventure excitante.

-Tape sur le cul des ânes pour aller plus vite, crie Olivier à l'Africain édenté qui les conduit.

-Hé ! *Ja boss...* »

De fortes odeurs d'alcool s'échappent de son gosier avec ses éclats de rire et sa toux de phtisique. Il se roule une cigarette avec un papier qui a collecté toutes les poussières du coin et l'offre aux garçons. Olivier fait une grimace de dégoût et place une main devant son visage.

*

Une demi-heure plus tard, la carriole entre dans un hameau d'une centaine de maisonnettes construites comme des cubes chapeautés par un toit de tôle. Elles s'alignent dans un paysage stérile. Personne n'a pensé à planter des arbres ou des jardins. Des détritiques s'amoncellent partout, des

sacs plastique s'envolent au moindre coup de vent : le nouveau drapeau national ! Quelques poteaux téléphoniques et panneaux publicitaires rouillés sont barbouillés par la poussière jaune des rues ou deux où trois chiens faméliques se grattent les puces.

Le vieillard les dépose devant un petit magasin, une maisonnette double, toute en profondeur, un '*shebeen*' où l'on vend alcool, cigarettes, préservatifs et boîtes de conserves. Ils entrent avec précaution. Olivier craint l'obscurité où se cachent les microbes. Il reste dehors. Des enfants à moitié nus ou en guenilles sortent en riant.

« *Asseblief my bassie ! !* » disent-ils en tendant la main pour recevoir une pièce.

-Voilà le futur de l'Afrique » ricane Gonzague tandis qu'Olivier se pince le nez pour ne pas respirer les virus de la pauvreté.

Au fond de la minuscule boutique, une femme a le dos tourné et range des boîtes de conserve, des cigarettes, des lampes-tempête et des cadenas: choses simples et bon marché, chinoiserie pour le tiers-monde. Un mélange d'effluve de renfermé, de bière, d'urine et de vieille pomme de terre qui pourrit vient les heurter au visage.

« *Good morning !* Lance joyeusement Gonzague à la marchande qui a une longue queue de cheval noire. Il se barre les mâchoires d'un grand sourire de représentant de commerce.

-C'est l'après midi! Murmure Cédric en lui donnant un coup dans les côtes.

-Je m'en fous ! Répond son frère »

La marchande se retourne, le visage curieux et stupéfait. Les fils Lemaître sont tout aussi surpris.

« Mais c'est un mec ! S'exclame Cédric. Un mec chinois !

-*Can I help you ?* Demande l'asiatique.

-*Me want send courriel*, répond Gonzague.

-*What ?* »

Le petit chinois a des petits yeux rieurs et curieux, d'épais cheveux noirs tirés en queue de cheval.

« *Me want send courriel to France*, insiste Gonzague »

Le chinois glousse grassement puis crache par terre. Gonzague en reste la bouche bée.

« Courriel ! Internet! Insiste-t-il. Tu sais pas c'que c'est, connard des rizières de Pékin? T'as jamais mis les pieds en ville? Non? Pas étonnant que t'as une gueule de guêpe en deuil!

-Il se fout de ton accent, dit Cédric.

-D'abord j'ai pas d'accent ! Ensuite j'suis pas venu en Afrique pour recevoir des cours de mandarin. Alors où elle est ta machine à Internet ? *Computer ! Tu comprends ça ? Me want computer to send courriel... »*

Le Chinois s'arrête soudain de rire. Son visage se crispe.

« Putain de merde ! S'exclame-t-il dans un français teinté d'un léger accent créole. Si tu continue à insulter toutes les Chines, populaires et populeuses, j'vais t'casser ta gueule de parigot! C'est pas un enfoiré de bourgeois qui tombe en panne d'avion dans le désert qui m'fait peur. J'ai tout fait : Tai Chi, Kung Fu ou Aikido pour te faire voler au cimetière en moins de deux secondes !

-... !!?? »

Les deux frères ont des yeux qui sortent des orbites. Ils s'attendaient à tout mais pas à entendre parler français par un chinois en plein cœur du Karoo. Tout, mais pas ça!

Gonzague comprend très vite qu'il doit présenter ses excuses s'il ne veut pas terminer son escapade pornographique entre quatre planches. Mais Cédric l'a pris de court.

« Vous... vous parlez français ? S'étonne-t-il.

-Pourquoi ? Ca vous semblait être du chinois ? C'est quand même meilleur que votre anglais, non?

-J'en reviens pas ? Dit Cédric.

-Je m'excuse mais j'en voulais pas à votre race, se disculpe Gonzague. J'étais un peu énervé...

-C'est le soleil sur la tête ? Bon ça va...J'accepte.

-Qu'est-ce que vous faites dans ce bled pourri ? Demande Cédric. Entre trois Français égarés et un Chinois francophone paumé on va pouvoir se taper une belote!

-J'ai grandi au Vietnam puis j'ai passé des années à Tahiti et à la Réunion. Maintenant, on m'a puni en m'envoyant en éclaireur dans ce bled.

-J'aurais jamais cru !

-Oh ! Vous savez, les Asiatiques sont partout à présent.

-Est-ce qu'on peut envoyer un courriel ...,un email, depuis chez vous ? Demande Gonzague qui est pressé d'aller voir les filles »

Jean Marie Wong Chang rit de bon cœur en dévoilant une denture qui brille comme l'or du Witwatersrand.

« C'est pas l'Europe ici !

-Et un fax ?

-Ca, oui ! J'ai le seul appareil de la région.

-C'est combien un fax pour la France ?

- Ca dépend !
- Ca dépend de quoi ?
- Est-ce urgent ?
- Oui !
- Très urgent ? »
- Ils acquiescent.
- « Très important ? »
- Signes de tête affirmatif.
- « Bon, alors vous payez en Euros ou en Dollars US ?
- En Euros.
- J'aurais préféré des dollars.
- C'est combien ?
- Ce sera cent Euros par page.
- Quoi ? Mais c'est du vol !
- Vous connaissez la loi du commerce ?
- Oui ! Marmonne Gonzague.
- Non! Bafouille Cédric.
- Plus un produit est rare et plus il est cher. Plus la demande est grande et plus il devient rare. Faites le calcul vous-même.
- Mais cent Euros, c'est de l'abus !
- Non, c'est le sens du commerce. C'est à prendre ou à laisser.
- On va aller voir ailleurs, conclut Gonzague, furieux »

Le commerçant sourit béatement.

« Essayez donc le Nigérian, deux rues plus loin. Il a la seule autre boutique. Il vous vendra de la drogue à crédit et vous présentera des filles pour vous faire fumer et pour vous dévaliser.

- D'accord ! Acquiesce Gonzague. J'y vais.
- T'es fous ! Répond Cédric. Il va nous dépouiller et nous planter un couteau dans l'dos.
- Ça, c'est s'il est de bonne humeur, ajoute le commerçant »

Gonzague réfléchit puis, au bout d'un moment :

« Bien, on va envoyer une page de suite.

-Alors la, vous n'avez pas de chance. La ligne est coupée depuis ce matin. Aucun contact avec l'extérieur.

-Vous avez le talent de me faire mousser, dit Gonzague avec des yeux furibonds.

- C'est pas ma faute.
- Il fonctionnera quand ?
- Ca dépend du bon vouloir des monopoles.
- Quel monopole ? Demande Cédric. Celui de la drogue ?

- Celui du téléphone Sud-Africain. Les monopoles se foutent des clients. Pour eux, deux jours ou une semaine, c'est pareil. Si vous me donnez 500 Euros je peux essayer de les corrompre.
- Putain ! J'ai la haine. C'est fin nul.
- C'est trop casse couille, ici, réplique Cédric.
- Soyez polis dans mon magasin.
- J'ai soif, dit Gonzague. Vous avez une bière ?
- Oui mais elle est chaude. Le frigo n'a pas fonctionné de toute la matinée.
- Et vous l'avez réparé ?
- Mais non, c'est parce qu'il y avait pas d'électricité. C'est la faute du monopole.
- De la compagnie du téléphone ?
- Mais non, celui de l'électricité ! Y'a que des monopoles ici.
- Ou est le monopole des filles ? Demande Gonzague.
- J'sais pas ! Mais j'peux vous dire où est le monopole de la drogue. C'est à cent mètres à gauche.
- Je prends quand même la bière. Faites péter la bouteille !
- Ca fera vingt Euros.
- Mais c'est fou ! Il ne me restera plus rien pour les filles !
- Plus un produit est demandé...
- Déjà là, c'est trop cher ! Bon, donnez quand- même.
- Si vous voulez du pas cher, j'ai du Brandy. Ici, ça coûte presque rien. C'est la drogue du pauvre. Deux Euros la bouteille d'un litre.
- Ok, fait péter trois bouteilles »

Ils paient, agrippent les bouteilles et sortent. Le Chinois leur crie de l'intérieur :

« Cherchez pas les jeunes filles ! Elles ne rentrent pas de l'école avant seize heures.

-Et les plus âgées ?

-Elles ont le Sida ou elles sont mariées ou elles sont au cimetière, glousse Wong Chang. Avec les premières vous mourrez lentement avec les autres, c'est immédiat. Les maris sont très jaloux. Avec les troisièmes...

-Bon, alors on rentre, dit Cédric. J'ai vu des moutons au bord de la route.

-T'es plus con que tout un régiment de connards ! Répond son frère.

-Moi, je veux rentrer, ajoute Olivier qui n'est pas à l'aise»

Ils sortent du magasin et traînent la jambe sur la route dont les bas-cotés sont envahis par des détritrus. Torse nu, la chemise sur la tête pour se

protéger des rayons brûlants, ils avancent péniblement vers la sortie du village.

« Comment on va faire pour rentrer ? Se plaint soudainement Olivier. On n'a pas d'essence...

-On a trois bouteilles d'alcool, répond Cédric »

Une silhouette frêle et sèche comme un bâton de cane à sucre paraît au bout du chemin de poussière. Elle avance comme un mirage derrière une ligne de cactus. Elle marche vers eux à pas lents et réguliers. C'est une gamine famélique, vêtue d'une robe bleue en lambeaux qui porte un gros fagot de branches sèches sur la tête. Ses seins pointent à peine contre le tissu rouge. Elle est à la limite de l'innocence, à l'âge où ni la drogue nigérienne, ni l'argent de la concupiscence, ni les désirs violents des adolescents ne l'ont corrompue.

Un sourire candide tord sa lèvre inférieure. Gonzague la fixe de ses yeux gloutons. Elle les croise et poursuit son chemin. Il se gratte la nuque, figé comme une statue.

« Je me la ferais bien ! Lance-t-il brusquement.

-Arrête ! Répond son frère. T'es barjot !

-Discutes pas mes envies !

-C'est peut-être la fille du mafioso nigérian.

-Tiens, prend les bouteilles. Attendez-moi. Ça n'sera pas long !

-Et tu vas faire ça comment ? Demande Olivier, toujours préoccupé par le côté pratique des choses.

-Comme tu n'l'as jamais fait, Sanchez de mon cul!

-Comme avec les chèvres, réplique Cédric en haussant les épaules.

Allez, viens Olivier. On continue sans lui! »

Gonzague s'élance pour rattraper la petite et sort quelques billets de sa poche pour l'amadouer. Cent euros ! Une bagatelle pour un désir en rade depuis si longtemps. Pour la fillette, la couleur des beaux billets a plus de charme que leur valeur. Les Nigériens ou le Chinois le changeront en rand pour un centième de sa valeur et elle sera contente.

Gonzague la libère de son fardeau avec affabilité et l'attire vers un fossé, derrière un épineux touffu. Le sol est jonché de détritrus, de sachets plastique, de bouteilles cassées. L'endroit idéal pour un lit nuptial ! Mais le désir impatient de Gonzague se fiche du décor.

Les autres ont poursuivi leur chemin, au rythme de tortues, engourdis par trop de chaleur. Gonzague les rejoint vingt minutes plus tard. Fier de lui satisfait, heureux....

« Alors elle était bien la gonzesse à Gonzague, lui demande son frère avec dérision »

L'aîné hausse les épaules et chique un brin d'herbe, un sourire de satisfaction au coin des lèvres.

«Au moins tu laisseras ma femme tranquille pendant un bout de temps, ajoute Cédric.

-Moi, j'm'en fous de vos exploits, grogne Olivier. J'ai chaud et j'veux pas mourir de soif ici. On sait même pas comment on va rentrer. Et puis le tonton va être furieux si on rentre pas avec la bagnole... »

Loin derrière eux, une gamine fait des efforts considérables pour recharger le lourd fagot sur sa tête. Ses yeux sont tristes et vagues. Un autre jour de misère pour une fillette d'Afrique...

Chapitre 21 - *Mal de tête*

Après une heure de marche, la peau brûlée par le soleil de plomb, leurs dos et poitrines sont rouges comme une terre ferrugineuse. Ils ont roulé leurs chemises sur la tête et ressemblent à des berbères fakirs en vadrouille.

« J'ai soif, gémit Olivier dont la gorge desséchée racle comme du papier émeri. On va mourir de soif ici. Pourquoi j'suis venu avec vous? »

Il traîne la patte et commence à boiter comme un poilu revenant de la Berezina. Les autres semblent avoir du plomb collé aux semelles de leurs chaussures.

« Qu'est-ce qu'on fait ? Demande Cédric. On retourne chercher de l'essence ? Il me reste 50 euros...

-Fallait l'dire avant ! Marmonne Gonzague. J'ai pas envie de retourner dans ce bled pourri.

-Bien sur ! S'écrie Olivier. Avec ce que t'y as fait t'auras tout le village sur le dos. Et nous aussi, on va nous faire le supplice du pneu...

-C'est quoi ça ? Demande Cédric.

-La spécialité des townships ! On te fout un pneu plein de pétrole autour du cou et on t'allume une cigarette au bec....

-Alors on n'a plus qu'à rentrer à pied, réplique l'aîné.

-T'es fou ! Y'en a pour neuf heures de marche. On s'ra mort avant...

-On va faire du stop de charrette à ânes alors...

-Les ânes ici, c'est nous, râle Olivier»

*

Vingt minutes plus tard, Olivier traîne ses chaussures et racle la cendre de la route. Les autres n'ont même plus la volonté de lui dire que ça les énerve. Leur démarche devient de plus en plus lente. Cédric s'arrête soudain et inspecte le bout de la route droit devant lui.

« Merde ! Y'a quelqu'un a coté de la bagnole, s'exclame-t-il d'une voix rauque et sèche »

Ils continuent à traîner la jambe mais avec circonspection. Ils s'approchent lentement. Olivier a pris un gros bâton qui traînait dans la nature. Les autres ont pris des pierres : armes du Neandertal pour les Indiana Jones du Karoo !

Ils reconnaissent alors Bill, appuyé contre la portière de la camionnette, fumant un petit cigare en les attendant. Il est venu avec la Harley.

« *You're bloody stupid thieves!* Leur jette-t-il avec mépris en écrasant son mégot sous sa chaussure.

-J'ai soif! Pleure Olivier qui n'ose pas toucher au brandy »

*

Ce soir là, il est onze heures quand Gonzague se retrouve seul avec Cédric au bord du feu dont les brandons s'éteignent doucement. Il y traîne encore l'odeur acre du bois qui se consume et celle légèrement sucrée du tabac de pipe. Les autres sont rentrés se coucher. Gonzague a vidé une bouteille de brandy à lui seul. Après la dernière gorgée, il se met à pleurer de chaudes larmes, puis à rire comme un idiot. Il brûle la semelle de ses Nike en poussant les braises avec le pied. Une odeur de caoutchouc brûlé lui monte aux narines, puis au cerveau et y trouve quelques neurones non imbibés d'alcool. C'est le déclic de la colère. Il hurle des insanités vers le ciel. Celui-ci fait la sourde oreille. Il gueule encore plus fort et Cédric s'efforce de le faire taire.

« Conard, trou du cul, rat du Karoo, raté de la toiture, pédé du désert, émigré fané, mouton qui pue du cul !

-Arête Gonzague! Bafouille son frère. Tu vas tout bousiller.

-Pourquoi on est venu ici ? Pleurniche-t-il à présent. C'est du tout pourri. Y'a pas d'filles, pas d'argent, pas d'viande. Seulement un connard qu'a pas d'pèse et qui m' fait flipper...

-Parle moins fort, Gonzague !

-Et pourquoi il part tous les jours se balader et nous laisse seuls ?

-Parce qu'on refuse de bouffer d'la poussière. Tu le sais bien.

-Y croit p't'être que j'vais lui faire des courbettes pour son héritage de merde. Deux montagnes et trois moutons ! »

L'aîné éclate d'un rire nerveux.

« J'suis venu ici parce que mon connard de paternel m'a fait croire qu'y avait des millions ! Pfft... Rien! Que dalle! Même pas un compte d'épargne!

-Plus que deux semaines et on rentre, chuchote Cédric. Prend patience !

-Et avec quoi j'vais m'saouler la gueule pendant deux semaines pour tenir le coup? Avec la pisse de mouton ?

-N'oublie pas ce que maman a dit, murmure Cédric. Les plus riches, c'est ceux qui n'en ont pas l'air.

-Elle n'y connaît rien! »

Une ombre se faufile derrière le coin de la bâtisse, poursuivie par la faible lueur rouge d'un culot de pipe.

*

Le lendemain matin, Marc Dutoit et Bill sont partis en moto et Raphaël visite les collines comme il en a l'habitude. Il est dix heures et demie quand Gonzague ouvre un œil opaque et tuméfié, réveillé par des bruits de voix provenant de la chambre d'Olivier. Il a un mal de tête de Lucifer et les cloques sur sa peau couleur de homard cuit le brûlent atrocement.

« Putain de brandy ! Gémit-il. C'est pas vrai ça ! Ah quel mal de crâne ! »

Le lit de Cédric est vide. Des exclamations proviennent du salon aux fauteuils caca-d'oie.

« Raphaël! Mon Café ! Gémit l'aîné. Apporte-moi mon café avec un verre d'eau et trois Aspirines »

Pas de réponse.

« Raphaëëëlll ...crie-t-il d'une voix de soprano comme s'il venait d'avaler ses amygdales. Oh ma tête! J'vais éclater. De l'eau ...et du café ! »

Aucune réponse.

Du salon, les voix continuent, coupées de temps en temps par quelques interjections. Gonzague jure.

« Y'm' fait flipper c't insecte J'vais lui dissoudre la tête!»

Il fait un effort gigantesque pour se lever et vacille en se tenant la tête des deux mains. Il titube et sort de sa chambre. La porte de celle d'Olivier est ouverte. Celle du salon est fermée à clef. Il va taper fort et vociférer quand il entend :

« Oh mais ces seins ! T'as déjà vu des seins pareils, toi ?

-Non ! C'est méga terrible.

-Eh ! Qu'est-ce qu'elle lui fait, là ?

-C'est pas possible ! Oh la cochonne !

-On m'a jamais fait ça, à moi...

-Et la position ! Renversée... la brouette. Sur le tapis... Oh merde ! J'en peux plus d'regarder ça ! »

Ce sont les voix de Cédric et d'Olivier.

Gonzague n'a soudain plus mal de tête. Il roule des yeux plus ronds que les verres des lunettes de Gandhi. Il pousse la porte. Elle est fermée de l'intérieur. Il s'écrie :

« Oh les gars, ouvrez-moi !

-Non !

-Qu'est-ce que vous faites ?

-On regarde un film de cul.

-C'est pas vrai. Y'a pas de vidéo ici.

-On a trouvé une vidéo et des films chez tonton. Il nous cachait ça !

- Menteurs !
- Oh mais c'est pas possible cette fille ! J'ai jamais vu ça d'ma vie.
- Le tonton avait bien caché ses films pornos, hein Olivier...
- C'est quel film? Demande Gonzague.
- A cigar for Monica!*
- Quoi ?
- Rien! T'inquiète !
- Ouvrez les gars. Soyez pas égoïstes! J'veux voir moi aussi.
- On peut pas. C'est interdit aux moins de 13 ans...
- Moi, j'peux pas décoller mes yeux. C'est trop terrible. Foutue comme elle est, on va exploser.
- Attendez-moi les gars, geint Gonzague. Moi aussi, j'veux exploser»

Mais les deux l'ignorent et poursuivent leurs commentaires. Gonzague n'en peut plus. Il défonce la porte. Il tombe sur Cédric et Olivier assis sur le guéridon, à regarder '*Les Simpsons*' et rire comme des tordus.

- « Salauds ! Hurle Gonzague. Bande de salauds !
- Tiens, t'as plus mal à la tête, toi ? Dit Cédric.
- Enfoirés! Vous êtes des...
- T'as intérêt à réparer la porte avant le retour du tonton, dit Olivier »

Gonzague s'en va, fumant de colère.

«Un film porno ! Et quoi encore ? »

Il a soudain très mal au crâne et se tient la tête en allant vers la cuisine.

« Oh! J'ai un mal de bide carabiné ! J'vais vomir !»

*

En deux semaines, le baromètre de la tension nerveuse des trois aînés est progressivement monté vers '*mauvais temps*'. L'air sent le soufre. L'orage n'est plus loin.

Ce soir là, les jeunes puisent leur nourriture dans la marmite en fonte qui a mijoté du dessus du feu, à l'extérieur. Un filet de vapeur s'échappe chaque fois qu'une grosse bulle de purée éclate dans la marmite ouverte. Le corps encore tout douloureux des brûlures du soleil, les trois aînés font des mines d'enterrement. Tout à coup, Olivier éclate en sanglots en tenant son assiette remplie de nourriture.

« J'en peux plus! J'en peux plus de manger comme ça! J'ai pas été formé pour manger des légumes. J'suis pas une vache, quoi ! Y m' faut d' la viande, à moi !

-Moi aussi, s'écrie Gonzague en repoussant son assiette.

-Moi aussi, synthétise Cédric »

Raphaël se contente de baragouiner avec Bill, comme chaque soir.

« Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit de suite ? Demande leur oncle. Vous n'êtes pas en prison ici. Vous avez une langue pour vous exprimer. Si quelque chose vous dérange, dites-le-moi.

-On doit manger d'la viande, répond Olivier. C'est vital pour le corps. On doit consommer des protéines.

-Il y a des protéines végétales dans tout ce que nous mangeons, répond Marc.

-Il nous faut des protéines animales, insiste Gonzague.

-Savez-vous chasser ? Demande Marc après un moment de réflexion.

-Euh...

-Ben...

-Non !....

-Avez-vous déjà tiré à la carabine ?

-Dans les baraques des foires, dit Olivier.

-S'il me donne un pétard, j'le flingue, murmure Gonzague dans l'oreille de son frère.

-Très bien, reprend Marc. Demain matin à l'aube vous irez chasser avec Bill. C'est vous qui dépècerez la bête, rat, lapin ou antilope que vous ramènerez. Vous allez la préparer et l'étripier.

-On s'en balance, répond Gonzague. Il nous faut du sang...

-De la viande, interrompt vivement Cédric.

-Très bien, conclut Marc. Vous préparerez les morceaux que vous ferez cuire au *braai* pour le souper. Soyez prêt à quatre heures trente demain matin»

Il retombe dans son silence contemplatif et mâche lentement son repas de légumes cuits, de purée de maïs, de salades et de noix.

Chapitre 22 *La chasse*

D'horribles choses se sont passées au Karoo au cours des trois derniers siècles.

Environ quarante mille Hottentots habitaient dans la région du Cap lorsque les Hollandais y ont débarqué. Au début du 18ème siècle, une épidémie de petite vérole portée par les Européens décima presque la totalité des Hottentots. Seuls ceux qui vivaient isolés au cœur du Karoo, du Namaqualand et de la Namibie survécurent, tout comme les Bochimans.

Ces petits êtres à la peau ridée comme l'écorce des épineux sont les véritables héritiers du Karoo. Mais il n'en reste plus guère. Ils y vivaient en harmonie avec les grands troupeaux depuis des siècles et chassaient juste ce qu'il leur fallait pour survivre. Les boucaniers européens et les colons sont entrés dans le Karoo pour y chasser le gibier abondant. L'abondance étant la manne promise par les livres saints, ils se sont vite mis à décimer les troupeaux, source de sécurité alimentaire des Bochimans. Ces derniers se sont révoltés et, à défaut de gibier, ils se sont mis à tirer leurs flèches empoisonnées sur le bétail du colon. En représailles, fort de la supériorité de leurs armes à feu, les envahisseurs n'ont guère eu de difficulté à tuer tous les Bochimans qui se présentaient dans leur ligne de mire, homme, femme ou enfant. En moins d'un siècle, l'homme blanc parvint à exterminer la majorité des animaux et des Bochimans sur 600 kilomètres à la ronde entre le Cap et le Karoo.

Toutes les peintures rupestres qu'on laissés les paisibles indigènes du Karoo ne représentent aucune scène de bataille mais uniquement celles de leurs chasses et de leurs danses. Ils se nourrissaient d'antilopes Springbok, de bulbes, de miel, de semences et de fourmis blanches rôties appelées 'le riz du Bochiman'

Ils ne craignaient pas les lions car ils se couvraient d'une poudre composée de spore d'une plante pour les écarter d'eux. Ils consommaient des doses minimales du venin des cobras pour acquérir une immunité en cas de morsures. Leur vue, d'une acuité extraordinaire leur permettait d'observer Jupiter et ses lunes à l'œil nu, bien avant que Galilée les découvre. Ils disposaient d'une très vaste connaissance de toutes les plantes du Karoo mais n'en cultivaient aucune, étant de nature nomade. Ils ne possédaient aucun bétail et se déplaçaient sans cesse pour chercher l'eau et le gibier.

La guerre contre les Bochimans fut déclarée en 1770 lorsqu'un fermier aux mœurs brutales qui avait l'habitude de tirer à vue sur les petits Bochimans fut tué à son tour par une flèche empoisonnée. Les autorités hollandaises du Cap décidèrent alors qu'il fallait exterminer l'entière des Bochimans. Premier génocide de l'époque moderne suivi plus tard par celui de l'essai d'extermination de Hereros par les colonisateurs allemands en Namibie! Ils détachèrent un commando qui massacra des familles entières. Tous les Bochimans, incluant ceux qui vivaient aux confins du désert du Kalahari se révoltèrent, brûlèrent les fermes et massacrèrent des colons. Ceci entraîna une guérilla sans merci où les Bochimans hommes, femmes et enfants furent torturés, pendus et mis au supplice de la roue.

En 1774, un commando en massacra une centaine alors qu'un autre en tua quatre cents sans aucune perte pour les soldats européens. Les Bochimans ne pouvaient guère se défendre contre les armes à feu avec leurs armes de l'âge de pierre et le terrain complètement découvert du Karoo. En 1795, les commandos avaient massacré plus de 2500 indigènes du Karoo.

Des milliers d'entre eux menaient une hostilité incessante. A la fin du 18ème siècle, les Bochimans réussirent malgré tout à exterminer les derniers Hottentots du Karoo et ils parvinrent presque à repousser les colons Européens jusqu'au Cap. Les colonisateurs formèrent un plus grand nombre de commandos qui repoussèrent les Bochimans jusqu'aux montagnes de la région de Graaf Reinet. D'énormes troupeaux de gnous, koudous, springbok et zèbres broutaient dans les plaines avoisinantes à l'époque. Cinq cent Bochimans y furent massacrés en une opération menée par les envahisseurs.

Un siècle plus tard, il ne restait plus que quelques familles de Bochimans éparses, repliées dans le désert du Kalahari et vers la Namibie. L'homme civilisé avait gagné sa guerre contre le 'sauvage', contre la seule espèce humaine originale d'Afrique du Sud. Il pouvait dès lors poursuivre l'extermination de l'innombrable gibier de la terre

promise: une manne extraordinaire qui consistait à l'époque en troupeaux de plus de dix millions de springboks.

Aujourd'hui, les quelques pauvres familles qui constituent les derniers Bochimans déplacés dans le Kalahari n'hésitent pas à rire quand on leur parle du passé et déclarer : « Nous sommes des hommes libres et nous aimons le soleil » Ceux qui les côtoient et comprennent leur langue ne doutent pas un instant que ces petits êtres humains ont davantage de sagesse que ceux qui se vantent de dominer les peuples de la Terre.

*

Ce matin là, Bill réveille les garçons à quatre heures du matin et les conduit avec la Landcruiser à vingt kilomètres, aux pieds des montagnes du sud. Raphaël a préféré poursuivre ses ballades habituelles dans les collines avoisinantes. La chasse ne l'intéresse pas.

Les trois garçons ont sauté allégrement sur la platte-forme arrière de la Landcruiser. Cette escapade de l'aurore les excite copieusement. Bill a pris le fusil de chasse dans le coffre-fort scellé dans une armoire murale de la chambre de Marc et une boîte de cartouche. Le fusil repose derrière lui dans la cabine. Debout à l'arrière, les garçons hument l'air vif et frais du matin alors que les phares balayent la route poussiéreuse. Un chacal traverse la route en courant. Il n'a pas le temps d'être aveuglé par la lumière artificielle. Quelques kilomètres plus loin, deux immenses koudous mâles sont en train de se battre au milieu de la route. Leurs cornes s'entrechoquent dans la violence du combat. Bill freine brusquement. Les garçons crient d'excitation. Les koudous ont entendu leurs voix et devinent la présence des humains. Bill n'a pas le temps de charger et de viser. Les antilopes se sont fondues dans l'encre de la nuit.

«Next time shout louder, you bloody fools! marmonne Bill. Don't you know the rules of the hunt?»

-Qu'est-ce qu'il dit? Demande Gonzague, perplexe.

-Je pense qu'on n'aurait pas du crier, répond Olivier. On a fait fuir la viande... »

Ils entrent sur une mauvaise piste qui monte en zigzaguant sur le versant de la colline. Ils cahotent pendant une autre demi-heure. L'aube

s'annonce lorsqu'ils s'arrêtent devant une dénivellation piquée de centaines d'aloès. Bill arrête le moteur, sort du véhicule et arme son fusil. Il donne ses instructions.

«*Now, you walk behind me and you keep quiet. Ok?*»\

-On la ferme et on le suit, dit Cédric. Ok !

-Ca va, j'ai compris, ajoute Gonzague »

La faible lueur de l'aube couronne la montagne d'un halo pale. Le moment parfait pour la chasse.

Ils marchent lentement le long d'un sentier de moutons et Olivier butte contre une petite tortue. Il manque crier d'horreur mais la peur du fusil que Bill tient d'une main experte le rend coi.

Un lapin détale devant Bill. Puis une famille de francolins s'envole presque sous leur pied. La surprise est totale et leurs cœurs battent la chamade à l'unisson.

« Pourquoi y tire pas ? S'étonne Cédric.

-Trop petit gibier, murmure Olivier. On veut du gros avec plein de viande ! »

Ils effleurent quelques épineux et les troncs secs d'aloès couronnés de fleurs rouge sang. Un souffle de naseaux surgit à leur droite. Un springbok surpris va détalé. Bill lève le fusil et vise l'animal qui s'élance vers la protection des rochers. Une déflagration résonne sur le flanc de la montagne et fait plusieurs échos. L'antilope n'est pas touchée. Elle poursuit sa course en zigzaguant. Bill tire sa deuxième cartouche. La bête trébuche et rebondit comme une balle de caoutchouc.

« Il l'a eue, crie Olivier, cloué sur place par la surprise.

-T'as raison. Chouette alors ! Quel bon tireur !

-*Now it's your job, guys*, dit Bill en pointant le doigt vers le corps de l'antilope. *You fetch it and carry it to the truck.*

-Ca veut dire quoi? Demande Gonzague.

-Je pense qu'il veut qu'on la porte jusqu'à la camionnette... »

Ils s'encourent vers le cadavre alors que Bill rentre lentement vers le véhicule. Gonzague exulte, les autres rient de plaisir. Ils agrippent chacun une patte pour soulever l'animal et tentent d'avancer ainsi dans la pierraille. Cédric se casse la figure.

« Mais vous savez pas marcher ensemble ou quoi ? Geint-il. Ca va pas de marcher comme ça. Il faut qu'on la porte autrement.

-Porte-la sur tes épaules, propose Olivier.

-Il n'a pas assez de force, ricane Gonzague.

-Chiche ! Dit Cédric en présentant ses épaules. Allez-y, levez-la et vous me la placez de travers. Ok ? »

Ils parviennent à soulever la carcasse et la posent sur ses épaules. Cédric avance lentement, en hésitant à cause des cailloux qui roulent sous ses pieds. Un peu plus tard, Gonzague prend la relève. Ils parviennent enfin au véhicule où Bill les attend en fumant une Chesterfield. Ils déchargent la carcasse sur la platte-forme.

Un instant plus tard, debout derrière la cabine, les trois garçons rient à cœur joie et chantent des chansons paillardes en gloussant pendant que Bill manœuvre le véhicule sur la piste caillouteuse.

Il arrivent à la ferme et Bill dépose l'antilope à cent mètres de la maison, sur une plaque de béton. Il distribue trois couteaux aux cousins et plusieurs seaux d'eau.

« *Now you can prepare the meat for your supper*, dit-il en s'éloignant »

Il s'en va prendre son café avec Marc qui observait le manège depuis la véranda. Un quart d'heure plus tard, Marc et Bill sautent dans la Landcruiser et s'en vont inspecter les recherches paléontologiques de l'autre côté des collines.

Agenouillés auprès de la carcasse, les aînés hésitent, tripotent, coupent par ci et par-là, malhabiles. Ils jouent avec leurs couteaux jusqu'au moment où la rage de Gonzague explose en une débauche sanguinaire. Il poignarde le cadavre plusieurs fois en gueulant sa haine. Les autres font de même. Plus de cent coups perforent la carcasse avant qu'ils ne s'avisent de la dépecer. Cédric déchire l'abdomen et plonge ses mains pour en retirer les tripes. Olivier est un peu dégoûté mais il ne tarde guère à se joindre à la barbarie des aînés.

Le sang dégouline de leurs mains et le long des bras.

« Tu veux un morceau de steak tartare? Dit Cédric en présentant un morceau de cuisse à son frère.

-J'aime pas le steak tartare !

-Alors c'est pour toi, Olivier! »

Et vlan ! Il le jette au visage de son cousin en riant.

Ce dernier a le visage barbouillé de sang et de colère et lui renvoie le morceau sanguinolent sur sa chemise. Le sang gicle et la colère est remplacée par des rires d'un plaisir sinistre.

Ils ont très vite les mains, bras et visages couverts de sang.

L'antilope est découpée en petits morceaux, n'importe comment...La viande est jetée dans une bassine. A peine de quoi faire des kebabs, du goulasch ou de la viande hachée.

Le déshonneur de la boucherie française !

Derrière eux, le soleil se détache du sommet de la colline. Il est rouge de honte à voir le carnage de la grande colère des aînés.

*

Il est dix heures lorsque Raphaël revient de sa randonnée, radieux, heureux de sa communion avec la nature. Il avait entendu les deux coups de fusil à l'aurore.

« J'espère qu'ils auront de la viande pour le souper, se dit-il. Leur rage sera rassasiée et j'aurais peut-être un peu de paix »

Mais un carnage ne satisfait guère longtemps ceux qui sont incapables de contrôler leurs émotions extrêmes. Trop souvent, le sang appelle le sang.

Chapitre 23 - *Chasse à l'homme*

Le vent a soufflé pendant trois jours et trois nuits. Il a balayé toute la poussière du Karoo pour l'emporter dans des spirales de craie très loin, derrière les montagnes. C'est un vent caustique et mordant qui rend fou. Le matin du troisième jour, il poursuit sa course insensée sur la plaine et fait grincer la vieille éolienne. Le bruit métallique continu fait rager les garçons qui dorment sur le ventre et ont jeté les oreillers sur leur tête pour ne plus entendre le grincement sinistre et le bruit des branches qui tapent sur la tôle.

Le vent matinal n'a pas empêché Marc et Bill de partir pour leur tournée habituelle et Raphaël d'explorer les collines pour y collecter pierres, feuilles, et autres trésors.

A dix heures, il fait tout aussi torride que les autres jours et le vent presse les tempes dans son étau pour ajouter son supplice à celui de la chaleur. Quelques mouches et abeilles saoules se sont réfugiées dans la maison pour échapper au tourment qui approche.

L'air est sec et griffe la gorge comme du sable. Un couple de chacals est venu se cacher sous la ferraille près des hangars. Un troupeau de moutons a couru à travers la plaine et s'est regroupé dans un kraal en ruine. Les moutons sont tous tournés vers le nord et attendent en guettant le ciel avec des yeux anxieux. La voûte céleste s'est délavée et prend la couleur des vieux jeans. Le soleil accroche désespérément ses mains de feu aux pales de l'éolienne. Il est jaune comme une fleur de calendula et ses doigts incandescents agrippent la tourelle pour résister au vent infernal.

Quand Raphaël revient de sa ballade, le ciel du sud est devenu d'un bleu cobalt comme celui des faïences chinoises. Le ballon du soleil s'est envolé et se noie dans une eau de vaisselle qui stagne au zénith. L'adolescent a lutté contre le vent en marchant la tête penchée sur le chemin du retour. Il monte le parvis la tête baissée et heurte de plein fouet l'estomac de Gonzague qui rêvassait près de la porte.

Le souffle coupé, la bouche ouverte et la voix éteinte, l'aîné se courbe de douleur et tente de retrouver sa respiration.

« Excuse-moi, Gonzague, balbutie Raphaël. Je ne t'avais pas vu... »

Il va prendre un verre d'eau dans la cuisine. Un instant plus tard, la porte s'ouvre dans un grand éclat de colère.

« Alors connard, depuis quand tu te permets de cogner Gonzague ? S'exclame Cédric. Tu te crois le chef ici ou quoi ?

-Je me suis excusé. Je n'l'ai pas fait exprès!

-Mon cul, braille Gonzague depuis le couloir avec une voix de soprano qui a mangé trop de poivre. Ca fait des jours que tu me cherches, morpion...

-On va t'apprendre le respect, ajoute Cédric en lui assenant un coup de poing »

Raphaël parvient à esquisser deux autres coups et s'échappe vers la cours arrière.

« Je vais préparer le petit-dej, lance-t-il en espérant faire diversion »

Mais les aînés le poursuivent et Olivier est sorti de sa chambre pour voir ce qui se passe. Il y a trop d'électricité dans l'air pour modérer la hargne des aînés. Depuis la chasse, leurs yeux ont pris une teinte différente, celle d'un feu incandescent.

Raphaël s'en est rendu compte lorsqu'il les a vu débouler dans la cuisine. Le sang a giclé dans leurs mains. Ce ne sont plus ses cousins, ni des humains pondérés qui lui font face. Ce sont des bêtes sauvages en quête de sang.

Raphaël comprend vite que les choses ont changé durant les trois derniers jours. Le grincement métallique de l'éolienne harcèle comme si on passait un râteau sur la tôle ondulée du toit. Le vent fait claquer la porte rouillée d'un hangar. Raphaël se sent acculé et une frayeur sauvage lui noue brusquement l'estomac.

Ses cousins le harcèlent d'injures tout en le suivant.

« Pédé ! Pourquoi tu passes ton temps avec Bill ?

-Tu médis sur notre compte, salaud...

-On a trop vu ta gueule de limace. On va t'apprendre à lécher les bottes du tonton !

-Viens ici !

-Cédric ! Attrape-le qu'on le passe au cirage !

-T'as beau courir, on va t'attraper et ça va être ta fête !

-Laissez-moi tranquille. J'ai jamais essayé de parler contre vous ! C'est pas vrai !

-Menteur ! »

Raphaël s'enfuit vers le hangar aux pans ouverts. Il n'a pas vu que Gonzague s'est encouru de l'autre coté et tombe en plein dans ses bras.

« Je l'ai ! Crie-t-il. Je le tiens. Venez m'aider »

Raphaël a soudain acquis une force surhumaine. Il parvient à s'échapper mais trébuche et tombe. Les trois cousins sautent sur lui et le tiennent fermement. Cédric lui assène un coup de poing sur le visage. Le sang gicle de son arcade sourcilière.

« Attendez ! Hurle Gonzague en crachant son fiel. Tapez pas. J'ai autre chose à lui montrer. On va pas l'assommer de suite quand même ! Tenez-le et venez dans le hangar. La, mettez-le contre le tracteur. Tenez lui les bras pendant que je vais chercher »

Il s'enfuit vers la maison et revient en courant. Il a les yeux d'un fou et bave tout en riant dans sa folie. Il serre un grand couteau de cuisine dans la main.

« On va faire comme avec l'antilope. Du sang ! Du sang ! »

Les deux autres sont pris dans l'engrenage de la folie de leur aîné. Raphaël se sent pris dans une souricière et ne lit aucune trace de sympathie sur leurs deux visages.

« Du sang ! Du sang !

-Du sang ! Reprend Olivier qui transpire comme un verre de bière en été.

Raphaël voit la lame briller et le regard fou de l'aîné. Il panique et crie.

« Tonton ! Bill ! Venez vite...Il sont fous !

-C'est ça, crie junior, ricane Gonzague. Y'a personne ici pour t'entendre !

-On va d'abord lui lier les mains au tracteur avant de le découper vif !

Lance Gonzague. Des cordes ! Cherches des cordes.

-J'peux pas ! Répond Cédric. Je dois le tenir »

L'aîné se met à fureter furieusement dans tout le débarras du hangar. Raphaël hurle. Seul le vent lui répond, toujours aussi dément et aigre.

Gonzague cherche désespérément et jette toute la ferraille autour de lui pour trouver de la corde.

« Et merde ! J'trouve pas...

- Dépêches-toi ! Crie Cédric. Y cherche à s'échapper.

- Tenez-le bien. J'arrive ! »

Le vent siffle de plus belle et s'enroule autour des arbres pour une danse insensée. Une odeur étrange comme une peau de mouton mouillée entre sous le hangar. Une ombre géante survole la ferme, comme celle d'un aigle démesuré. La lumière crue du soleil se dissipe et l'ombre tombe sur les bâtiments.

Dans leur folie meurtrière les garçons ne s'en rendent pas compte.

« Tue-le ! Crie Olivier hors de lui. Dépêches-toi de trouver des cordes.

-Du sang ! Braille Cédric.
 -Fais tes prières, junior ! Brame Gonzague en furetant de plus belle comme un forcené»

Un coup de canon tombe sur la ferme.

Raphaël est pale comme le visage de cire des saints martyrs de l'église d'Olivier. Il revoit soudain les corps séchés des criquets sur les fils barbelés. Il pense à l'oiseau bourreau, le 'laxman' dont parlait son oncle.

Un deuxième coup tombe. Les trois aînés sont figés dans leur action meurtrière.

« Merde ! C'est quoi ça ? Crie Olivier comme s'il venait de se réveiller.

-C'est quoi ? Répète Cedric, haggard.

-C'est l'orage, balbutie Raphaël qui a soudain compris la raison de la furie du vent.

-L'orage ? Quel orage ? ...»

Le canon est remplacé par la mitrailleuse. Ca gicle de tous les cotés. Ca crépite sur le toit de tôle. Des grêlons gros comme des œufs de caille tombent du ciel sur toute l'étendue autour d'eux. On y voit pas à quatre mètres devant soi.

Raphaël a profité de la diversion et du relâchement de ses poignets par ses cousins pour s'éclipser derrière le tracteur et les rouleaux de barbelé au fond du hangar. Il s'élanche vers la maison et court à travers la grêle qui le heurte de plein fouet. A moitié assommé, l'arcade sourcilière en sang, la douleur des grêlons est pour lui le signe du salut providentiel. Il va s'aplatir dans un coin sombre derrière la maison, à coté de la vigne. La foudre tombe sur l'éolienne juste au-dessus de lui et celle ci éclate en mille morceaux. Saisi, choqué par la déflagration, Raphaël se replie comme un fœtus contre le mur, à peine abrité contre la férocité des éléments.

Les aînés scrutent bêtement l'orage qui tombe si violemment.

« C'est la fin de la sécheresse, cafouille Cédric qui est le premier à réaliser et à se réveiller de la folie »

Gonzague regarde son couteau et semble se demander pourquoi il a cette lame en main.

Un autre éclair tombe derrière eux. Terrassés par l'effroi, ils se jettent à plat ventre dans la poussière du hangar. La violence de la tempête les subjugue. Leur bestialité s'est soudain apaisée, complètement domptée par la colère des cieux. Ils demeurent un instant allongés sur le sol puis, lentement, se lèvent, les yeux hypnotisés. Ils ont trop peur de la foudre et de la brutalité de la tourmente pour quitter le hangar. La foudre continue à tomber autour de la ferme. Il y a trop de métal dans leur hangar mais ils ne s'en rendent pas compte sauf Cédric qui crie brusquement:

«Je grimpe sur le tracteur. C'est le seul endroit sans danger.

-Pourquoi ? Beugle Gonzague.

-Il a des pneus en caoutchouc... »

Et les voilà tous trois allongés sur le vieux tracteur comme des gosses qui vont jouer à '*Old MacDonald had a farm...Hi...Ha ...Hi...*'

*

Vingt minutes plus tard, des phares paraissent à l'horizon. La Landcruiser est de retour. L'orage est tout aussi agressif. Marc et Bill rentrent en courant dans la maison et n'y trouvent pas leurs invités. Ils attendent que l'orage faiblisse un peu pour examiner les alentours.

Bill a pris un parapluie et va inspecter l'éolienne que la foudre a démantelé.

« *My God ! What happened here ?* Dit-il en levant les yeux sur la tourelle détruite. »

Puis il scrute la vigne totalement saccagée par la grêle. C'est à ce moment qu'il surprend la forme courbée et tremblante de froid et de peur de Raphaël.

« Raphaël ! S'exclame-t-il. *What are you doing here ? Raphael ! Can you hear me ? My God, what happened to you?* »

Il se rend compte que l'adolescent est pétrifié et le prend délicatement dans ses bras après avoir posé le parapluie. Il s'encourt à travers la pluie vers le stoep.

« Marc ! Appelle-t-il. *I found him crouched at the back. No good at all ! The lightning must have scared him like hell! I wonder where the others are hiding?* »

- Raphaël ! Qu'est-ce qui t'es arrivé ? Mais tu saignes ?

-Ce n'est rien, bégaie le garçon. Je suis tombé ... »

Bill le dépose sur le canapé du salon et va chercher une couverture puis la trousse de première urgence. Il nettoie la plaie puis pose un bandage.

« Et tu as des bleus partout ! S'exclame Marc.

-C'est la grêle, tonton. Ca tombait partout. J'ai eu peur de la foudre.

-On va te réchauffer avec une tasse de soupe. Donne-moi deux minutes pour te la préparer.

-Ca va tonton. Merci...marmonne-t-il, réconforté par la présence de son oncle. »

Puis se tournant vers Bill, il lui murmure :

« *Don't leave me here with the others anymore, please!* »

Bill le regarde de travers et fronce le sourcil.

« *Something happened ? Tell me, Raphael... What happened?*
-No, nothing. But I don't want to stay here alone any more »
 Bill le contemple pendant un instant puis soupire fortement.
 « *Ok Raphael. That's ok if you don't want to tell me* »
 Raphaël lui répond par un sourire de gratitude.

*

Une heure plus tard Bill s'en va inspecter les dégâts malgré l'averse qui tombe toujours. En fin d'après-midi il découvre les trois aînés, subjugués, pales de peur et tremblant de froid.

Ils ne diront pas un mot de toute la soirée, figés dans une immense crainte de représailles. Marc se demande comment un terrible orage peut écraser toute la vigueur d'une jeunesse en quelques heures. Bill n'en pense pas moins.

*

La pluie diluvienne tombe sans arrêt pendant toute la nuit. L'oued sec s'est transformé en une rivière de plus en plus puissante. Il ne faut guère de temps pour que l'eau rugisse avec furie et devienne un torrent féroce qui emporte tout. Au petit matin, le lit déborde et menace tout ce qui est trop proche de son lit. Au milieu de la matinée, le courant a emporté tous les roseaux de l'étang et l'eau recouvre les abris des springbok et de moutons. Les grands arbres commencent à trembler, leurs racines ne sont pas assez ancrées pour les retenir. Le courant mugit à vingt mètres devant la maison.

« Préparez-vous à déménager ! Avise Marc. On va camper sur la montagne si ça continue. La route est impraticable mais la Landcruiser pourrait passer par les terres à l'arrière »

Ils préparent nourriture, vêtements et tout le nécessaire pour la retraite. Le véhicule est complètement chargé lorsque soudain, l'intensité de la pluie s'apaise. Une demi heure plus tard elle n'est plus qu'un rideau de soie. Vingt quatre heures et le soleil reparaît. La nature s'éveille. Les oiseaux reviennent. Tout va pousser à présent. Les graines qui ont patiemment attendu depuis presque dix ans sous les ceintures d'épineux vont s'éveiller sous le baiser humide des cieux....

La plaine imbibée exhale une odeur insolite qui consiste en un mélange indescriptible de terre mouillée, de plantes sauvages et de laine suintante.

Quand le soleil reparaît, le Karoo scintille comme une mer de diamants parsemée d'îlots broussailleux. Même les gouttes suspendues aux grandes épines donnent l'impression que les arbustes ont des diamants pour fruits. L'eau ruisselle en chantant dans toutes les rigoles et les tranchées. La nature rayonne, les oiseaux cherchent désespérément leurs nids et tout chante le renouveau. Les torrents des oueds diminuent à vue d'œil, laissant un dépôt de limon rouge ocre sur les berges. Bientôt, l'herbe poussera entre les buissons et recouvrira les ossements blanchis par les années de soleil.

Pour Raphaël, la sécheresse tout comme la folie de ses cousins lui semblent être un mauvais rêve, un vague souvenir. La chaleur torride a-t-elle jamais régné sur le pays des Bochimans ? Tout semble si beau, si calme, si harmonieux, si paisible.

Raphaël contemple la beauté inouïe de cette nature nouvelle et se demande s'il n'a pas rêvé ces derniers jours.

« Se peut-il que tout était un mauvais rêve ? Fallait-il passer par l'extrême fureur pour en arriver là ? Était-ce un cauchemar créé par ma propre imagination ? »

Il remarque que le comportement de ses cousins offre un relâchement total, une sorte de soulagement qui les rend paisibles.

« Ils se tiennent à carreau, se dit-il. Mais ont-ils au moins réalisé ce qu'ils faisaient ? Que se passera-t-il maintenant ? Encore quelques jours avant le retour en France. Tonton Marc a-t-il encore des surprises dans son sac ? »

*

Raphaël insiste pour passer à présent chaque journée en compagnie de Marc ou de Bill, loin de la maison. Il découvre ainsi les zones de recherche paléontologique, les plantations d'Algarve et d'olivier et le petit village des ouvriers et leurs familles, de jolies maisonnettes entourées de jardins. En libérant le Karoo de ses chaînes de feu, la pluie a tout transformé ; même les montagnes semblent verdier à vue d'œil.

Quatre jours après l'orage, la terre autour de la maison a bu toute l'eau du ciel. Ce soir là, Bill rallume le feu à l'extérieur. Ils sont assis autour du feu et respirent l'air frais et toutes les odeurs qui parviennent du Karoo. L'âcreté de la fumée s'entortille avec les odeurs de terre mouillée. Le bois humide crépite sur le brasier. Marc Dutoit se racle la gorge après avoir bu son verre de Meerlust.

« Nous rentrons à Johannesburg un peu plus tôt que prévu. Soyez prêts pour le départ demain matin à six heures, déclare-t-il de but en blanc »

Chapitre 24 *L'adieu*

« Le départ ? S'exclament plusieurs voix.

-Oui, le départ...

-Mais on a encore une semaine ! Dit Olivier.

-Ta gueule Olivier ! Crachouille Gonzague. Moi j'veux partir de suite.

-Moi aussi dit Olivier mais les billets de retour sont pour....

-Soyez prêts, ordonne Marc en se levant pour aller se coucher »

Le lendemain à l'aube, l'excitation est grande chez les aînés. Ils bourrent leurs valises rapidement et ne prennent pas le soin de se laver. Leurs cheveux sont poisseux et ils ont revêtu les mêmes vêtements qu'ils portent depuis une semaine. Ils sont sales, crasseux, non rasés et ressemblent à des gueux.

« Pourquoi ne vous lavez-vous pas ? Leur demande Raphaël qui ne leur a pas adressé la parole depuis l'incident du hangar.

-T'es vraiment trop minable, répond Olivier. On va pas gâcher nos beaux habits avec la poussière de la route. On se lavera quand on arrivera à destination »

Gonzague va chercher un verre d'eau dans la cuisine. Il découvre une servante en train de faire la vaisselle et une autre qui fait le ménage. Au-delà de la fenêtre, il remarque aussi deux jardiniers occupés à arroser et nettoyer. Sa surprise est comme la douleur d'un point de côté, sournoise

et saumâtre. Frais rasé et parfumé, Marc Dutoit entre dans la cuisine. Il est en robe de chambre de soie bleu marine. Il s'adresse aux femmes.

« *Good morning ladies*, dit-il avec un large sourire. *Did you have a nice rest ?*

-*Yes master, thank you*, répondent-elles avec de petits gloussements de gorge »

Gonzague n'en revient pas. Il veut savoir.

« Dis tonton Marc, pourquoi les bonnes et les jardiniers apparaissent seulement quand on part ?

-Le personnel était en vacances, ...et nous aussi.

-Alors comme ça, t'as du personnel à la ferme ?

-Bien sur !»

Gonzague hésite. Il veut en savoir davantage.

«Et le téléphone, tu l'as aussi ?

-Bien sur ! C'est impératif !

-Mais alors,....bégaie Gonzague. Le téléphone était aussi en vacances ?

- Repos absolu, loin des trépidations citadines. Nous avons tous besoin d'air frais et de calme.

-T'étais en vacances ?»

Marc acquiesce de la tête en se servant une tasse de café et des rusks.

«J'comprends plus rien !

-Tu comprendras bientôt »

Un quart d'heure plus tard, les cousins sortent de la maison pendant que les jardiniers chargent les valises sur la plate forme arrière de la Landcruiser. Les garçons sautent à l'arrière de la camionnette et s'installent pour le long voyage de retour. Marc descend les marches du perron alors que les premiers rayons du soleil dardent derrière la colline. Imprégné de pluie, l'air est frais et vif, envahi de senteurs nouvelles.

«Ca alors, vous avez vu le tonton, s'écrie Cédric en montrant la silhouette qui avance vers eux.

-Non ! Qu'est qu'il a ?

-Il est rasé, bien coiffé et tout huppé. Le fermier va en ville»

Ils se penchent pour mieux voir. Il leur semble que Marc est un nouveau personnage dans l'environnement du Karoo.

« Oh le mec ! S'exclame Gonzague. Il joue au PDG ou quoi ? »

Bill démarre la camionnette alors que Marc crie '*Good bye !*' à ses employés. Le véhicule s'élance sur la piste poussiéreuse. Les aînés ont le visage balaféré par de larges sourires de satisfaction.

« Enfin ! Crie Gonzague. C'est pas trop tôt ! On s'en rappellera du putain de Karoo de merde ! »

Le véhicule arrive à la fourche et se dirige vers la bande de bitume puis ralentit. Les aînés n'ont rien remarqué, trop heureux de quitter ce pays 'trop lent, trop écoeurant, trop flippant, trop moche, trop nul'.

« On va jouer au tennis, annonce Raphaël avec un sourire plein de mystère.

-T'es toujours aussi con, junior ! Plaisante Cédric. C'est pas le Karoo qui t'a amélioré. Tu repars chez toi encore plus con que tu l'étais »

Le véhicule s'arrête sur le bas-coté, à bonne distance de la bande d'asphalte. Marc et Bill en descendent et scrutent l'horizon. Une odeur de goudron et de boue flotte dans l'air.

« Qu'est-ce qu'ils foutent, les deux vieux ? Demande Gonzague en baillant.

-Ils veulent prendre l'autoroute, plaisante Cédric. On arrivera plus vite »

Marc pointe le doigt vers l'horizon.

« *They're on time*, lui annonce Bill »

Les jeunes écarquillent les yeux. Soudain, Raphaël s'écrie :

« Des lumières ! Regardez là-bas, ce sont des lumières »

Un point lumineux grandit au sud, au-dessus de la colline dans la rougeur de l'aube. Un léger bourdonnement traverse la quiétude matinale. Les aînés se regardent.

« Qu'est-ce que c'est ? Demande Olivier.

-C'est un avion ! Réplique fièrement Raphaël.

-Un avion ? Et alors ?

-Je l'savais ! Je l'savais ! J'avais deviné.

-Deviné quoi ? Demande Gonzague avec l'air égaré.

-C'est une piste d'atterrissage ! »

Les trois cousins examinent la bande d'asphalte puis les lumières avec de gros yeux ronds et la bouche ouverte.

« Tu crois que c'est un vieux coucou à hélice ? » Demande Cédric.

Les lumières grandissent. Le bourdonnement donne l'impression qu'une abeille s'est perdue et recherche son essaim. Une faible brise fait trembler le vrombissement dans la direction opposée. L'avion descend et poursuit sa course en ligne droite vers la piste. Il atterrit et roule tous feux allumés puis engage ses retro réacteurs à pleine puissance pour freiner sa course.

« Putain l'avion ! S'écrie Gonzague. J'hallucine.

-Je rêve, lui crie Cédric dont la voix est couverte par le bruit des réacteurs.

-Je suis mort ! C'est pas croyable un zingue pareil... Parachève olivier »

Bruit d'enfer et vent de tornade. Tout s'envole autour d'eux. Un magnifique jet blanc Sovereign Cessna tourne en bout de piste et vient s'arrêter près d'eux. Les pilotes adressent un petit signe amical au groupe à terre. Le signe M.D.H. paraît sur l'arrière du fuselage.

Les aînés ont des questions pleins les yeux.

«Pourquoi un jet de millionnaire s'arrête en plein désert? Demande Gonzague. Raphaël, toi qui sais tout, éclaire ma lanterne.

-Vous le saurez bien assez vite.

-Tu nous fais des cachotteries maintenant ? Petit merdeux ! T'as tellement frotté la manche du tonton qu'il t'a fait des cachotteries ?...

-Aujourd'hui, le merdeux c'est toi, répond Raphaël. As-tu vu à quoi tu ressembles pour accueillir un millionnaire et des jolies filles ? »

Les aînés se regardent, mal à l'aise. Ils avaient oublié leurs cheveux non lavés et leur mise de vagabonds.

«Ca n' fait rien ! Réplique Cédric. C'est seulement pour dire bonjour !

-On doit quand même se taper neuf cents kilomètres de tape cul et de poussière. On n'allait pas s'endimancher pour un jet qui tombe en panne !

-Il y a peut-être des jolies filles dans ce jet, suggère Raphaël. La chance de votre vie. Des nanas du cinéma et de la mode. Des mannequins à faire tout péter.

-Ramène pas ta fraise !

-Et vous, franchement, vous êtes fin nuls. Fringués comme vous l'êtes vous allez faire péter personne.

-Continue à nous emmerder et on va t'dissoudre la tête ! s'exclame Gonzague avec une irritation distraite.

-On l'anesthésie ?!» Demande Olivier.

Raphaël sourit et déguste sa petite revanche.

La porte du jet s'ouvre et une très jolie hôtesse en descend. Les aînés ont soudain envie de se cacher.

«Bonjour monsieur Dutoit, lui dit-elle en venant l'embrasser. Avez-vous passé de bonnes vacances ?

-Fantastiques, ma chère Sabrina ! J'ai rechargé mes batteries»

Elle embrasse Bill puis se tourne vers les garçons.

«Voici donc vos fameux neveux ? demande -t-elle.

-Fameux ?! Bredouille Gonzague. Pourquoi fameux ?... »

Raphaël marmonne aux cousins :

«Franchement, vous auriez du vous laver pour l'occasion.

-C'te nana, c'est d'la bombe, murmure Cédric qui ressemble tout à coup à un idiot du village »

Marc Dutoit présente ses neveux. L'hôtesse leur serre la main. Raphaël lui demande:

« Est-ce qu'ils ont le droit de prendre de la viande boucanée dans leurs poches, mademoiselle ? C'est un vieux singe pourri qu'ils ont ramassé hier »

L'hôtesse fait une petite grimace et Marc répond en souriant :

« On va désodoriser l'avion après le voyage »

Les trois aînés se regardent, abasourdis.

« Quoi ? On va monter dans le jet ? Demande Olivier.

- Vous pouvez rentrer par la route avec Bill si ça vous tente, répond son oncle. Ou même à pied. Vous en avez l'habitude, n'est-ce pas ?

- Ils vont empester l'avion, dit Raphaël.

- On veut rentrer par avion » Insiste Gonzague en fouillant vite son bourse pour y prendre son After-Shave.

Les trois aînés s'empressent de s'asperger de parfum alors que les autres rient de bon cœur.

*

L'avion décolle. Les aînés sont soudain baignés d'un respect condescendant pour cet oncle fermier dont les amis puissants et riches possèdent des jets privés. Un petit sourire de plaisir traverse leurs visages alors que l'avion prend de l'altitude.

Raphaël penche la tête vers le hublot et cherche à revoir la maisonnette et le lopin de terre du Karoo où il vient de passer les plus belles vacances de sa vie. Il a oublié les misères causées par des cousins trop gâtés. Il pense aux trois dernières semaines avec un pincement au cœur. Il revoit les collines... brûlées de soleil qu'il a parcourut maintes fois à pied, tout ce pays envoûtant, étrange, tellement différent de son pays d'origine. Aura-t-il l'occasion d'y revenir pour goûter aux nuits calmes sans lunes, piquées de milliards d'étoiles, pour entendre la plainte du chacal, pour respirer la paix profonde du semi-désert ?

Était-ce un rêve ? Il agrippe son fauteuil et plante les ongles dans le cuir comme pour s'assurer que le rêve continue. Il plane autour de lui une fragrance forte de cuir vieille Angleterre, mêlée avec le parfum suave de l'hôtesse, et l'odeur acide propre aux moquettes neuves des jets privés. Assise en face de lui, l'hôtesse Sabrina le regarde avec ses grands yeux de biche. Elle lui adresse un petit sourire.

Lorsque le signe lumineux s'éteint, Raphaël détache sa ceinture.

« Est-ce que je peux aller voir les pilotes ? Demande le jeune garçon à l'hôtesse. J'aimerais voir comment c'est dans le poste de pilotage.

- Bien sur, tu peux y aller »

Il avance avec précautions, se présente aux pilotes et engage la conversation avec le commandant de bord. Ses questions fusent dans toutes les directions dans un anglais chevrotant mais de loin meilleur qu'il y a trois semaines. Il veut tout savoir sur l'appareil et sur l'aviation. Il se dit qu'il n'aura sans doute jamais une autre occasion comme celle-ci.

« Cet appareil est un Sovereign neuf fabriqué par Cessna aux Etats-Unis, déclare le commandant, un homme grand et mince aux cheveux gris épais et lunettes Ray-Ban. Il peut prendre onze passagers maximum.

-Quelle capacité ?

-4885 kgs de carburant et 762 kgs de payload. Il nous faut des pistes de 1126 mètres de long pour décoller et 958 mètres pour atterrir.

-Quelle vitesse maximum ?

-Les deux moteurs Pratt & Whitney nous donnent 826 kilomètres à l'heure maxi et une altitude de 14326 mètres. Nos réservoirs nous permettent de faire 4900 kilomètres avant de refaire le plein.

-Et ça coûte combien un joujou pareil ?

-Quinze millions d'euros! Les propriétaires estiment qu'ils amortissent après six ans. Temps gagné lors de leurs nombreux déplacements, location pour charters, et de sacrés avantages fiscaux.

-Ca doit être terriblement difficile à piloter ?

-Beaucoup plus facile que les anciens jets. La technologie actuelle est extraordinaire.

-J'aurais jamais cru que je volerais un jour dans un avion pareil, dit Raphaël avec une expression de bonheur absolu dans les yeux.

-Tu veux le piloter ? Demande le co-pilote.

-....Mais je ne sais pas ! S'exclame Raphaël.

-Tiens, essaie...dit-il en libérant sa place. Pour l'instant il est en automatique. C'est un peu serré. Fait attention et touche à rien. Ok ? Le commandant te dira quoi faire avec le manche à balai. Qui sait, ça te donnera peut-être envie de devenir pilote ? »

Chapitre 25 *Jours de gloire*

Le Sovereign vire vers le sud-ouest, en direction du Cap. Il survole le petit Karoo puis traverse les montagnes de l'Outeniqua. Quarante minutes plus tard, il atterrit à l'aéroport international du Cap.

« Ca y est, chantonne Gonzague. On est arrivé à Johannesburg.

-Tu te trompes, répond Marc Dutoit. Nous sommes arrivés à Cape Town.

-... ?!

-Tu n'as pas vu la montagne de la Table lorsqu'on est descendu ?

-Non ! Mais alors on reprend l'avion sur la France depuis ici ?

-Patience Gonzague. Les choses seront plus claires dans quelques heures»

Deux limousines attendaient les visiteurs et les déposent à l'hôtel cinq étoiles « Table Bay » dans le complexe Victoria et Alfred Waterfront à cote du vieux port.

Epoustouffés mais excessivement gênés, les aînés ont fait des pirouettes extraordinaires pour se cacher derrière les autres, mais la honte leur est montée au visage plusieurs fois au cours du trajet. Le portier digne et fringant de l'hôtel a voulu leur refuser l'entrée en pensant qu'il s'agissait de mendiants.

Avant de prendre possession de leur chambre individuelle, Sabrina leur a remis à chacun une grande enveloppe contenant une copie de l'hebdomadaire économique « Financial Mail », une lettre d'accueil et une autorisation d'acheter ce qu'il leur plait dans les boutiques de l'hôtel.

Pressés de faire des conquêtes, les frères Lemaitre se sont rasés avant de plonger sous la douche. Vingt minutes plus tard, ils descendent pour draguer les hôtes de Virgin Atlantic qui bronzent au bord de la piscine. Olivier s'est jeté sur le menu du Room Service et a commandé un

homard aux morilles et un gâteau Black Forest. En attendant son festin, il passe un appel longue distance pour parler à sa mère. Il lui raconte tout, ses misères, la chaleur et les scorpions mais aussi le luxe du Sovereign et de l'hôtel.

Raphaël a pris contact lui aussi avec sa mère et lui a demandé si son père ne la maltraitait pas. Il lui a brièvement raconté le Karoo, le tonton, le Sovereign et l'hôtel. Il n'a fait aucune mention des misères causées par ses cousins.

« Maman, je suis dans la chambre la plus luxueuse du monde. C'est si beau ici. J'aimerais tant que tu sois ici avec moi.

-Profites-en mon chéri. Continue à pratiquer l'anglais et remercie Marc de tout ton cœur pour sa bonté... »

Ils ont parlé longuement puis il a raccroché. Il s'est allongé sur l'immense lit pour jeter un coup d'œil sur le magazine que lui a donné Sabrina. Une feuille dactylographiée tombe de la revue. C'est une traduction d'un article intitulé : « *Marec Detoyt, a businessman like no other* »

« Marec Detoyt ! S'exclame Raphaël. Ca sonne presque comme 'Marc Dutoit'. Quelle coïncidence ! »

Il trouve l'article anglais dans le magazine, illustré avec une grande photo du personnage Marec Detoyt et d'autres photos de plusieurs membres du comité exécutif du groupe. Aucun visage ne lui est familier. Son oncle fermier du Karoo n'a donc rien à voir avec cet article. Cela le rassure. Mais alors, pourquoi Sabrina le leur a-t-elle donné à lire ? Raphaël pense alors que le but de Sabrina est de leur présenter l'un ami de son oncle, le fameux Marec Detoyt. Il se met à lire la traduction.

« Edition spéciale sur le M. D. Holdings et son fondateur.

« Après avoir travaillé dans une plantation de palmiers d'Unilever au Congo Belge, Marec Detoyt se retrouva en 1961 dans la ville assiégée de Stanleyville (aujourd'hui Kisangani) Les sanguinaires rebelles mulelistes emprisonnèrent les deux cents européens qui s'y étaient réfugiés puis les firent défiler dans les rues de la ville avant de les massacrer. Marec Detoyt parvint à s'échapper et fut rapatrié vers Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa) par les paras belges. Il décida alors de tenter sa chance en Afrique du Sud.

Il avait 20 ans.

Les autorités de Pretoria lui accordèrent un permis de travail qu'ils lui reprirent un an plus tard. L'Afrique du Sud de l'Apartheid ne voulait plus de lui. Il fit des démarches extraordinaires et réussit à convaincre l'administration de le laisser tenter sa chance.

Cette autorisation de dernière minute changea tout de la vie du jeune homme mais aussi de celle de milliers de personnes qui vinrent à son contact. Marec Detoyt créa un nombre considérable d'emplois et son apport à l'économie et au développement des populations défavorisées fut une influence majeure dans le pays. En trente cinq ans, Marec Detoyt est devenu l'un des symboles de l'entreprise privée en Afrique mais aussi celui de la contribution du secteur privé à l'éducation et la formation de milliers de travailleurs africains, indiens et métis.

En trente cinq ans, Marec Detoyt a transformé sa première affaire, une agence de distribution de véhicules japonais en une immense multinationale qui opère aujourd'hui sur trois continents. L'entreprise s'est diversifiée dans la logistique, le tourisme, la location de véhicules, le leasing, le transport fluvial et maritime, l'assurance, et enfin l'aviation.

Le M.D. Holdings opère un nombre considérable de navires sur le Rhin, la Volga et le Mississipi. Ses avions cargo volent pour les Nations Unies en Afghanistan, Iraq, Soudan et Ethiopie. Les touristes de toute provenance logent dans les trente hôtels du Holdings répartis dans tout le pays mais aussi au Mozambique, Ile Maurice et Seychelles. Plus de quatre mille véhicules de location du groupe sillonnent chaque jour les routes sud-africaines.

Le management de chacune des sociétés du groupe est fortement décentralisé mais personne ne maîtrise mieux les chiffres que son fondateur président, Marec Detoyt.

Le quartier général est toujours à Johannesburg. Il est probable qu'un listing aux bourses de Londres ou de New York soit envisagé dans le proche futur.

Etc... »

Raphaël termine la lecture. Il ne lui a pas fallu longtemps pour comprendre pourquoi Sabrina leur a distribué les copies du magazine. Au bas de la traduction, quelqu'un a ajouté au stylo à bille l'annotation suivante :

«Certains traversent la vie comme des étoiles filantes. Ils disparaissent aussi vite qu'ils ont apparu. Ils ont jailli dans un jet d'étincelles, brillé pour un instant puis se sont dissous dans l'obscurité. D'autres commencent leur vie dans un trou noir et sont sans cesse confrontés aux puissances destructrices. Puis, un jour, ils parviennent à déjouer les forces négatives qui retiennent leur lumière et la gravité qui les écrase sur le sol. Ils s'envolent et vont se faire une place parmi les étoiles»

Le soir, Raphaël rencontre ses cousins dans l'ascenseur.
 « Alors junior tu te sapes pas pour aller draguer ? Demande Gonzague qui semble avoir dévalisé les boutiques de fringues pendant l'après midi..
 -Tu sens la poule de luxe, répond Raphaël.
 -Pauv' con ! Toujours vierge ? »
 La porte de l'ascenseur s'ouvre et Sabrina entre.
 « Bonsoir messieurs ! Dit-elle à Olivier et Raphaël.
 -Bonsoir mademoiselle ! dit Gonzague tout sourire »
 Elle se retourne, surprise.
 « Oh excusez-moi, je ne vous ai pas reconnu, répond-elle avec un sourire que Gonzague prend pour une invite. Vous pouvez m'appeler madame.
 -Vlan ! Dans les gencives, pense Raphaël »
 Puis il ajoute tout haut vers la jeune femme.
 « L'article est vraiment extraordinaire ! Qui aurait cru ?
 -Quel article ? Demande Olivier en lâchant un rot qui sent le homard au chocolat.
 -Quel article ? » Demandent les frères Lemaître en admirant leur mise et en lissant leurs cheveux dans les miroirs de l'ascenseur.

Un instant plus tard ils se retrouvent autour de la table du restaurant.
 « Ca change du pot au feu ! Claironne Cédric. Au moins ici on peut commander d'la viande à gogo ! »
 Le sommelier passe avec la carte des vins. Gonzague n'attend pas que Marc choisisse.
 « Une bouteille de vieux Médoc, pour moi, ordonne-t-il. Si possible du 1964. Fait péter la bouteille vieux !
 -Ils n'ont pas ça ici, répond Marc en dissimulant sa stupéfaction.
 -C'est meganul ce restau alors ? Dit-il. Qu'est-ce qu'ils ont ? »
 Il inspecte la carte des vins et lit très lentement avec un accent qui fait rire le sommelier. Nederburg, Meerlust Rubicon, Eikendal, Twee Jongezelen, Neethlinghoff... C'est quoi tous ces noms à la con ?
 -Les meilleurs crus locaux...Des crus qui gagnent régulièrement des médailles d'or à Londres et Paris.
 -Inconnus au régiment! Ca doit pas être terrible ! Je préférerais du Château Laffite !
 -Essaie le local, suggère Marc. Il est très bon »
 Gonzague fait la moue.
 « A défaut de caviar, on prendra d'l'autruche, répond-il.
 -J'en ai rencontré des mauvais voyageurs comme vous, soupire Marc.
 Ils voulaient tous retrouver leur pays et leurs habitudes dans chaque pays

où ils allaient. Ils comparaient sans cesse. Au bout du compte, leurs voyages étaient des épreuves désagréables plutôt que des découvertes excitantes.

-Moi je suis pour les découvertes excitantes, s'écrie Gonzague en louchant le décolleté de Sabrina »

Le vin arrive. Marc goûte avec des gestes de connaisseur.

« Excellent ! Arôme légèrement fruité avec une saveur de myrtilles et de vieux chêne. A votre santé et bien venue au Cap de bonne espérance.

-L'espoir fait vivre, lance Cédric. Tchîn ! »

Gonzague goûte et fait une grimace.

« Alors Gonzague c'est bon ?

-Passable. Trop jeune et ça n vaut pas un Bordeaux.

-Moi, j'y connais rien, dit Raphaël mais je préfère goûter les produits du terroir.

-Toi, t'y connais rien, réplique Gonzague de toute la hauteur de son mépris. T'as des goûts de riche alors que tes chaussettes sont trouées.

-J préfère les chaussettes trouées aux poches trouées ! »

Gonzague reste un moment bouche bée.

« Ca veut dire quoi, puceron ?

-T'es pas assez intelligent pour comprendre »

Gonzague le fusille du regard. Sabrina détourne la conversation sur des sujets moins abrupts. Pendant qu'elle parle à Marc, Gonzague chipote sa nouvelle montre avant d'annoncer en sourdine :

« Ce soir, je tente « le congrès sur la tête »

-C'est quoi ? Demande Olivier, la bouche pleine de pain beurré.

-C'est un truc à faire avec la beuf de Virgin. Elle languit pour moi et elle m'attend dans la boîte de nuit.

-Tu vas au Palais des Congrès avec une vierge? demande Raphaël avec une ironie dans le coin de l'œil.

-J vais t'faire un cours, junior. Le congrès sur la tête c'est une position scabreuse réservée aux experts comme moi.

-C'est lié au chakra couronne, dit Cédric. Quand tu le développes, t'as plus besoin de faire l'amour. Tu atteins un stade de sagesse tel que tu flottes en permanence autour du Nirvana.

-Je comprends, dit Raphaël. C'est le même type de Nirvana que Gonzague vivait au Karoo.

-J vais pas t'faire un dessin, junior. J'explique. Le mec et la beuf font le poirier contre un mur et prennent position sur la tête. L'objectif est l'union sexuelle dans une complète harmonie cosmique.

- Ca doit faire vachement mal, dit Olivier.

- Peut-être, mais il en a sacrement besoin, ajoute Raphaël. Ca va lui faire descendre le sperme dans le crâne pour lui fabriquer un cerveau»

*

Marc Dutoit entreprend le tour du pays avec ses neveux. Après la ville du Cap où ils passent trois jours à visiter les vignobles de Stellenbosh, de Franshoek et du Boland, puis la péninsule, ils s'envolent vers Durban. Ils y logent dans un hôtel luxueux de la cote nord, situé sur un complexe international de golf. Cédric se croit arrivé en Californie. Ils visitent le port de Durban, une grande usine sucrière et une gigantesque usine de pâte à papier.

Un soir, Marc leur a fixe rendez-vous au restaurant à vingt heures. Ce dernier est décoré de boiseries balinaises, et situé au bord de la piscine encadrée de palmiers bouteilles. La vue plonge vers une petite vallée luxuriante qui se termine dans les vagues de l'océan indien. Raphaël sort de l'ascenseur à dix neuf heures cinquante et tombe nez à nez avec Gonzague affublée d'une jeune femme métissée au corps potelée et seins énormes. Son visage trop maquillé fait ressortir des yeux globuleux sur une bouche gourmande.

« Je monte, lance l'aîné, désinvolte. J'en ai pour dix minutes.

-Tonton nous attend au restaurant, s'offusque Raphaël.

-Je sais. Je serais à l'heure. Dix minutes ça suffit ! Si tu veux en profiter, ajoute-t-il en clignant vers la fille, elle donne un rabais pour deux !

-J'aime pas les marchandises défraîchies qui sont soldées ! Lui répond Raphaël en s'éloignant »

Gonzague pousse la fille dans l'ascenseur et monte vers son paradis de dix minutes.

*

Le lendemain, Raphaël s'est essayé au surf sur la mer de la cote des dauphins puis a pris une leçon de golf. Il apprécie le temps qui lui est offert loin de ses cousins.

« Jamais plus je n'aurais une telle opportunité dans ma vie, a-t-il dit à Olivier. Il faut que je sache au moins ce qu'on ressent.

-T'es complètement barjot ! S'est exclamé son cousin. L'Océan Indien est plein de requins mangeurs d'hommes et t'en sortiras pas vivant.

-Fais une prière pour moi, Olivier.

-Je prie pas pour les inconscients du danger !

-Il y a des filets anti-requins sur toutes les plages ici. C'est plus efficace que tes prières ! »

Raphaël s'est fait des amis sur la plage et sur le gazon. Son enthousiasme et sa gaieté fut contagieuse pendant ses brèves vacances au natal.

Ils terminent enfin leur tour par la visite d'un Lodge privé cinq étoiles d'une réserve sauvage à coté du parc Kruger.

Ce soir-la, Cédric se souvient qu'il a des parents qui l'attendent en France et aimeraient peut-être recevoir des nouvelles.

«Dis tonton Marc, est-ce qu'on peut passer un coup de fil à nos vieux en France ? Juste pour donner des nouvelles...

-Allez-y, ne vous en privez pas, répond Marc. Raphaël et Olivier ont déjà téléphoné chez eux à partir du Cap »

Les frères Lemaître passent dans la chambre de Gonzague pour appeler la France.

«Maman ? Papa ? C'est nous. Tout va bien. On n'a pas pu appeler avant parce que le tonton...

-Bonjour les garçons, répond Adèle. La secrétaire de votre oncle nous donnait des nouvelles régulières...

-Ah bon ?

-Alors, il paraît que vous vous êtes bien amusés au Karoo ? Demande leur père.

-Oh oui...Un peu !

-C'est comment le Karoo ? Demande Adèle.

-Le Karoo ?...Oh pas mal ! Mais alors, le tonton, c'est pas croyable !

-Il vous plait ?

-Non...euh oui ! Mais il est top ! Il est trop riche ! Vous pouvez pas savoir... »

Il plane un moment de silence entre le Bordelais et la savane.

«Merde, ils ont coupé ! S'exclame Cédric.

-Mais non, répond son père. Mais qu'est-ce que tu entends par riche ? Riche comment ?

-Trop d'la balle ! Comme tu peux pas t'imaginer.

-Êtes-vous certains ? Demande leur père avec une pointe de doute.

Qu'est-ce qui vous fait croire ?

-Il a des amis qui ont des jets privés...Y peut les utiliser quand y veut. C'est génial, hallucinant, mortel, mega-terrible !

-Et c'est un chic type ! Déclare Gonzague. Vachement sympa...

-Alors, comme ça vous avez tout fait pour l'impressionner ?

-Ah oui alors ! On a tout fait et même plus...

-Bon tant mieux. Continuez à l'impressionner et vous gagnerez le gros lot.

-Attends un moment ! Y-a quelqu'un qui frappe à la porte...

-C'est peut-être un éléphant ? Dit Adèle.

-Maman, t'es toujours aussi minable ! Ricane Cédric. C'est notre serveur privé. On lui a commandé le champagne...Du Don Perignon...C'est mieux qu'en France ici...

-Allez, on y va. On boit le champagne puis on se prépare pour aller voir les antilopes. A plus !

-On vous embrasse, miaule Adèle.

-Ouais, c'est ça. Salut ! »

*

Dans le Falcon, au cours du voyage de retour vers Johannesburg, Gonzague déclare à son oncle :

« Tonton, savez-vous qu'en France, on a les meilleurs ingénieurs de Ponts et Chaussée au monde ?

-Comment peux-tu dire ça ? Demande Raphaël.

-Et bien Junior, regarde toutes les grandes réalisations françaises. Et on a aussi les meilleurs ingénieurs de l'énergie atomique! C'est eux qui ont construit la centrale de Koeberg au Cap!

-Et en France, on a la meilleure bouffe et le meilleur vin, ajoute Olivier »

Marc les écoute avec un sourire au bout des lèvres.

« Il paraît qu'on a aussi les plus grands chauvins du monde, ajoute Raphaël »

Gonzague fait une moue de dédain.

« Ca veut dire quoi ton charabia ?

-Ce que tu veux...

-Et puis, l'avion Falcon, c'est un prodige des tricolores, s'exclame Cédric.

-Ca c'est des vrais Français ! S'exclame Olivier. Super doués !

-C'est ceux qui sont tous noirs dans l'équipe nationale de foot?

Demande Raphaël.

-Andouille ! Répond l'aîné.

-Es-tu certain à propos du Falcon, Cédric ? Demande Marc Dutoit.

-Bien sur ! C'est un produit Dassault. J'ai lu ça dans un magazine a l'hotel.

-Et Dassault est français ?

-Mais oui ! Monsieur Dassault est cent pour cent français!

-Détrompe-toi, mon cher Cédric. Le vrai nom de Marcel Dassault était Marcel Bloch...Il était d'origine juif allemand !

-Le Falcon serait donc une conception juive-allemande ? Demande Olivier.

-C'est pas vrai ! S'exclame Gonzague. Dassault est un nom très français. Tonton a inventé cette histoire de 'Bloch' pour nous faire marcher.

-Je suis d'accord avec mon frère, ajoute Cédric. Dassault, c'est comme 'char d'assaut'...C'est un mot bien français !

-Marcel a changé son nom en 'Dassault' en l'hommage de son frère qui commandait un groupe de chars d'assaut pendant la première guerre mondiale.

- Peut-être ! Se résigne Gonzague, mais n'empêche que le Falcon est fabriqué en France.

-Comme le Coca-Cola, souffle Raphaël.

-Comme le chocolat Nestlé, ajoute Olivier qui est dans les nuages.

-Et notre futur président de la République sera peut-être d'origine hongroise, bulgare ou algérienne!

-Le brassage génétique améliore les races, répond Marc. Vive la globalisation! Vive la différence et vive l'humilité !

-On deviendra peut-être un peu moins chauvins, conclut Raphaël »

L'avion commence la descente sur l'aéroport de Lanseria, au nord de Johannesburg.

« Et qu'est-ce qu'on va faire le dernier jour avant le départ ? Demande Olivier.

-Du shopping gratis dans les hôtels et d'la drague à gogo, répond Gonzague.

-On peut apprendre beaucoup de choses en une journée, ajoute Marc Dutoit »

Chapitre 26 *La mouche*

C'est la veille du retour vers la France. Le Sovereign a atterri à l'aéroport de Lanseria. Deux Mercedes E320 gris métallisé transportent les jeunes passagers et leur oncle jusqu'au faubourg ultra luxueux de Bryanston. Ils descendent dans une immense villa de style toscan où une flopée de serviteurs tourne autour d'eux.

«Je sens que je commence à me faire à cette belle vie, annonce Gonzague à son frère. Ca va arracher ! J'aime bien l'Afrique du Sud finalement.

-C'est trop bien! Tiens, t'as vu, y'a même un court de tennis privé ici.

-Et des ramasseurs les balles. C'est trop mortel quoi !

-Installez vos affaires dans vos chambres respectives, annonce Marc. Cathy vous montrera vos chambres et Jonathan va porter vos valises. Prenez une bonne douche et habillez-vous pour la réunion du conseil d'administration de la M.D. Holdings. Je vous attends ici dans une heure exactement.

-Pourquoi ? Demande Cédric, surpris. J' préfère aller faire du lèche-vitrines.

-Moi, j' préfère jouer une partie de tennis, déclare Gonzague. Les réunions de boulot administratif, c'est pas mon fort.

-Et puis, ça nous concerne pas le business des autres, ajoute Cédric. C'est fin nul d'aller écouter ce que les gens font avec leurs sociétés!

-Vous avez pas compris, intervient Olivier. Tonton veut nous présenter son ami Detoyt pour qu'on le remercie de ce qu'il a fait pour nous. Pas vrai tonton ?

-Il est essentiel que vous soyez présents, insiste Marc. Vous aurez tout le temps de jouer au tennis après la réunion»

Une heure plus tard, les deux Mercedes quittent Bryanston, roulent sur l'avenue William Nicol et se dirigent vers le faubourg de Fourways. Elles entrent dans le complexe de Montecasino, passent devant l'immense fontaine et le rond point de style vieille Italie, puis l'hôtel Palazzo et enfin les deux bâtiments qui abritent la direction générale du groupe. Une enseigne simple, placée au-dessus de la porte double battant en verre poli, annonce en lettres de bronze la « MD Holdings »

Les jeunes entrent dans le sanctuaire qui proclame la gloire de l'entreprise privée: un hall d'entrée en marbre rose du Zimbabwe, un bureau de réception en teak derrière lequel deux jolies réceptionnistes reçoivent les appels téléphoniques et accueillent les visiteurs. Derrière elles, une tapisserie moderne représente un léopard, la mascotte du groupe.

L'ascenseur les dépose au cinquième étage. Raphaël a remarqué qu'une grosse mouche noire est entrée dans l'ascenseur avec eux et en sort également au cinquième. Une mouche curieuse sans doute ! Ils font face à un autre bureau de réception et les sourires de bienvenue des jolies secrétaires qui les introduisent dans l'immense salle du conseil. Gonzague et Cédric sont au paradis. Ils n'ont jamais vu autant de jolies filles.

« C'est pas croyable ! S'exclame Gonzague vers son frère. On est la veille du départ et toutes les bombes sont ici. Regarde la brune la-bas. T'as vu ses seins d'enfer ?...Il faut qu'on revienne maintenant qu'on connaît l'adresse ! »

Raphaël voit la mouche se poser sur la poitrine de la jolie fille. Elle la chasse d'un geste brusque de la main et demande à la bonne d'aller chercher le flytox. La mouche file vers la salle de réunion. Raphaël la perd de vue.

Une vingtaine d'hommes et de femmes de toute race et de tout âge sont en conversation animée dans la grande salle du conseil. L'arrivée des jeunes étrangers impose un silence soudain. La mouche se casse le nez contre une vitre. Prisonnière, elle vrombit fiévreusement contre la fenêtre, contre l'illusion de la liberté. Tous les visages se tournent vers les nouveaux venus.

«*Ladies and gentlemen*, annonce Marc, *let me introduce you our young visitors*. Mes amis, poursuit-il en regardant les jeunes visiteurs, je vous présente les directeurs du groupe M.D.Holdings qui nous ont bien aidés ces derniers jours»

Les présentations sont faites auprès des directeurs de toutes les diverses branches du groupe.

« *Good morning* ! Disent les administrateurs en serrant la main de chaque neveu.

-Bonjour, répond Gonzague qui s'est mis le premier dans la file.

-Bonjour, répond Cédric.

-Bonjour, *good morning*, hésite Olivier.

-*Good morning Sir. Good morning madam*,» dit Raphaël en serrant les mains»

Cédric a reconnu Bill parmi les directeurs.

« Eh Bill ! Salut ! Putain, qu'est-ce que tu fous ici ? T'es la pour servir les cocktails ou quoi ? »

- Bonjour Cédric ! Répond Bill en français avec une pointe d'accent et un sourire qui n'a rien de condescendant »

Gonzague se joint à eux et lui envoie une claque dans le dos en lui montrant sa cravate avec un sourire ironique.

« Pas mal ta cravate rouge, Bill ! Franchement, j't'assure con, t'es génial ! »

- C'est la journée des surprises, répond Bill en Français.

- Quoi ? Tu parles français maintenant ?

- Je parle français depuis vingt ans, répond l'Africain avec un sourire désinvolte.

- Sacré blagueur de Bill de mes bottes ! Lance Gonzague. Tu nous as bien eu mon vieux. Tiens, tu peux me servir un Johnny Walker ? »

Mais Gonzague a vu Sabrina s yeux doux. Mais la mouche décide de se poser sur l'oreille de l'aîné. Il la chasse. Elle revient en trombe et rentre dans son conduit auditif. Il fait une grimace de surprise et va tortiller son petit doigt dans l'oreille. La mouche s'est échappée de justesse, et Gonzague a le cerveau empli de vrombissements à haute fréquence.

« Messieurs, dames, prenez place s'il vous plait, dit Marc Dutoit »

Chacun s'assied autour de la table géante en *stinkwood*. Sabrina va s'asseoir derrière un panneau en verre pour faire la traduction instantanée. Les administrateurs sud-africains accrochent un écouteur sur l'oreille pour écouter les traductions. Gonzague et Cédric ont envie de jouer avec l'ordinateur portable devant eux.

« Et le Detoyt ? Demande Cédric à son frère. On l'a pas encore vu ? »

- J'sais pas. Ca va venir, t'en fais pas. Pourvu que ca finisse vite ! J'ai envie d'aller causer avec les nanas à la réception »

Olivier a repéré les biscuits, chocolats et boissons sur un plateau. La mouche aussi. Raphaël scrute chaque visage autour de la table et perçoit les petites manies et les tics qui en disent davantage sur le caractère de chacun qu'un passeport en règle. La plupart lui adressent un faible sourire.

« Mes jeunes amis, dit Marc, pouvez-vous installer vos écouteurs ? »

Bien ! Je remercie chacun de vous être déplacé pour la réunion de ce jour, ajoute-t-il en regardant les membres du conseil. Nous poursuivons ainsi une longue tradition de dialogue et de concertation initiée par le fondateur du groupe, monsieur Marc Dutoit, ou plutôt monsieur Marec Detoyt, comme on dit ici »

Un point d'interrogation apparaît sur le visage de Raphaël. Ses cousins sont trop imbus de leur importance pour avoir saisi le sens des derniers mots.

« Mes jeunes amis, cette réunion vous semble peut-être une perte de temps. Cependant, pour l'avenir du groupe de la M.D.Holdings, elle revêt un rôle majeur.

-Qu'est-ce que tonton a à voir avec la M.D ? Se demande Cédric.
Pourquoi est-ce lui qui parle et pas les autres ?

-Je désire tout d'abord éclaircir ma propre situation. Mon vrai nom est Jacques de la Chaumière et je ne suis pas votre oncle... »

Quatre jeunes visages se tournent brusquement vers l'homme qui vient de déposer une grenade sur la table. Leurs yeux indiquent la surprise la plus totale. Chaque garçon avale une grosse boule de salive et la stupéfaction hante leurs visages.

«Je suis Sud-Africain et mes ancêtres sont d'origine de l'île Maurice. Je suis l'un des premiers collaborateurs de votre oncle.

-Où est mon oncle ? Demande Raphaël.

- Votre oncle est décédé, il y a six mois »

La consternation frappe les cousins de plein fouet. Ils vont d'étonnement en ahurissement.

« Alors pourquoi les invitations, le Karoo et tout le cinéma ? Demande Gonzague incrédule.

-Un peu de patience, voulez-vous ? Je comprends votre surprise et je compatis à la perte que vous ressentez peut-être, malgré que vous n'avez pas connu l'être exceptionnel qu'était votre oncle. Marc Dutoit fut le fondateur et le « *driving force* », le leader de l'empire que vous avez eu l'occasion de visiter ces derniers jours. Il était excessivement riche mais aussi très humble. Tous ceux présents ici ont eu des rapports privilégiés avec lui et vous pourrez les questionner plus tard à votre guise sur la personnalité de votre oncle. C'était un homme de principes qui n'a jamais oublié ses origines. Marc Dutoit, comme tout homme organisé avait préparé son testament.

-Ca y est, on va hériter, balbutie Gonzague en souriant d'aise et se frottant les mains sous la table »

Un grand sourire barre le visage des aînés.

« Votre oncle avait une santé de fer. Sa mort fut un choc pour nous tous. Il n'est pas dans notre propos de vous entretenir ici des circonstances qui ont causé son décès. Disons que ce fut accidentel. Son testament fut présenté, selon ses vœux, une semaine après sa disparition, devant tous les membres du conseil de direction ici présents. Votre oncle était un travailleur acharné. Toutes les personnes présentes peuvent témoigner de sa persistance, mais aussi de ses exigences. Nous avons tous dépensé une grande énergie pour bâtir la M.D.Holding. Nous ignorions que le travail le plus délicat serait à faire après son décès. Celui de lui choisir un héritier, car Marc Dutoit ne s'est jamais marié et n'a jamais eu d'enfant »

Les cousins souffrent soudain de démangeaisons sur tout le corps. Ils s'agitent et tiennent difficilement sur place. La mouche vrombit dans un accéléré soudain en passant devant le nez de Jacques de la Chaumière. Toutes les têtes se tournent pour suivre sa course pendant un silence de quelques secondes. Raphaël a l'impression que les personnages présents semblent offusqués par sa présence dans ce milieu immaculé qui sent la cire et la moquette neuve.

« Votre oncle était un être exceptionnel, poursuit Jacques après avoir perdu la mouche de vue, et son testament n'a pu qu'être tout aussi exceptionnel. Il nous a tout simplement instruit de mettre un scénario sur pied pour attirer tous ses neveux et nièces en Afrique du Sud. La nièce s'est malheureusement désistée »

L'orateur tire des lunettes de lecture en demi-lune de la poche de sa veste, et prend un kleenex sur la table, devant lui.

« Votre oncle aurait aimé vous connaître de son vivant mais n'en n'a pas eu l'occasion, continue-t-il en polissant ses verres. Il désirait découvrir si l'un de vous serait capable de poursuivre son œuvre et de gérer sa fortune »

Gonzague opine de la tête avec une certitude trop flagrante. Les membres du comité offrent des visages impassibles sauf une dame digne aux cheveux blonds cendrés et grosses lunettes 'Sophia Loren' sur lesquels la mouche vient de se poser.

Il est impossible aux cousins de savoir qu'une partie des directeurs cherchent à tirer parti des dernières volontés de Marc Dutoit en prenant un avantage considérable sur les dispositions testamentaires. Ils n'ignorent pas en effet que si aucun des neveux n'est choisi par le comité, les actions personnelles de Marc Dutoit seront placées sur la bourse de Johannesburg et qu'ils auront premier choix pour leur achat. Ils savent fort bien que la santé financière du groupe est excellente et que les actions possèdent un potentiel de croissance qui les rendront très riches.

« Selon le testament, vous deviez venir en Afrique du Sud pour deux raisons, poursuit Jacques. En premier lieu, vous deviez être confrontés à des situations difficiles ou délicates afin que nous puissions estimer vos réactions face à l'adversité ainsi que vos capacités de patience, d'enthousiasme, de résistance, de persistance et de survie. En second lieu, vivre quelques jours dans des conditions ultra luxueuses pour étudier vos comportements en face d'une fortune subite. Dans ce but, toutes vos conversations au Karoo et lors de notre virée touristique furent enregistrées et traduites »

Gonzague et Cédric ont soudain envie de disparaître sous la table de conférence.

« Il nous fallait apprendre à vous connaître aussi bien que votre oncle l'aurait fait. Nous avons donc suivi votre cheminement pendant ces

dernières semaines. Nous avons également enquêté sur votre vie en Europe. Aujourd'hui, notre comité pense avoir assez d'informations pour connaître votre potentiel et donnez suite aux vœux de votre oncle. Nous ne serons plus très long mes amis. Le comité a étudié vos comportements, vos efforts, vos caractères et il va voter à présent pour déterminer lesquels parmi vous seront retenus. Votre oncle avait prévu la possibilité que vous soyez tous choisis ou qu'aucun de vous ne serait retenu »

Jacques de la Chaumière se tourne vers le personnage qui siège à sa droite, un homme grisonnant, au regard sévère, à l'allure austère et au costume sombre.

« Monsieur Klopner est le directeur financier du Groupe, dit-il en français. Monsieur Klopner, poursuit-il en anglais alors que Sabrina traduit dans les écouteurs, vous avez très bien connu Marc Dutoit. Quelles sont les qualités qui lui ont permis de réussir sa carrière époustouflante d'homme d'affaires et d'entrepreneur ? »

Le personnage toussote pour éclaircir sa voix et, sans l'ombre d'un sourire sur son visage glabre, donne une réponse simple et directe.

« A mon avis, il avait trois qualités essentielles: la curiosité, la persistance et l'honnêteté.

-Merci monsieur Klopner. Et vous, monsieur Van der Merwe, qu'en pensez-vous ? »

Un homme taillé comme un rugbyman des Springbok, à la peau couperosée à force de boire de la bière, au large ventre proéminent, et au sourire de mauvais garnement en vadrouille se lève pour mieux énoncer sa réponse.

« J'ajouterais la force de caractère pour pouvoir résister à tous les coups durs, aux chocs et intempéries du métier mais aussi un bon sens social, une ouverture honnête envers les autres.

-Très bien, merci. Et vous mademoiselle Malan, qu'en pensez-vous en tant que directrice du marketing ? »

Une grande femme métis d'une quarantaine d'années, habillée d'un tailleur grenat et affichant un sourire à faire fondre les plus grands icebergs du pôle nord jette un regard pénétrant sur chacun des garçons avant de répondre.

« Votre oncle était un homme charmant, dit-elle. Mais il était sagace et ordonné. Il avait une bonne mémoire mais il utilisait des moyens mnémotechniques qui l'aidaient où sa mémoire vacillait. Il réglait chaque problème dès qu'il surgissait et faisait en sorte qu'ils surgissent rarement à son niveau en déléguant à des collaborateurs capables, triés selon une longue expérience de la psychologie humaine. Mais je suis de l'avis de mes collègues qu'un Marc Dutoit sans honnêteté, sans curiosité, sans respect des autres et sans persistance n'aurait jamais pu développer son empire commercial »

L'un après l'autre, plusieurs autres directeurs confirment les points cités par leurs confrères.

« Merci mes chers collaborateurs, conclut Jacques de la Chaumière. Puis en se tournant vers les quatre garçons, il poursuit : Votre oncle nous a précisé très clairement dans son testament que ceux qui hériteront de son empire doivent posséder les qualités qui viennent d'être citées. Commençons par toi Gonzague. Es-tu curieux ? Non, nous ne le croyons pas. Tu n'as jamais cherché à comprendre le Karoo, à visiter la région, à chercher à savoir ce que j'y faisais. Es-tu persistant ? La mouche qui tourne autour de nous ce matin l'est davantage que toi. Toi, tu ne l'es certainement pas. Tu abandonnes un projet après quelques rabrouements. Tu émettes des excuses à ta paresse. Même pour draguer une fille tu ne persistes pas lorsqu'elle a dit non. Tu te fâches et tu t'estimes être la victime du sort... »

Gonzague fixe Jacques avec la bouche bée, au risque d'avaler la mouche 'persistante'.

« Es-tu honnête ? Ah, l'honnêteté ! Tu n'as pas arrêté de tenailler ton jeune cousin derrière notre dos. Tu as prononcé des critiques sournoises sur mon compte et des compliments sans fin lorsque tu as senti l'argent. Es-tu frugal ? Tu as dépensé plus qu'il n'est possible à un honnête homme en quelques jours lorsqu'on t'en a donné la permission. Force de caractère ? Tu n'es jamais intervenu contre l'injustice alors que tu étais l'aîné du groupe... »

A présent, Gonzague ne regarde plus que ses doigts croisés sur le bureau devant lui. Il transpire à grosses gouttes et broie du noir mais ne s'avoue pas vaincu. On lui trouvera bien des qualités et il aura sa part du butin.

« Et toi Cédric ?... »

Jacques fait ainsi le tour de chaque garçon en citant ses forces et ses faiblesses devant les circonstances des dernières semaines. Enfin, quand il a terminé, il s'adresse à nouveau à ses collègues.

“Are you ready to vote, ladies and gentlemen ? Il est temps de voter pour savoir quels sont ceux qui seront retenus par les gestionnaires ici présent pour devenir les héritiers des actions de Marc Dutoit dans la M.D.Holding. Quel pourcentage d'actions détenait-il, monsieur Klopner, s'il vous plaît ?

-Quarante cinq pour cent, répond ce dernier. Ce qui le maintenait dans le rôle d'actionnaire majoritaire »

Les membres du comité opinent de la tête. Les cousins fixent le bout de leurs ongles et n'osent pas lever les yeux. La mouche s'est posée sur la table, à dix centimètres de la main droite d'Olivier. Celui-ci ouvre la main lentement, l'a rabat d'un coup de maître et soudain s'écrie :

« Je l'ai, la garce ! »

Tous les regards sont fixés sur la main fermée d'Olivier. Cédric lui murmure :

« C'est pas vrai ! Elle s'est envolée.

-Tiens, regarde toi-même, répond Olivier en ouvrant une brèche »

C'est le moment que choisit la mouche coriace pour s'envoler.

« Oh merde ! S'écrie Olivier.... Excusez ! »

Un murmure de dépit s'élève de l'assemblée et les yeux suivent la course de la mouche noire qui va se reposer sur le plafond, à l'abri des mains d'Olivier.

«Mais, excusez-moi, j'oubliais un petit détail, poursuit Jacques en tapotant sur les touches de l'ordinateur en face de lui. Notre directeur financier a tiré un rapport comptable sur la semaine qui vient de s'écouler. Commençons par Gonzague. Tu as acheté un total de 200 Euros de préservatifs, trois téléphones portables Blue Berry et Ipod, les plus chers –Pourquoi trois ? – Deux montres, une Tissot et une Tag Heuer. Des MP3 pour mille cinquante Euros, une bouteille de Don Pérignon à 210 Euro pièce chaque soir dans ta chambre d'hôtel, des habits de marque et des nouvelles valises en cuir pour un total de sept mille euros. Total des dépenses : vingt huit mille euros! Une bagatelle, n'est-ce pas quand on dépense l'argent des autres ?»

Gonzague a l'impression de se retrouver nu devant un tribunal de l'Inquisition d'autant que tous les regards sont fixés sur lui. Jacques lit ensuite les rapports des dépenses des autres garçons. Cédric a déboursé dix sept mille cent trente euros. Olivier quinze milles trois cent vingt deux, essentiellement de la nourriture fine en quantité extravagante, des montres, MP3, ordinateur portable et un cadeau pour sa mère. Enfin, Raphaël a dépensé cinq cents euros : deux nouveaux T-Shirt. Un costume et une paire de chaussure (à l'insistance de Sabrina) pour les soirées dans les hôtels luxueux, quelques habits qu'il a offert à un jeune mendiant au Cap et à un vieux bougre zoulou en guenille à Durban. Mais il a également acheté une jolie écharpe en mohair pour sa mère.

« A présent, chaque membre du comité va inscrire son score sur un papier qu'il pliera et déposera dans la boîte que tient Sabrina, poursuit Jacques. Les points doivent varier entre 0 et 10. Il faut un total supérieur à 50% pour être retenu. Nous sommes 21 directeurs ici présents, donc il vous faut un minimum de cent cinq points chacun. Commençons par Gonzague, ...droit d'aînesse. *Ladies and gentlemen, let's proceed with the votes*»

Chacun des 21 directeurs du groupe écrit un point de 0 à 10 sur son papier qu'il plie en quatre avant de le glisser dans la boîte. Puis Sabrina va se placer en bout de la longue table de conférence et lit les points alors que le directeur financier les additionne.

« Un ! Dit-elle. Zéro ! Un, trois, zéro... Mouche ! Oh pardon !...»

La mouche venait d'atterrir sur son nez. Elle n'a pu s'empêcher de dire le mot que toute l'assemblée a depuis un moment au bout de la langue.

Raphaël sourit et s'amuse beaucoup malgré la tension qui flotte autour de lui.

Et beaucoup d'autres zéros. Rien de plus. Gonzague est d'une pâleur inquiétante. Des larmes brouillent son regard. L'épée de Damoclès penche dangereusement sur sa nuque.

« Marc Dutoit a désiré que l'un de nous nous donne le motif de sa décision, dit Jacques en regardant le comité »

Une dame en tailleur vert émeraude lève la main. C'est Elena Erasmus, une africaine grisonnante qui ressemble au ministre des affaires étrangères du pays. Sabrina traduit son anglais teinté d'un fort accent du Cap.

« Tu as des goûts de Cheik, des exigences de calife, un orgueil de roi Perse et une vanité de paon. Si on t'offre la fortune de ton oncle, elle sera dilapidée aussi vite que tu bois ton champagne et que tu tombes amoureux. Si on te nommait administrateur du groupe, je déposerais ma démission illico et j'irai m'enfermer dans un couvent de carmélites en Islande »

Ceci provoque quelques sourires et un nœud douloureux dans la gorge de l'aîné.

« Il y fera tellement froid qu'il n'y aura pas de mouches pour vous harceler Elena, ajoute Jacques. Je vous remercie. Je suis d'avis que vous ne finirez pas votre vie en Carmélite, mais en arrière grand-mère. Au suivant ! *Let's vote on Cédric*. Total des achats personnels de la semaine passée : dix sept mille cent trente euros. Vous avez le détail sur l'écran devant vous »

Sabrina collecte les votes puis les lit l'un après l'autre. Quelques 'un' Quelques 'deux', un 'trois' mais le reste n'est que « zéro » Cédric ne sait plus s'il doit rire ou s'il doit pleurer. D'autant que le chagrin de son frère semble immense et contagieux.

« A présent, c'est au tour d'Olivier. Total des dépenses : quinze mille trois cent vingt deux euros.

-Excusez, balbutie Olivier qui est très pale. Je voudrais aller aux toilettes ? »

C'est à croire qu'il a soudain envie de régurgiter tout le caviar, le saumon, les Godiva importés, les huîtres et les homards qu'il a dévorés.

« On n'en a que pour deux minutes, mon garçon. Prend patience »

Les directeurs inscrivent leurs votes et Olivier croit qu'ils prennent plaisir à prendre plus de temps que nécessaire. Il remue les fesses sur sa chaise. Ses intestins jouent un air de musique indienne et il craint qu'une diarrhée extraordinaire va exploser et le faire léviter.

Sabrina lit à voix haute : « Quatre, trois, cinq... »

Soudain Olivier serre tous ses sphincters et ses poings. L'espoir lui remplit les yeux d'étincelles et son ventre devient une brique. Mais le score descend. Un, deux, un, une série de zéro et un trois en finale. Il échoue lui aussi. Il ressemble à l'ombre d'un fantôme qui vient d'avoir l'épouvante de sa vie. Il se lève et s'enfuit aux toilettes.

Chapitre 27 - *Le jugement dernier*

« Terminons donc avec Raphaël, conclut Jacques. Rappelons que Marc Dutoit avait aussi prévu la possibilité que personne ne soit choisi et a mis en place un mécanisme de vente de ses actions»

L'adolescent a les mains sur la table et une pierre sur l'estomac. C'est tout son avenir qui est en jeu. Il n'y croit pas; il est trop jeune, trop faible et parle mal l'anglais. Il n'a pas démontré assez de force de caractère face à l'adversité, aux calembours et aux assauts des aînés. Comment pourrait-il faire face au jugement implacable de ces hommes en costume sombre et ces femmes en tailleur ? Comment pourrait-il gérer ne serait ce qu'une seule des sociétés du groupe. Il n'y connaît rien. Il n'a plus qu'à rentrer

en Europe comme les autres. Il est heureux d'avoir profité de son séjour et n'a aucun regret.

Les directeurs s'apprêtent à décider de son sort. Raphaël semble absent, comme s'il voguait dans une brume tiède insensible. « Est-ce mon imagination qui me joue un tour ? Se dit-il » Pour lui, les jeux sont faits. Il sourit car il ne pense qu'à une chose: « Le Tonton Marc était un sacré futé. Dommage que je ne l'aie pas connu! »

« Total des dépenses : cinq cents euros...»

Jacques se tourne vers le directeur financier.

« N'y a t-il pas une erreur ? Demande-t-il.

-Aucune ! Les chiffres ont été vérifiés. Le montant est correct.

-Bien, si vous le dites ! Total des achats : cinq cent euros. Votons donc messieurs dames »

Bill se racle la gorge, lève la main et se lève.

« Si vous le permettez, messieurs dames, j'aimerais dire deux mots. J'ai eu la chance de vivre pendant trois semaines avec cette jeunesse et je voudrais donner quelques précisions sur les observations faites dans notre ferme du Karoo. J'ai maintes fois observé et constaté la force de caractère de Raphaël devant l'adversité. Certes, il a succombé plus d'une fois mais c'est un lutteur. Il ne baisse pas facilement les bras. Il a également une grande curiosité et une sensibilité innée. Son sens de la justice pourrait être un atout social bénéfique dans la gestion d'un groupe d'entreprises qui emploie des milliers de personnes. Je conviens qu'il n'a aucune expérience, mais qui ici peut se targuer d'avoir eu l'expérience et la capacité de gérer une société à quinze ans ? Nous avons appris et, lui aussi peut apprendre, tout aussi bien, sinon mieux que nous. A ce titre, je trouve qu'il ressemble très fort à feu son oncle Marc. Voilà, c'est tout ce que j'ai à dire »

Il s'assied en lançant un sourire à Raphaël.

« Merci pour ce témoignage, Bill, dit Jacques de la Chaumière. Votons à présent »

Un directeur indien lève la main.

« J'aimerais également dire deux mots, dit-il. Je comprends fort bien les remarques de notre ami Bill. Cependant, il me semble que d'avoir vécu aux côtés des jeunes a développé une sentimentalité qui, tout en étant louable au point de vue social, risque de fausser le jugement des membres de notre comité. A mon avis, Raphaël a démontré trop de faiblesse dans sa soumission à ses cousins. Il est trop soumis et n'aura jamais d'équanimité et de poigne suffisante pour assumer le rôle de son oncle. Il a certes le cœur sur la main, mais est-ce la une qualité requise pour gérer un empire d'affaires ? Contrairement à ma chère collègue Elena qui veut se faire Carmélite, je n'irais pas me faire fakir pour m'isoler dans une grotte si Raphaël est choisi. J'ai six enfants à nourrir. Merci.

-N'oubliez pas cher ami que nous ne votons pas pour élire un PDG mais pour choisir un héritier, ajoute Jacques. Pour rappel, le vœu de Marc était bien de savoir si l'un de ses neveux ou nièces était digne d'hériter de sa fortune. La capacité de gestion n'est pas mise en question ici. J'espère que vous en tiendrez tous compte en votant. Parfait, poursuivons donc notre dernier vote »

Un instant plus tard, les chiffres se lèvent dans la main de Sabrina. Plusieurs trois, un cinq, une série de quatre et de six, deux neufs qui font mourir d'envie les trois aînés et puis un sept et finalement un six. Raphaël est paralysé de stupeur. Ses cousins le regardent avec un rictus amer. Le regard de Gonzague est plein de haine. Celui de Cédric est d'une jalousie furieuse.

On a perdu trace du total. Le directeur financier additionne les chiffres dans son ordinateur.

« Total, 103 sur 210, annonce-t-il. Il manque 2 points à Raphaël pour être accepté ! »

Gonzague tape du poing sur la table en éclatant d'un rire grossier. Ils ont tous échoué donc cela signifie pour lui que 'Ces directeurs de merde sont des vendus. Il verra un avocat en France pour contester leurs décisions à la con !' Il éponge la sueur qui perle sur son front et ose un sourire narquois vers son frère.

« Bande de cons ! Murmure-t-il. On va les attaquer en justice»

Jacques de la Chaumière se lève pour prendre la parole. Son front est plissé et l'embarras se lit dans ses yeux. Bill et Sabrina ont également des expressions de déception.

« Désolé mes amis ! Croyez-moi, je suis désolé des résultats de notre vote. Nous avons agi selon les instructions et il ne me reste plus qu'à vous remercier d'être venu jusqu'ici pour tenter votre chance.

-Ce n'est pas grave, lui répond Raphaël. On a eu de très bonnes vacances. Merci Ton...Euh, monsieur Jacques...

-Nous devons à présent appliquer le deuxième scénario des instructions testamentaires de votre oncle et offrir ses actions aux directeurs du comité qui sont capables de les payer en espèces...Le solde sera vendu en bourse. Je suggère tout d'abord que nous fassions une pause de quinze minutes »

Les directeurs se lèvent et commentent les derniers événements. Une hôtesse rentre avec un plateau d'amuses gueule.

Soudain, Sabrina s'exclame :

« Attendez ! Asseyez-vous ! »

La surprise paraît sur tous les visages.

« Qu'y a t il Sabrina ? Demande Jacques en levant un sourcil inquisiteur.

-Veuillez vous rasseoir s'il vous plait, dit-elle en lisant les papiers étalés devant elle. Je pense qu'il y a une erreur. Je m'excuse ! »

Gonzague et Cédric ont des frissons. Jacques rejoint Sabrina et entame une longue discussion à voix basse tout en scrutant les billets.

Il se dirige ensuite vers le directeur financier et lui chuchote quelques mots à l'oreille. Celui-ci va vérifier auprès de Sabrina et lance un « Vous avez raison ! » qui vibre en écho dans tous les esprits présents.

La mouche s'est posée sur la lèvre inférieure de Gonzague. Il est tellement tendu qu'il se donne une grande claque sur la bouche. Les regards reviennent sur lui. En se tapant, il a ouvert la bouche et la mouche y est entrée. Inconsciemment, il a pris une grande inspiration et la mouche est descendue tout droit dans son gosier.

« Merde, toussote-t-il. La mou..mouche....

-Tu crois qu'il a fait mouche ? Demande Cédric qui n'a rien vu, trop perdu dans ses pensées dépressives.

-La moumouche à me...merde...Elle...elle...

-Mais tu deviens fou ou quoi ?

-Non, j'ai avalé la...la...mou...moumouche.

-Ben crache-la...

-J'essaie, répond Gonzague en toussant si fort que tous les regards sont posés sur lui. J'essaie, merde ! Pu...putain de moumouche ! »

On dirait qu'il vient d'avaler un demi-litre de vinaigre. Il tousse plusieurs fois.

« Ta...tape dans mon do...dos, Cédric. Vite ! C'est degueu... »

Cédric se lève et donne de grandes claques dans le dos de son frère. Gonzague tousse plusieurs fois et son visage tourne au pourpre cardinal. Ses yeux sont remplis de larmes. Il ouvre la bouche, tire la langue et la mouche morte paraît au bout de sa langue.

L'assemblée pousse un soupir de soulagement et quelques femmes font des yeux ronds de dégoût.

« Merci Sabrina, dit Jacques de la Chaumière comme si rien ne s'était passé. Il y a en effet une erreur.

-Comment est-ce possible ? S'exclame le directeur indien.

-C'est tout bête, j'en conviens. Sabrina n'y est pour rien. Dans le score de Raphaël, la lecture d'un billet a prêté à confusion.

-Mais il ne peut pas y avoir de confusion ! Comment est-ce possible ? »

Plusieurs directeurs opinent et Cédric a compris et grogne « *Yes ! Not possible !* »

« Patience s'il vous plait. Ecoutez ! Un des billets fut compté comme un six alors qu'il s'agissait d'un neuf. Il fut simplement lu à l'envers. Comme vous le savez, il y a un point en bas de chaque billet pour éviter la confusion mais sur celui-ci, le point n'est pas précis. Erreur d'impression, semble-t-il. Mais en y regardant de plus près, vous

conviendrez tous qu'il n'y a aucune équivoque. Notre directeur financier, monsieur Klopner l'a inspecté et confirme qu'il s'agit bien d'un neuf »

Jacques se lève et vient montrer le billet à chaque directeur. Le bas du billet a en effet un très léger point noir.

« Ceci nous donne un score total de 106, déclare le directeur financier.

-Toutes nos félicitations Raphaël ! S'exclame Jacques. Te voilà donc l'héritier unique de ton oncle »

Le visage de Raphaël est de cire. Aucune expression ne peut s'y lire pendant un moment.

« Raphaël ? Demande Sabrina. As-tu entendu ? »

L'adolescent regarde la jeune femme et acquiesce d'un léger signe de tête. La consternation la plus totale paraît sur son visage. Puis, Jacques vient lui serrer la main et le félicite. Sabrina l'embrasse. Soudain, tout l'éclat de la situation défile devant ses yeux et un large sourire s'étale d'une joue à l'autre.

« Merci, *thank you*, merci, *thank you* ! Balbutie-t-il en se levant » Il a les larmes aux yeux et s'en va serrer la main de chaque administrateur de la M.D.Holdings.

« *He's got the potentiel*, murmure Bill à sa voisine. *He's so much like his uncle.*

-*He looks inspired*, répond-elle »

Raphaël reprend sa place à la fin de la tournée.

« Ceci clôture la première partie des instructions de Marc Dutoit, poursuit Jacques. Il a émis le souhait que les ou le neveu choisi poursuive ses études à Bishopcourt à Cape Town et à l'université de Stellenbosh. Nous suivrons donc tes progrès régulièrement et te donnerons tout notre support moral. Je ne pense pas que tu aies besoin d'un quelconque support financier a présent, Raphaël, ajoute Jacques en souriant. Tu ne manqueras plus jamais d'argent pour le reste de ta vie. Tu n'as bien sur aucune obligation de choisir la gestion des affaires. Cela dépendra entièrement de tes aptitudes. Mais tu seras le bienvenu à toutes les réunions des actionnaires et des directeurs si tu le souhaites. Tu pourras faire ensuite des stages dans chacune des entreprises pendant tes vacances. Mais tu ne seras jamais obligé de travailler dans le groupe. Tu hérites, tu décideras toi-même. Monsieur Klopner se met a ta disposition pour t'enseigner toutes les ficelles financières »

Raphaël acquiesce par de lents mouvements de tête, encore tout abasourdi par la destinée qui lui est tombée dessus. Il ne pense même pas au fait qu'il est devenu milliardaire en l'espace de quelques secondes et grâce à l'intervention de Sabrina.

« Nous allons à présent prendre congé de tes cousins, Raphaël. Ils vont passer le reste de la journée à Dainfern. Gonzague avait exprimé le désir de faire une partie de tennis. Je pense que cela lui fera le plus grand bien.

Ton oncle a spécifié que ceux qui seraient retenus ont le choix de faire un cadeau aux autres. Tu peux donc leur faire un cadeau à condition que ça ne soit pas de l'argent. Désires-tu leur offrir quelque chose, Raphaël ? »

L'adolescent jette un vif coup d'œil à ses cousins. Son sourire comporte un peu de pitié mais aucune trace de rancune.

« Je voudrais qu'ils rentrent en France avec le Sovereign et que leurs familles soient à l'aéroport de Bordeaux pour les accueillir. Je voudrais aussi que ma mère puisse prendre le jet au retour pour l'Afrique du Sud.

-Ta première requête est possible, Raphaël. Mais je regrette de t'annoncer que la seconde est impossible »

Raphaël a un mauvais goût de métal vinaigré dans la bouche et un pincement au cœur.

« Pourquoi donc ? Demande-t-il en contenant sa déception »

Jacques a fait un signe à Sabrina. Celle-ci vient le chercher.

« Veux-tu venir avec moi, Raphaël ? Dit-elle en lui prenant la main et lui adressant un sourire encourageant »

Elle l'entraîne vers la porte à double battant et l'ouvre. Raphaël la suit avec circonspection. Un silence d'attente s'installe dans la salle des conseils.

Un instant plus tard, un grand cri de joie jaillit du couloir de la réception.

« Maman !... »

Johannesburg - Aout 2007